



JOHANN CHRISTOPH ARNOLD

Nouvelle préface de  
Jean-Paul Samputu

# Pourquoi pardonner ?

« Si bouleversant que les larmes en  
ralentissent souvent la lecture »

« COUP DE CŒUR » DE L'AMERICAN LIBRARY ASSOCIATION BOOKLIST

## « POURQUOI PARDONNER ? » ET LA PRESSE

### **NELSON MANDELA**

Un message bien nécessaire—pas seulement pour l'Afrique du Sud mais pour le monde entier.

### **MAIREAD MAGUIRE, PRIX NOBEL DE LA PAIX**

Ce livre est d'une grande importance pour l'Irlande du Nord. Le pardon est un mot-clé, ici—il faut apprendre à se pardonner à soi-même et à pardonner aux autres.

### **ARUN GANDHI, M. K. GANDHI INSTITUTE**

Dans notre précipitation à condamner, nous avons perdu l'art de pardonner. Ce livre nous entraîne dans les profondeurs de la spiritualité et nous montre combien le pardon est divin.

### **DALLAS MORNING NEWS**

Alors que la démarche de pardon peut paraître presque impossible à celui qui entretient des rancunes, le livre de J. C. Arnold nous laisse avec l'impression que si les remarquables protagonistes de ces récits ont pu pardonner, tout le monde le peut.

### **NATIONAL EXAMINER**

Des histoires vraies—qui vous prennent aux entrailles.

### **PUBLISHERS WEEKLY**

Remarquable par sa profondeur et son à-propos, ce livre décrit les expériences de personnes qui ont pardonné malgré des abîmes insondables de souffrances et en dépit d'un climat culturel qui porte à la vengeance... Plutôt que de se lancer

dans de longues recherches théologiques, l'auteur laisse parler ses sujets. Chaque histoire nous rappelle que pardonner n'est ni excuser ni anesthésier en soi la souffrance de vivre et d'aimer, mais plutôt revenir à la vraie vie.

#### **DENVER POST**

Par les expériences de personnes qui, à travers d'indicibles souffrances, se sont efforcés de faire la paix avec leurs bourreaux, *Pourquoi pardonner ?* nous montre à la fois le pire et le meilleur dans l'homme.

#### **SAN ANTONIO EXPRESS - NEWS**

J. C. Arnold expose—sans platitudes, sans discours moralisateurs et sans jargon psychologique. Ces histoires racontées avec les mots de ceux qui les ont vécues permettent d'entrevoir comment ils ont retrouvé leur pouvoir personnel à travers le pardon. Si nous n'acceptons pas la sagesse de ces histoires, nous participons à notre propre enfermement.

#### **INDEPENDENT PUBLISHER**

Qu'il lise des faits datant d'un autre siècle ou d'hier, le lecteur passe ici rapidement du statut d'observateur objectif à celui de confident le plus intime. L'auteur, tentant de découvrir quels actes dépassent la capacité humaine à pardonner, se sert des témoignages d'hommes et de femmes—célèbres, héroïques, légendaires ou simplement ordinaires.

#### **DAVID E. BEER, ANGLIA TELEVISION**

Le monde a besoin de ce livre. Il démontre comment le pardon peut transformer radicalement—sa force est révolutionnaire.

JOHANN CHRISTOPH ARNOLD

# Pourquoi Pardonner ?

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR BRÍD KEHOE



PLOUGH PUBLISHING HOUSE

Veillez partager ce livre numérique avec vos amis. N'hésitez pas à poster un lien sur votre site web ou à envoyer un lien par courriel. Vous êtes également autorisé à imprimer le livre en partie ou dans son ensemble. Toutefois, vous êtes prié de ne pas le modifier de quelque façon que ce soit, ni de poster le fichier pour téléchargement d'un site web ou tel autre service de téléchargement numérique.

Si vous désirez distribuer des copies multiples imprimés, ou si vous voulez réimprimer des extraits dans un bulletin ou une revue, veuillez observer les limitations suivantes :

1. Vous êtes formellement interdit de le reproduire à but lucratif ; et
2. Vous êtes exigé d'ajouter la mention de source suivante :  
Copyright © 2011 by The Plough Publishing House.  
Utilisation autorisée.

Ce livre numérique est une publication de  
The Plough Publishing House  
Rifton, NY 12471 USA  
([www.plough.com](http://www.plough.com))  
et  
Robertsbridge, E. Sussex, TN32 5DR  
Royaume-Uni  
([www.ploughbooks.co.uk](http://www.ploughbooks.co.uk)).

Copyright © 2011 par  
The Plough Publishing House  
Rifton, NY 12471  
Etats-Unis  
Tous droits réservés.

Il existe une loi implacable...  
Quand on nous inflige une blessure,  
nous ne pouvons en guérir que par le pardon.

A L A N   P A T O N

## L' A U T E U R

**Les ouvrages de Johann Christoph Arnold**, qui se sont vendus à plus de 350 000 exemplaires dans leur version originale et qui ont été traduits dans dix-neuf langues, reflètent une profondeur d'analyse et une richesse d'expérience peu communes. Depuis des années, lui et sa femme Verena accompagnent des personnes individuelles et des couples, des adolescents, des prisonniers et des mourants. J. C. Arnold donne aussi des conférences et intervient fréquemment au cours d'émissions radio et dans les écoles.

S'exprimant librement sur les sujets sociaux, J.C. Arnold défend le respect absolu de la vie et œuvre pour la paix dans le monde. Ses déplacements l'ont mené récemment en Irlande du Nord, au Moyen-Orient et en Amérique centrale, ainsi que dans des écoles, hôpitaux, camps de réfugiés et prisons.

## P R É F A C E

**J'ai survécu au génocide** perpétré au Rwanda en 1994. Aujourd'hui, l'essentiel de mes efforts consiste à répandre le message du pardon. On est en droit de se demander pourquoi, mais c'est très simple : il y a tant de blessures à guérir.

S'il y a une culture mondiale aujourd'hui, c'est celle de la mort. De l'Afrique à l'Europe à l'Amérique, télévision, cinéma, journaux, littérature – tout n'est que violence, vengeance, amertume et ressentiment.

Le cycle est sans fin : chaque guerre en amène une autre, chaque violence davantage de violence. Toute personne ou groupe de personnes semble avoir son ennemi. Chose surprenante, ces « ennemis » ne sont souvent plus présents ; dans certains cas, ils ne sont même plus vivants. Mais le véritable ennemi, celui qui nous menace tous, a plusieurs visages : c'est la colère et l'amertume que l'on porte chaque jour en soi, la peur et l'anxiété qui dorment à nos côtés la nuit. Nul besoin de voir l'ennemi en un autre – il est en nous. Nous nous tuons nous-mêmes.



Dans le monde entier, les gens ont mal. Le tragique, c'est qu'ils se comportent comme s'il n'y avait pas d'issue. Ils disent : « C'est la vie, on n'y peut rien. » Ils ne veulent pas parler de la solution, qui est le pardon. Seule une culture du pardon pourra mettre fin aux cycles de la violence et du désespoir et enclencher de nouveaux cycles d'espoir et de pardon.

Cela prendra du temps, parce que le pardon est un choix très personnel (je parle en connaissance de cause, vous pourrez lire mon histoire au dernier chapitre de ce livre). Il demande que l'on regarde en soi-même. Les gens ont besoin qu'on leur montre pourquoi il est nécessaire de prendre toute cette peine. Ils ont besoin d'entendre des histoires de pardon pour que leur cœur soit touché. Parce qu'avant de changer le monde, il faut se changer soi-même. C'est en soi-même que doit commencer le changement, et c'est ensuite que vous verrez vos relations changer, puis votre famille, puis votre communauté et tout votre univers.

Le plus souvent, quand je lis un livre, je suis touché à une ou deux reprises. « Pourquoi pardonner ? » m'a touché cent fois. Je crois que c'est parce qu'il y a là plus qu'un livre. Ce ne sont pas les idées d'une personne, ce n'est pas de l'auteur qu'il s'agit. J. C. Arnold a rassemblé des histoires vraies venant de personnes réelles. Quand j'ai lu sa citation de Martin Luther King, les larmes me sont

venues aux yeux. J'ai dit à ma femme : « Le Rwanda tout entier doit entendre ce message ! ». Puis je l'ai recopié—sa force me bouleverse.

Luther King a dit (j'utilise mes propres termes) : « Jetez-nous en prison, et nous vous aimerons encore ; venez en pleine nuit nous attaquer, nous vous aimerons encore ; tuez nos enfants, nous vous aimerons encore. Et quand nous gagnerons notre liberté, notre victoire sera double—parce que ce sera aussi la vôtre. Vous serez si las de tuer que vous vous rallierez à nous. » Il n'y a aucun doute : c'est là la force du pardon.

Et nous, Rwandais, avons désespérément besoin de cette force. Certes, la violence s'est tue depuis longtemps ; des forces de l'ordre assurent notre sécurité ; nous ne sommes plus en guerre. Mais l'amertume et le ressentiment sont encore là, et l'idéologie qui a mené au génocide est toujours enseignée dans nos écoles. Aujourd'hui, des gens qui ont passé des années derrière les barreaux commencent à rentrer chez eux. Si vous rencontrez l'un d'eux, si vous rencontrez celui qui a tué votre mère, votre cousin ou votre oncle, comment lui parler comme vous lui parliez avant ces massacres ? Sans l'amour, c'est impossible. Alors, nous avons besoin de messages porteurs de véritable guérison, qui nous délivrent de nos vieilles haines et de nos vieilles chaînes.

Les gens sont encore prisonniers de la peur, de la colère, de la méfiance et de l'esprit de vengeance. Je crois fermement que ce livre peut nous libérer de tout cela – pas seulement au Rwanda mais dans le monde entier. Mais ne vous arrêtez pas à mon témoignage – lisez vous-mêmes.

*Jean-Paul Samputu*

*Novembre 2008*

## A V A N T - P R O P O S

**Assis avec mon journal** devant une tasse de café, un matin de septembre 1995, je découvris avec horreur les gros titres sur l'enlèvement, en plein jour, d'une fillette de sept ans. Une semaine plus tard, le principal suspect, une connaissance avec qui la famille entretenait des liens de confiance, avouait son crime : il avait attiré la petite fille dans un bois près de sa maison, l'avait violée, battue à mort et caché son corps.

La réaction du public fut prévisible : cet homme méritait la mort. La nouvelle loi en vigueur sur la peine capitale en faisait un candidat idéal.

Le procureur de la république s'était engagé au départ à requérir une peine maximale de vingt ans en échange d'éléments permettant de retrouver le corps de la fillette. Puis il se rétracta, disant qu'il aurait été jusqu'à conclure un pacte avec le diable pour retrouver l'enfant. Il ajouta qu'il espérait être le premier procureur dans l'histoire récente de l'Etat de New York à envoyer un homme à la mort. Certain résidents du quartier où vivait la fillette, interviewés par des journalistes, allèrent jusqu'à suggérer

que l'on rende au meurtrier sa liberté afin qu'eux-mêmes puissent lui régler son sort.

Même si toute cette rage était compréhensible, je me demandais en quoi elle pouvait consoler la famille endeuillée de la petite victime. En tant que pasteur, je me sentais à peu près sûr de ce que je devais faire : je fis en sorte qu'une personne de ma congrégation assiste aux obsèques et j'envoyai des fleurs aux parents de l'enfant. J'essayai aussi – en vain – de les rencontrer. Mais mon cœur restait lourd de tristesse.

J'eus le sentiment, un jour, qu'il me fallait rendre visite au meurtrier – qui n'était encore pour moi qu'un monstre sans visage – et le mettre face à l'horreur de ce qu'il avait commis. Je voulais l'aider à voir qu'après un crime aussi abominable, seul le remords pour le reste de sa vie pourrait le mettre en paix avec lui-même.

Je savais que ma visite serait mal vue. Peut-être même serait-elle mal interprétée, mais j'étais convaincu que c'était là mon devoir. C'est ainsi que je me retrouvai quelques mois plus tard dans la prison, face à face avec le meurtrier, qui ne portait pas de menottes. Les heures que j'ai passées dans cette cellule m'ébranlèrent profondément et me laissèrent avec de nombreuses questions sans réponse – questions qui me menèrent finalement à la rédaction de ce livre.

Moins de trois mois après cette rencontre, l'assassin fut mis en présence de la famille de la victime au tribunal. La

salle était comble. En y entrant, on était comme frappé par une vague d'hostilité.

La condamnation—la prison à vie sans possibilité de réduction de peine—fut d'abord lue. Puis le juge ajouta : « J'espère que l'enfer que vous vivrez en prison ne sera qu'un avant goût de l'enfer que vous vivrez dans l'éternité. »

L'accusé put dire quelques mots : d'une voix à la fois forte et hésitante, il dit aux parents de la fillette qu'il « regrettait vraiment » les souffrances qu'il avait causées et qu'il priait chaque jour pour être pardonné. Un murmure hostile parcourut la salle. « Comment peut-on pardonner à un tel homme ? », me demandai-je.



# Quand l'amertume ronge comme un cancer

Quiconque choisit la vengeance doit creuser deux tombes

PROVERBE CHINOIS

**Le pardon est une porte ouverte** vers la paix et le bonheur – une porte petite, étroite, que l'on ne peut passer sans se baisser. Une porte difficile à trouver, qui plus est. Mais il est possible d'y arriver, même si l'on doit la chercher très longtemps. C'est en tous cas ce qu'ont découvert les hommes et les femmes dont il est question dans ce livre. A la lecture de leur histoire, peut-être toi aussi seras-tu conduit jusqu'à la porte du pardon. Mais souviens-toi qu'une fois devant cette porte, toi seul peux l'ouvrir.

Que signifie exactement « pardonner » ? Le pardon n'a de toute évidence que peu de rapport avec la justice humaine, qui réclame un œil pour un œil, ni avec l'excuse,



qui balaise le problème. La vie n'est jamais juste et foisonne de faits pour lesquels il n'y a pas d'excuse possible.

Lorsque nous pardonnons à quelqu'un une erreur ou une blessure intentionnelle, nous la reconnaissons comme telle mais au lieu de frapper en retour, nous tentons de voir au-delà de l'offense afin de rétablir notre relation avec la personne qui en est responsable. Le pardon ne dissipe pas nécessairement notre souffrance—que l'autre peut ne pas reconnaître ou accepter—et cependant, il empêche celui qui l'offre d'être happé par la spirale descendante du ressentiment. Il protège aussi de la tentation de décharger sa colère ou sa souffrance sur une tierce personne.

Quand nous avons été blessés, il est naturel et aucunement répréhensible de vouloir retourner à la source de cette blessure. Mais si nous le faisons pour comptabiliser la culpabilité de l'autre, notre souffrance se transformera rapidement en ressentiment. Que la cause de notre blessure soit réelle ou imaginaire, le résultat est le même. Et une fois installé en nous, le ressentiment va d'abord lentement nous ronger pour finir par corroder tout ce qui nous entoure.

Nous connaissons tous des personnes amères. Se complaisant dans l'apitoiement sur elles-mêmes et le ressentiment, elles ont une capacité étonnante à se souvenir des détails les plus infimes. Elles gardent soigneusement en mémoire la moindre offense et sont toujours prêtes à

montrer aux autres à quel point elles ont été blessées. Elles peuvent paraître calmes et posées, mais intérieurement, leurs émotions enfouies sont prêtes à éclater.

Les personnes aigries sont constamment en train de justifier leur rancune : elles ont le sentiment d'avoir été blessées trop profondément, trop souvent, et que ceci les dispense du besoin de pardonner. Pourtant, ce sont elles d'abord qui ont besoin de pardonner. Leur cœur est parfois si plein de rancœur qu'il a perdu sa capacité d'aimer.

Il y a presque vingt ans, un collègue nous a demandé, à mon père et à moi, de rendre visite à une femme qui disait ne plus pouvoir aimer. Le mari de Jane gisait mourant, elle avait un immense désir de le reconforter, mais quelque chose en elle en l'empêchait. Aux dires de tous, Jane était irréprochable : elle était ordonnée, méticuleuse, capable, honnête et elle travaillait dur. Pourtant, en parlant avec elle, il apparut clairement qu'elle n'éprouvait pas plus d'émotion qu'une pierre. Elle était réellement incapable d'aimer.

Après des mois d'accompagnement, la source de la froideur de Jane devint évidente : elle était incapable de pardonner. Elle ne pouvait mettre le doigt sur une unique et profonde blessure, mais elle était émotionnellement prisonnière—de fait, elle était presque paralysée par le poids de milliers de petites rancunes accumulées.

Jane fut heureusement capable de surmonter ses rancœurs et retrouva la joie de vivre, ce qui ne fut pas le cas de Brenda, une autre personne aigrie que j'ai tenté d'aider. Brenda avait subi des sévices sexuels de la part de son oncle pendant des années. Son alcoolisme, entretenu par son bourreau par des cadeaux quotidiens de vodka, l'avait réduite au silence, et bien qu'elle eût fini par échapper à son oncle, elle était toujours sous son emprise.

Quand j'ai rencontré Brenda pour la première fois, on lui avait proposé un suivi psychiatrique intensif. Elle avait également un bon emploi et un large réseau d'amis qui tentaient par tous les moyens de la remettre sur pieds. Malgré tout cela, elle ne paraissait pas faire de progrès. Elle avait de brusques changements d'humeur, pouvant passer en un instant du rire surexcité aux sanglots inconsolables. Elle s'empiffrait de nourriture un jour puis jeûnait et se purgeait le lendemain. Et elle buvait – bouteille sur bouteille.

Il va sans dire que Brenda était la victime innocente d'un homme effroyablement dépravé, mais plus je la voyais, plus il m'apparaissait qu'elle entretenait sa propre misère. En refusant de renoncer à la haine qu'elle éprouvait pour son oncle, elle restait sous son influence.

Brenda est l'une des personnes qu'il me fut le plus difficile d'aider. J'ai essayé sans relâche de lui montrer que tant qu'elle ne pardonnait pas à son oncle – ou qu'au moins elle

ne voyait pas au-delà de ce qu'il lui avait fait subir—elle resterait sa victime. Mes efforts furent vains. Sa colère et sa confusion allant en s'aggravant, elle s'enfonça toujours plus dans un abîme de désespoir. Pour finir, elle tenta de se pendre et dû être hospitalisée.

Les blessures que provoquent les violences sexuelles mettent des années à guérir ; et bien souvent, elles laissent des cicatrices. Mais elles ne condamnent pas à une vie de tourment ni au suicide. Pour chaque cas semblable à celui de Brenda, j'en connais d'autres où les victimes ont retrouvé leur liberté et ont pu, par le pardon, renaître à la vie.

Pardonnez n'est ni oublier ni fermer les yeux sur un tort subi. Le pardon ne dépend pas non plus d'une rencontre face à face avec l'auteur du tort—ceci peut même être déconseillé, tout au moins dans le cas d'abus sexuels. Il implique cependant le choix délibéré de cesser de haïr, parce que haïr ne peut jamais aider.

**L'amertume est plus** qu'une vision négative de la vie. Elle est une puissance destructrice et auto-destructrice. Telle une moisissure dangereuse, elle prolifère dans les replis les plus sombres du cœur humain et se nourrit de toute pensée malveillante ou haineuse qui germe en lui. Et comme un ulcère qu'aggrave l'inquiétude ou une maladie cardiaque

qui empire sous l'effet du stress, l'amertume peut devenir débilitante – aussi bien physiquement qu'émotionnellement.

Anne Coleman, une femme du Delaware que j'ai rencontrée lors d'une conférence il a quelques années, en a fait elle-même l'expérience. Voici son récit :

Un jour en 1985, j'ai reçu un appel de ma nièce à Los Angeles. « Anne, on a tiré sur Frances. Elle est morte », m'a-t-elle dit.

Je ne me souviens pas avoir hurlé, mais je sais que je l'ai fait. J'ai immédiatement pris mes dispositions pour me rendre en Californie. Dans l'avion, j'avais l'impression très réelle que je serais capable de tuer. Si j'avais été armée et en présence du meurtrier, c'est certainement ce que j'aurais fait.

A ma descente d'avion, je commençai à m'inquiéter pour mon fils Daniel, qui devait arriver de Hawaï. Comment allais-je l'accueillir ? Sergent dans l'armée, il avait été entraîné à tuer.

Quand nous sommes arrivés au poste de Police le lendemain matin, on nous a simplement dit que ma fille était morte et que tout le reste n'était pas notre affaire. Durant tout notre séjour à Los Angeles, aucune autre information ne devait malheureusement nous être communiquée. Le coordinateur responsable des crimes violents m'a fait savoir que s'ils ne procédaient à aucune arrestation dans les quatre jours, je pouvais abandonner

tout espoir d'une arrestation ultérieure : « Nous avons simplement trop d'homicides dans ce secteur. Nous ne passons que quatre jours sur chaque cas ».

Mon fils Daniel était hors de lui. Quand il a découvert que la police ne se souciait vraiment pas de retrouver le meurtrier de sa sœur, il a dit qu'il allait se procurer un uzi<sup>1</sup> et tirer à l'aveuglette sur ceux qui se trouveraient sur son chemin.

On ne nous avait pas préparés à ce que nous trouverions lorsque nous récupérerions la voiture de Frances à la fourrière. Ma fille avait saigné à mort. Les balles lui avaient transpercé l'aorte, le cœur et les deux poumons. Elle s'était étouffée dans son propre sang. Elle était morte de bonne heure un dimanche matin, et c'est le mardi suivant que nous avons récupéré la voiture. L'odeur était pestilentielle—et le souvenir de cette odeur n'a jamais quitté Daniel. Il souhaitait la pire des vengeances. Il voulait vraiment que quelqu'un fasse quelque chose pour sa sœur—que d'une manière ou d'une autre, justice soit rendue.

Au cours des deux années et demi qui ont suivi, j'ai assisté à la lente descente de Daniel. Puis un jour, debout à côté de la tombe de sa sœur, j'ai suivi des yeux son cercueil que l'on descendait en terre. Il s'était enfin vengé—mais contre lui-même. Et j'ai vu ce que la haine peut faire à un homme—je l'ai vu lui revendiquer tout, jusqu'à son esprit et son corps.

---

<sup>1</sup> Pistolet mitrailleur

# Croire aux miracles

Mets ton espoir dans une marée du changement  
Loin, très loin de la vengeance.  
Crois que d'ici,  
L'on peut atteindre un autre rivage.  
Crois aux miracles,  
Et aux sources jaillissantes de la guérison.

S E A M U S   H E A N E Y

**Coincé sous un amas de décombres**, Gordon Wilson tenait la main de sa fille Marie. Nous étions en 1987. Ce jour là, ils s'étaient rendus ensemble à Enniskillen, en Irlande du Nord, pour participer à une cérémonie pacifique du souvenir. Une bombe posée par un terroriste avait explosé. A la fin de la journée, on recensait dix morts, tous des civils, dont Marie. Soixante-trois blessés avaient dû être hospitalisés.

Chose étonnante, Gordon refusa la vengeance—des paroles de colère, a-t-il dit, ne lui rendraient pas sa fille ni n'apporteraient la paix à Belfast. Voici ce qu'il a dit à des journalistes de la BBC, quelques heures seulement après l'explosion :

J'ai perdu ma fille, et elle nous manquera. Mais je ne porte en moi ni hostilité ni rancune. La haine ne me rendrait pas ma fille... Ne me demandez pas, je vous en prie, le pourquoi de tout cela... je n'ai pas de réponse. Mais je sais qu'il y a un sens à ceci. Si je n'avais pas cette conviction, je mettrais fin à mes jours. Ces événements s'inscrivent dans quelque chose qui nous dépasse... Et je sais que ma fille et moi, nous nous reverrons un jour.

Plus tard, Gordon expliquerait qu'il ne fallait voir dans ces paroles aucune réponse théologique au meurtre de sa fille—elles avaient simplement jailli spontanément du plus profond de son cœur. Dans les jours et les semaines qui ont suivi l'attentat, il dut lutter intérieurement pour être à la hauteur de ce qu'il avait dit. Ce fut un combat, mais il avait quelque chose à quoi il pouvait se raccrocher, quelque chose qui lui maintenait la tête hors de l'eau quand le chagrin le submergeait.

Il n'était pas sans savoir que les hommes qui avaient tué sa fille n'éprouvaient pas le moindre remords, et toujours il maintint qu'il fallait qu'ils soient punis et emprisonnés. Mais il se refusa à chercher vengeance.



Ceux qui doivent rendre compte de leur geste seront un jour confrontés à la justice de Dieu, qui dépasse de très loin mon pardon... J'aurais tort si je donnais l'impression qu'il faut permettre aux terroristes et plastiqueurs d'aller et venir librement. Mais qu'ils soient ou non jugés ici-bas par un tribunal, je ferai de mon mieux pour manifester mon pardon... Le dernier mot appartient à Dieu.

Gordon a souvent été mal compris, on l'a tourné en dérision pour sa prise de position. Mais il affirme que s'il n'avait pas fait le choix du pardon, jamais il n'aurait pu accepter le fait que sa fille ne reviendrait pas. Il n'aurait pas non plus puisé en lui la liberté de continuer à aller de l'avant. De plus, son pardon eut des effets qui dépassèrent le cadre de sa propre vie. Ses paroles brisèrent—pour un temps tout au moins—le cercle vicieux du meurtre et de la vengeance : les dirigeants du groupe local paramilitaire protestant, touchés par son courage, renoncèrent aux représailles.

**Cette capacité qu'a eu Gordon** de pardonner si vite est admirable—et rare. Pour la plupart d'entre nous, comme pour Piri Thomas, dont certains de nos lecteurs connaissent déjà la biographie, *Down These Mean Streets*<sup>2</sup>, le pardon est un long cheminement :

---

<sup>2</sup>Au fond de ces ruelles sordides—ouvrage non traduit

Chaque fois que j’entends les mots « oublie et pardonne », ils me renvoient aux années 40 et 50 et aux ghettos de New York. La violence faisait – et fait encore – partie de la vie quotidienne. J’y ai bien souvent entendu des gens refuser leur pardon à ceux qui le leur demandaient, ou accepter une sorte de compromis, avec des paroles telles que « OK, OK, je te pardonne – mais sache que je n’oublierai jamais ! ».

Je suis de ceux là. Moi aussi, j’ai fait ce serment plein de colère. Je me rappelle le douloureux traumatisme de la mort de ma mère, Dolores. Elle avait trente-quatre ans, j’en avais dix-sept. J’en voulais à Dieu de n’avoir pas laissé vivre ma mère et refusais de lui pardonner son manque d’égards. Avec le temps, j’ai fini par pardonner à Dieu – mais je ne pouvais oublier à cause de la douleur encore si vive dans mon cœur.

A l’âge de vingt-deux ans, j’ai été impliqué, avec trois autres hommes, dans une série de vols à main armée. Au cours du dernier, il y eut un échange de coups de feu avec la police. L’un des policiers m’a tiré dessus et j’ai riposté. Si le policier ne s’était pas remis de sa blessure, je ne serais pas là pour écrire cet article parce qu’on m’aurait mis à mort par électrocution dans la prison de Sing Sing.

Pendant qu’on me soignait dans le secteur pour les prisonniers de l’hôpital de Bellevue, Angelo, l’un de mes complices, témoigna contre moi en échange d’une remise de peine. Angelo et moi étions comme deux frères – nous avons grandi ensemble dans des immeubles voisins de la 104<sup>e</sup> rue. Devant les inspecteurs de la police locale qui

menaçaient de le tabasser si violemment que même sa mère, disaient-ils, ne le reconnaîtrait pas, il avait tenu aussi longtemps qu'il avait pu – puis il avait tout lâché : le vrai et le faux. A ma sortie de l'hôpital de Bellevue, j'ai été incarcéré dans la prison de Manhattan en attente de mon procès. C'est là, dans cette prison qu'on appelait « les Tombes », que j'ai découvert que c'est moi seul que l'on chargeait de tout ce qu'Angelo avait avoué...

Pour finir, j'ai été condamné aux travaux forcés : cinq à dix ans d'une part et cinq à quinze ans d'autre part, avec confusion des deux peines<sup>3</sup>. Je devais purger ma peine d'abord à la prison de Sing Sing, puis à Comstock.

Au fil des années qui ont suivi, il m'arrivait de bouillir de rage en pensant à la trahison d'Angelo. C'est lui qui était la cause des deux mandats d'arrêts pour vols à main armée prononcés dans le Bronx à mon encontre. Du fond de ma cellule, j'imaginai différentes façons de le tuer, ou au moins de lui faire si mal qu'il me supplierait de l'achever. J'avais aimé Angelo comme mon frère de la rue, mais maintenant que j'étais en prison je ne pensais qu'à me venger de la pire des façons. A dire vrai, j'ai essayé de combattre ces désirs de meurtre. Il m'arrivait même de prier d'être libéré de ces pensées violentes. De fait, j'oubliais parfois Angelo pendant de longues périodes – puis malgré moi, le souvenir de sa trahison ressurgissait soudain.

J'ai été enfin libéré en 1957. En liberté surveillée, j'avais ordre de me présenter chaque semaine à un contrôleur

---

<sup>3</sup>Lorsqu'il y a confusion des peines, la personne qui a commis plusieurs crimes ou délits n'exécute que la peine la plus lourde.

judiciaire et à un agent de probation. Dans la rue, il m'arrivait souvent de penser à ce qui arriverait si je tombais sur Angelo. Jamais je ne me suis mis à sa recherche – au fond, je ne souhaitais pas le retrouver.

J'avais rejoint la communauté d'une petite église, sur la 118<sup>e</sup> rue, et passais du temps dans leur centre d'accueil pour résister à l'appel des ruelles sordides. Il m'arrivait de penser à Angelo – et mon cœur s'emplissait de colère. Mais je ne le revis pas et trouvai d'autres centres d'intérêt pour m'occuper l'esprit, comme la rédaction du livre que j'avais commencé en prison, ma rencontre avec une jeune femme, Nelin, et la joie d'en tomber amoureux. Angelo s'effaça peu à peu de ma mémoire.

Par une belle soirée d'été, Nelin et moi nous promenions sur la 3<sup>e</sup> Avenue, nous arrêtant à toutes les bijouteries pour comparer les prix des bagues de fiançailles et des alliances. En sortant de chez un bijoutier, j'entendis quelqu'un m'appeler doucement : « *Oye, Piri* ». Je reconnus sans aucun doute la voix d'Angelo. Je tournai la tête pour le regarder. Son visage autrefois jeune était maintenant creusé de rides profondes – celles qui naissent de la tension d'avoir à vivre constamment sur le qui-vive. Je sentis naître en moi le bouillonnement d'une colère ancienne qui tentait de remonter à la surface et de se déverser comme de la bile. Je résistai à cette pulsion et attendis patiemment d'entendre ce qu'Angelo avait à me dire.

Nelin me tira par la manche. D'un regard, elle me demanda si cet homme était celui dont je lui avais parlé

avec tant de colère. « *Por favor*, Piri, n'oublie pas ce que nous nous sommes dit », chuchota-t-elle. Je fis oui d'un signe de tête et me retournai vers Angelo. Celui-ci avala durement sa salive, pas tant parce qu'il avait peur, mais parce qu'il semblait avoir besoin d'exprimer quelque chose qu'il attendait de dire depuis très longtemps. D'une voix douce, il dit :

« Piri, j'ai fait du tort à tous ceux que j'aimais et à toi en premier. Au poste de police, ils m'ont tabassé si fort que j'ai craqué. Peux-tu me pardonner de t'avoir balancé, s'il te plaît, frangin ? »

Je le regardais sans mot dire, tout à la fois surpris par son culot de m'appeler encore 'frangin' malgré sa trahison, et heureux de l'entendre à nouveau m'appeler ainsi.

« Si tu ne me pardonnes pas, je comprends, mais il m'a fallu tout ce temps pour rassembler le courage de te demander ça. Et même si tu ne veux pas, il fallait quand même que j'essaie, alors, *por favor*, Piri, que dis-tu ? »

Je regardai Angelo fixement. Ce n'est qu'en sentant la pression de la main de Nelin dans la mienne que je répondis. En jaillissant de mon cœur, mes paroles ôtaient de mon âme un énorme fardeau et je sentis mon esprit, enfin libre, se dilater.

« Sûr, frangin, que je te pardonne. On dit qu'on a tous un point de rupture—moi aussi. Alors, Angelo, Dieu m'est témoin, non seulement je te pardonne mais je jure sur la tombe de ma mère que tout ça est aussi oublié. »

Un torrent de larmes jaillit des yeux d'Angelo—et des miens.

« *Gracias*, Piri. Pendant des années, je me suis haï de n'avoir pas eu la force de ne pas te trahir. Et si je pouvais retourner en arrière, je les laisserais cogner jusqu'à ce que j'en crève plutôt que de t'accuser. *Gracias*, frangin, de pardonner et d'oublier. Et ça, je te le dis du fond du cœur. »

Angelo me tendit la main puis fit le geste de la retirer, comme s'il ne voulait pas dépasser les bornes. Alors j'avancai soudain la main droite et serrai la sienne avec une grande sincérité. Je sentis sa main étreindre fortement la mienne. Une brève accolade, puis il nous sourit : « A bientôt, frangin », dit-il. Sur ces mots, il s'éloigna.

Je passai mon bras autour des épaules de Nelin, elle glissa le sien autour de ma taille et nous regardâmes Angelo disparaître au coin de la rue. Il me revint alors à l'esprit une phrase que Nelin m'avait dite, après l'avoir lue quelque part : « L'erreur est humaine. Le pardon est divin. »

Il est certes difficile de pardonner. Mais comme m'a souvent dit mon père Juan : « Tout est difficile tant qu'on l'apprend. Après, ça devient facile. » J'avais appris. Non seulement j'avais pardonné à Angelo, mon frère de la rue, mais j'avais aussi appris à me pardonner la soif de vengeance qui m'avait habitée pendant de longues années. Je sentais comme une aube nouvelle se lever dans mon cœur. Je pris la main de Nelin, et tandis que nous nous dirigeons vers la prochaine bijouterie, nous avions tous deux le sourire aux lèvres. L'amour en moi était enfin libre du poids de la haine.

Je n'ai jamais revu mon fréroto Angelo, parti vivre dans une autre ville. La nouvelle de son assassinat pour une dette envers un usurier sordide m'affecta profondément.

Je serai toujours heureux d'avoir pardonné à Angelo. J'ai appris que la plus cruelle des prisons est celle du cœur et de l'esprit qui refusent le pardon.

Il arrive que, même lorsque nous reconnaissons le besoin de pardonner, nous affirmions que nous ne pouvons pas, que c'est tout simplement trop dur, trop difficile—quelque chose à la portée des saints, peut-être, mais pas de la nôtre. Nous pensons que cette dernière blessure est la blessure de trop, ou qu'on ne nous a pas compris, que notre version des faits n'a pas été pleinement entendue.

Ce qui me paraît extraordinaire dans le récit de Piri et celui de Gordon, c'est la façon dont ils ont pardonné dans un élan spontané du cœur, sans calcul. Et ils l'ont fait du fond du cœur. Si tel n'avait pas été le cas, peut-être n'auraient-ils jamais pu pardonner.

# En finir avec le cycle de la haine

S'il existait seulement quelque part des gens mauvais, commettant leurs méfaits dans l'ombre, et s'il suffisait seulement de les séparer du reste de la société et de les détruire ! Mais la frontière qui sépare le bien du mal passe au cœur de chaque être humain. Et qui est prêt à détruire une partie de son cœur ?

A L E X A N D R E S O L J E N I T S Y N E

**Récité par des millions** de personnes depuis l'enfance, le *Notre Père* contient la supplication « pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés ». Ces mots nous sont parfaitement familiers, mais je me demande souvent si nous sommes totalement sincères quand nous les prononçons et si nous réfléchissons vraiment à ce qu'elles signifient. A mon sens,



elles impliquent que c'est lorsque nous reconnaissons notre besoin d'être pardonnés que nous devenons capables de pardonner. Pour la plupart d'entre nous, il n'est pas facile d'admettre une telle vérité, parce qu'elle exige l'humilité. Mais l'humilité n'est-elle pas l'essence même du pardon ?

Dans les Béatitudes, Jésus nous dit que les doux seront bénis et qu'ils recevront la terre en héritage. Et dans la parabole du serviteur impitoyable, il nous recommande de ne pas traiter notre prochain plus durement que nous voudrions nous-mêmes être traités.

Un roi voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. On lui en amena un qui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi rembourser, le maître donna l'ordre de le vendre ainsi que sa femme et ses enfants, en remboursement de sa dette. Bien que le maître eût été dans son droit de procéder de la sorte, le serviteur, se jetant à ses pieds, le supplia de prendre patience envers lui. Pris de pitié, le maître lui remit sa dette et le laissa aller. Le serviteur, ébranlé par ce qui venait de se passer et inquiet de l'état de ses finances, à peine rentré chez lui, s'en fut trouver un de ses compagnons qui lui devait une petite somme d'argent et en exigea le paiement. Son compagnon, incapable lui aussi de le payer, le supplia d'avoir pitié de lui, mais il refusa et le fit jeter en prison. Voyant ce qui venait de se passer, ses compagnons furent profondément attristés et ils allèrent informer leur maître de

tout ce qui était arrivé. Furieux, son maître le fit venir et lui dit : « Je t'avais remis ta dette parce que tu m'en avais supplié. Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ? » Dans sa colère, son maître le livra aux bourreaux, en attendant qu'il eût remboursé tout ce qu'il lui devait.

**Selon mon expérience**, ce qui motive le plus fortement à pardonner est le sentiment d'avoir soi-même été pardonné, ou à défaut, la conscience de ce que, comme tout être humain, nous sommes imparfaits et avons commis des torts pour lesquels nous avons nous-mêmes besoin d'être pardonnés.

Jared, un noir Américain étudiant à Boston, nous confie que ce fut clairement le cas pour lui :

J'avais six ans quand j'ai pris conscience de la réalité du racisme : quittant un jour l'environnement sécurisant de ma maison, je fus poussé dans le monde, dans l'école primaire du quartier, tout près de chez nous. Je n'y restai qu'un mois, jusqu'à ce qu'un arrêté municipal exige que je fréquente une autre école, accessible, celle-là, seulement en car. Mes parents désapprouvèrent fortement cet ordre—ils voulaient me mettre dans une école où je serais connu et aimé. Propriétaires d'une ferme à la campagne, nous quittâmes la ville pour y emménager...

Mon père avait autrefois fait partie du Mouvement des droits civiques<sup>4</sup>. Il m'avait appris l'amour et le respect de tous—blancs ou noirs. Mes parents s'étaient efforcés de m'apprendre à ne pas tout voir dans la vie en termes de race. Mais dans ma nouvelle école, c'est la haine et non le respect qu'on avait manifestement transmise à beaucoup de mes camarades. J'étais le seul enfant noir. Les enfants peuvent être féroces envers ceux qui sont différents d'eux. Tout peut commencer par une question aussi innocente que « pourquoi ta peau est-elle marron ? », puis ils se mettent à rire et à se moquer, parce quelque part, quelque un leur a appris que si tu es différent, tu n'es pas « normal », et quelque chose en toi ne va pas.

J'étais comme un poisson hors de l'eau, et ces enfants ne me facilitaient pas la vie. Je n'oublierai jamais un incident particulièrement douloureux : j'avais présenté un jour l'un de mes amis blancs à un autre camarade, blanc lui aussi. Ils s'assirent dès lors toujours ensemble et m'exclurent de leurs jeux.

Lorsque plus tard, à l'âge de douze ans, je changeai à nouveau d'école, la situation fut complètement renversée. Notre classe était entièrement constituée d'enfants noirs, à l'exception de Shawn. Il était le seul enfant blanc non seulement de ma classe, mais de toute l'école. Nous le traitions comme un paria, le provoquions avec des sobriquets racistes et le tourmentions physiquement. Bien qu'il ne nous ait jamais rien fait, nous déversions sur lui toute notre haine des blancs. Toute notre colère. Shawn symbolisait pour nous tout ce que nous connaissions

---

<sup>4</sup>Lutte des Noirs américains pour l'obtention et la jouissance de leurs droits civiques.

des blancs et de leur histoire : l'humiliation de notre peuple, les lynchages, les gangs racistes et la traite des noirs. Nous passions sur lui toute notre amertume et notre ressentiment.

Je n'ai jamais eu l'occasion de demander pardon à Shawn. Quand j'eus pris conscience de mon propre racisme, nous nous étions perdus de vue. Mais je demandai à Dieu de me pardonner le mal que j'avais fait à Shawn et pris la résolution de pardonner aux camarades d'école qui ne m'avaient manifesté que de la méchanceté quand j'étais le seul gosse noir parmi eux.

**L'histoire de Hela Ehrlich**, une amie juive, est un peu similaire. Hela grandit dans l'Allemagne nazie et si son entourage immédiat put échapper aux camps de la mort en émigrant juste avant que n'éclate la seconde guerre mondiale, ses grands-parents et tous ses amis d'enfance périrent dans l'Holocauste.

Pour beaucoup, les souffrances intérieures s'apaisent avec le temps. Pour Hela, ce fut le contraire. Lentement, de manière presque imperceptible, sa peine se mua en amertume et sa souffrance en colère. Hela ne voulait pas devenir mère, elle voulait être libre pour vivre et aimer. De fait, elle luttait continuellement pour empêcher son cœur de se durcir, mais elle n'arrivait pas à pardonner.

Puis un jour, elle pris conscience de ce qu'elle ne pourrait pardonner aux meurtriers de sa famille tant qu'elle ne verrait pas en eux, et malgré leur culpabilité, des êtres humains, des semblables.

Tremblante d'émotion, je réalisai que je si j'examinais mon propre cœur, je pouvais aussi y trouver les germes de la haine – pensées pleines d'arrogance, agacement envers les autres, froideur, colère, envie et indifférence. Ce sont là les racines de ce qui s'est passé en Allemagne nazie. Et ces racines sont présentes dans *tout* cœur humain.

Avec la conscience – plus claire que jamais – que j'avais moi-même un immense besoin d'être pardonnée, je pus pardonner. J'étais enfin complètement libre.

**Un autre ami, Josef Ben-Eliezer**, a parcouru un semblable chemin. Né en Allemagne en 1929, il est le fils de juifs polonais qui ont fui leur patrie pour échapper à la persécution et à la pauvreté – mais sans parvenir vraiment à échapper complètement ni à l'une ni à l'autre.

J'avais trois ans. C'est de cette époque que remonte mon premier souvenir de l'antisémitisme. Debout à la fenêtre dans notre maison sur la Ostendstrasse, j'ai vu passer dans la rue un groupe des Jeunesses hitlériennes qui marchaient au pas en chantant « Wenn Judenblut vom Messer spritzt » (Quand le sang des juifs coulera de nos

couteaux). Je n'oublierai jamais l'horreur que j'ai lue sur le visage de mes parents.

Ma famille prit bientôt la décision de quitter le pays, et à la fin de l'année 1933, nous avions regagné la ville de Rozwadow, en Pologne. Rozwadow était peuplée en majorité de juifs : artisans, tailleurs, charpentiers ou commerçants. Dans ce contexte—il y avait beaucoup de pauvreté—nous appartenions à la classe moyenne. C'est à Rozwadow que nous vécûmes les six années qui suivirent.

La guerre éclata en 1939. Quelques semaines plus tard, les Allemands pénétraient dans notre ville. Mon père et mon frère se cachèrent dans le grenier. Chaque fois qu'on frappait à notre porte pour demander où ils étaient, nous répondions qu'ils n'étaient pas là.

Puis vint l'avis à la population tant redouté : tous les juifs devaient se rassembler sur la grand-place. Nous n'avions que quelques heures devant nous et rassemblâmes en hâte dans des baluchons tout ce que nous pouvions porter sur notre dos. Une fois sur la place, les SS nous emmenèrent à marche forcée jusqu'à la rivière, à quelques kilomètres du village. Des hommes en uniformes nous encadraient à moto. L'un d'eux s'arrêta et nous hurla de nous dépêcher. Puis il s'avança vers mon père et le frappa.

Sur les berges de la rivière, d'autres hommes en uniformes nous attendaient. Ils nous fouillèrent, à la recherche d'argent, de bijoux et de montres. Mes parents avaient caché de l'argent dans les vêtements de ma petite sœur,

mais ils ne le trouvèrent pas. On nous ordonna ensuite de nous rendre sur l'autre rive, et nous parvînmes à un no-man's land. Comme on ne nous avait donné aucune autre instruction, nous trouvâmes à nous loger dans un village voisin.

Quelques jours plus tard, nous apprîmes soudain que ce côté-ci de la rivière allait également être occupé par les Allemands. Pris de panique, nous nous regroupâmes avec deux ou trois autres familles et achetâmes, avec l'argent que mes parents avaient caché, un cheval et une carriole pour transporter les enfants et les maigres possessions que nous avions pu emporter.

Nous nous mîmes en route vers l'Est, vers la Russie. Au lieu d'atteindre la frontière avant la nuit, comme nous l'espérions, nous nous trouvâmes, quand l'obscurité tomba, dans une grande forêt. Une bande de voyous armés nous attaqua, réclamant qu'on leur remette tout ce que nous possédions. Nous étions terrorisés, mais heureusement, les hommes de notre groupe eurent le courage de leur résister et ils s'éloignèrent, n'emportant qu'une bicyclette et quelques menus objets.

Josef passa les années qui suivirent en Sibérie, d'où il s'échappa pour la Palestine en 1943. Après la guerre, il fit la connaissance de juifs qui avaient survécu aux camps de concentration.

Quand, en 1945, les premiers enfants libérés de Bergen-Belsen et de Buchenwald arrivèrent en Palestine, je fus

horrifié par leurs récits. Ces jeunes garçons n'avaient que douze, treize ou quatorze ans, mais ressemblaient à des vieillards. J'étais atterré et plein de haine pour les Nazis...

Quand les Anglais se mirent à limiter l'immigration des survivants de l'Holocauste vers la Palestine, je me mis à les haïr eux aussi. Et comme tant d'autres juifs, je me suis promis que jamais je ne me laisserais mener comme un mouton à l'abattoir – pas, en tous cas, sans opposer une résistance farouche. Nous avions l'impression de vivre dans un monde d'animaux sauvages et nous ne voyions pas comment nous pourrions survivre à moins de devenir comme eux.

Quand prit fin le mandat britannique en Palestine, nous n'avions plus les Anglais à combattre mais nous avions les Arabes, qui voulaient « nos » terres. C'est alors que je décidai de rejoindre l'armée. Je ne voulais plus me laisser piétiner...

Au cours d'une campagne, mon unité expulsa, en quelques heures, un groupe de Palestiniens de leur village. Loin de les laisser partir sans les tourmenter, nous nous en sommes pris à eux par pure haine. En les interrogeant, nous les frappions violemment. Certains d'entre eux fut même assassinés. Tels n'étaient pas les ordres – nous agissions de notre propre initiative, donnant libre cours à nos instincts les plus vils.

Puis soudain, mon enfance dans la Pologne en guerre me revint en mémoire. Je revis le petit garçon de dix ans que j'étais, chassé de sa maison. Ici aussi, sous mes yeux,



des gens—hommes, femmes et enfants—fuyaient, ayant rassemblé précipitamment ce qu'ils pouvaient porter. Je lisais la peur dans leur regard, une peur qui ne m'était que trop familière. Je me sentis profondément troublé mais, obéissant aux ordres, je continuai à les fouiller, à la recherche d'objets de valeur...

Josef n'était plus du côté des victimes. Mais de se retrouver dans l'autre camp ne lui procurait aucun apaisement, bien au contraire—les souvenirs de ses propres souffrances qui surgissaient sans cesse en lui ne faisait qu'accroître son sentiment de culpabilité.

Josef quitta l'armée. Mais il n'était toujours pas heureux. Il rejeta le Judaïsme, puis toute forme de religion. Il tenta de trouver un sens au monde en trouvant des raisons au mal. Mais cela non plus ne l'apaisa pas. Ce n'est qu'en rencontrant le « vrai » Jésus, dit-il, « quelqu'un qui n'a rien à voir avec toute les violences que l'on commet en son nom », qu'il put prendre conscience de la liberté d'une vie dépourvue de toute haine.

Dans mon cœur, j'ai entendu les paroles de Jésus, « Combien de fois ai-je voulu rassembler, et vous ne l'avez pas voulu ». Je sentais la puissance de ces paroles et savais qu'elles pouvaient unir les peuples—les gens de toutes nations, races et religions—au-delà de toutes les frontières. J'étais bouleversé. Ma vie en fut radicalement transfor-

mée parce que j'ai réalisé que cela signifiait la guérison de la haine et le pardon des péchés.

Grâce à ma foi nouvelle, j'ai fait l'expérience de la réalité du pardon. Et je me demande : « Comment, alors, pourrais-tu ne pas accorder ton pardon aux autres ? »

Jared, Hela et Josef avaient les meilleures raisons du monde de ne pas accorder leur pardon. Les fardeaux qu'ils portaient étaient, au départ tout au moins, causés par les préjugés et les haines d'autres personnes, et non pas les leurs. Dans un sens, ils étaient en droit d'avoir ces sentiments. Pourtant, dès qu'ils purent se voir eux-mêmes comme des êtres humains faillibles, ils purent renoncer à leurs justifications. En prenant consciemment la décision de rompre le cycle de la haine, ils découvrirent leur capacité à pardonner.

# Bénissez ceux qui vous persécutent

Devant certaines idées, on s'arrête parfois perplexe, surtout à la vue du péché de l'homme et on se demande : « Faut-il le prendre par la force ou bien par un humble amour ? »

Décide toujours de le prendre par un humble amour. Si tu en décides ainsi une fois pour toutes, tu pourras conquérir le monde entier. L'humilité dans l'amour est une force prodigieuse, la plus grande de toutes et que rien n'égale

F E D O R D O S T O Ï E V S K I

**Dans le passage bien connu** des Evangiles qu'on appelle le *Sermon sur la Montagne*, Jésus nous apprend à aimer nos ennemis—il nous demande, en fait, de « bénir ceux qui nous persécutent ». Ce n'est pas là un simple sermon. Quand, cloué sur la Croix, il adresse à son Père cette supplication pleine de compassion, « Père, pardonne-leur,

car ils ne savent pas ce qu'ils font » , il met ses paroles en pratique. De même Etienne, le premier martyr chrétien, qui priait, tandis qu'on le lapidait : « Seigneur, ne leur impute pas ce péché. »

Beaucoup rejettent un tel état d'esprit, qu'ils considèrent comme de la bêtise autodestructrice. Comment et pourquoi ouvrir les bras à quelqu'un qui vous veut du mal ou qui veut vous tuer ? Pourquoi ne pas se défendre ? Quand j'ai montré le manuscrit de ce livre à un ami, écrivain noir Américain, ce fut exactement sa réaction :

Jamais je ne pourrai m'imaginer demandant à des opprimés—qu'ils s'agissent de Juifs, d'Amérindiens ou de tout autre peuple persécuté à travers l'histoire des hommes—de pardonner à leurs oppresseurs. Qui oserait faire une telle demande ?

Je devine votre réponse : « Jésus ! » Mais quand je considère l'histoire du peuple juif, je constate que ce sont précisément les disciples de Jésus—ceux qui se disaient « chrétiens », qui devinrent leurs plus redoutables ennemis, qui les poussèrent dans les ghettos de l'Europe puis, quand les ghettos ont été pleins, dans les fours crématoires d'Auschwitz—ceci, sous le regard silencieux de millions de chrétiens. Quant aux Amérindiens, notre pays les a amenés au bord de l'extinction. Il les a rassemblés comme du bétail dans des réserves, sur les terres les plus arides.

Il est facile de prêcher le pardon quand on vit dans des conditions quasi paradisiaques—une nourriture

suffisante, des fermes, des terres, de belles maisons, du commerce. Mais est-ce vraiment un discours juste à tenir à ceux qui vivent dans des trous à rats, sans travail, menacés de mourir de faim, ceux qui sont, selon les termes de Frantz Fanon<sup>5</sup>, « les damnés de la terre ? » Est-ce donc à ceux-ci de pardonner aux millions d'hommes, les opulents, les biens nourris, qui ont voté pour qu'ils soient affamés ? Qui ont voté en faveur de la guerre, des prisons et de la répression perpétuelle ? Qui souhaitent, au fond d'eux-mêmes, que ces opprimés ne soient jamais nés ? Ces opprimés devraient-ils pardonner aujourd'hui la répression à venir, le génocide à venir ? « Seigneur, pardonne-leur, même si cette persécution dure depuis cinq cents ans... » Votre cœur peut-il consentir à une telle prière ?

C'est pour cette raison que j'ai ressenti au fond de moi l'appel à l'action politique : pour changer certaines réalités infernales, pour essayer de sortir de l'enfer des millions d'habitants de ce monde. Il faut d'abord changer les conditions—puis, peut-être, pourra venir le pardon.

Ces mots pourront paraître à certains d'une excessive dureté—mais ils prennent toute leur signification lorsqu'on sait que le point de vue de leur auteur se distingue radicalement de celui de tous les autres dont ce livre raconte l'histoire : depuis 1982, il croupit dans le couloir de la mort de Pennsylvanie, accusé d'un crime dont beaucoup—aussi bien aux Etats-Unis qu'à l'étranger—le croient innocent.

---

<sup>5</sup>Psychiatre et essayiste français (1925-1961)—l'un des fondateurs du courant de pensée tiers-mondiste.

Raja Shehadeh, un avocat palestinien spécialiste des droits de l'homme, est bien placé pour connaître la question de la répression, mais son point de vue est très différent :

Je pense que le fait de pardonner est porteur d'une grande force. Le pardon manifeste la dignité de l'homme qui a en lui les moyens et la capacité de pardonner... C'est peut-être difficile à comprendre, parce que c'est une idée qui va à l'encontre de toute logique, mais je crois au principe selon lequel si l'on veut la paix, il faut vouloir le pardon...

La pensée de Raja sur le pardon a été mal comprise et tournée en dérision, mais elle n'est pas complètement originale—c'est celle de centaines de minorités persécutées à travers l'histoire des hommes, des premiers chrétiens jusqu'aux anabaptistes de la Réforme radicale protestante et aux disciples de Tolstoï, Gandhi et Martin Luther King. Le passage qui suit, extrait du livre de Luther King *La force d'aimer*, l'explique clairement :

Il semblerait qu'aucun commandement de Jésus ne soit plus difficile à suivre que celui d'aimer nos ennemis. Certains pensent même que c'est absolument impossible. Il est facile, disent-ils, d'aimer ceux qui vous aiment, mais comment aimer ceux qui cherchent, ouvertement ou d'une manière insidieuse, à vous nuire ?

Non seulement aimer nos ennemis n'est pas l'injonction pieuse d'un utopiste, mais il est essentiel pour notre survie. L'amour, jusqu'à celui de nos ennemis, est la clé des solutions aux problèmes de notre monde. Le Christ n'est pas un idéaliste dépourvu d'esprit pratique—il est un réaliste à l'esprit pragmatique...

Rendre la haine pour la haine la multiplie, ajoutant de l'obscurité à une nuit déjà dépourvue d'étoiles. Les ténèbres ne peuvent dissiper les ténèbres—seule la lumière le peut. La haine ne peut dissoudre la haine—seul l'amour le peut. La haine multiplie la haine, la violence multiplie la violence, et la brutalité multiplie la brutalité dans une spirale de destruction sans fin.

L'amour est la seule force capable de faire d'un ennemi un ami. Jamais nous ne triompherons d'un ennemi en rendant la haine pour la haine. Nous triomphons d'un ennemi en triomphant de l'inimitié. De par sa nature même, la haine déchire et détruit ; de par sa nature même, l'amour crée et construit. L'amour transforme par sa puissance de rédemption.

L'engagement de Luther King d'utiliser l'amour comme une arme politique est certes né de sa foi, mais sa pensée est également très pénétrée de pragmatisme. Il savait que lui et les autres noirs Américains engagés dans la lutte pour les droits civiques allaient devoir cohabiter, pendant les décennies à venir, avec ces mêmes blancs qu'ils affrontaient. S'ils se laissaient gagner par l'amertume pour la façon dont ils étaient traités, il y aurait tôt ou tard de nouveaux

affrontements violents, ce qui mènerait à de nouvelles périodes de répression et d'amertume. Plutôt que d'aider à faire tomber les murs de la haine raciale, de tels cycles de violence et de répression les renforceraient.

Ce n'est qu'en pardonnant à leurs oppresseurs, disait Luther King, que les Noirs Américains pourront en finir avec « la spirale descendante de la destruction ». Seul le pardon pourra apporter de changement durable.

Nous devons développer et nourrir notre capacité à pardonner. Quiconque est dépourvu d'une telle aptitude est dépourvu de la capacité d'aimer. On ne peut pas même commencer à aimer ses ennemis si l'on n'a pas d'abord compris la nécessité de pardonner, encore et toujours, à ceux qui nous offensent et nous font du mal.

Il est tout aussi nécessaire de prendre conscience que l'acte de pardonner doit être l'initiative de celui à qui l'on a fait du tort, de la victime profondément blessée, de l'opprimé. L'auteur du tort peut demander à être pardonné, il peut faire un cheminement intérieur, prendre conscience de son acte et, à l'image du fils prodigue, ressentir au fond de son cœur un immense désir d'être pardonné. Mais c'est du cœur du voisin blessé, du père rejeté, que peut jaillir la source bienfaitante du pardon.

Pardonnez ne signifie pas ignorer l'offense, ni camoufler d'une étiquette trompeuse un acte répréhensible. Pardonnez signifie plutôt que le méfait n'est plus un obstacle à la relation. Le pardon est le catalyseur qui crée les conditions nécessaires à un nouveau départ.



A nos adversaires les plus farouches, nous disons : nous ferons en sorte que notre capacité à supporter la souffrance égale votre capacité à l'infliger. A votre force physique, nous opposerons notre force d'âme. Faites-nous ce que vous voudrez—nous ne cesserons de vous aimer.

Nous ne pouvons, en notre âme et conscience, nous soumettre à vos lois injustes, parce qu'il nous est tout aussi important, moralement, de ne pas collaborer au mal que de collaborer au bien. Jetez-nous en prison—nous vous aimerons encore. Envoyez en pleine nuit vos complices cagoulés commettre des actes de violence dans nos communautés, ordonnez-leur de nous battre et de nous laisser pour morts—nous vous aimerons toujours. Mais sachez que notre capacité à supporter la souffrance finira par vous lasser.

Un jour nous gagnerons la liberté—et pas seulement la nôtre. Nous toucherons votre cœur et votre conscience et vous vous rallierez à nous. Et notre victoire sera double.

**Au printemps de 1965**, dans la ville de Marion, dans l'Alabama, j'ai pris part à une marche avec Luther King. J'y ai été le témoin direct de la profondeur de son amour et de son humilité face à l'injustice. Je m'étais rendu à l'Institut de Tuskegee avec des collègues de New York—c'est là que nous avons appris la mort de Jimmie Lee Jackson, un

jeune homme qui avait été touché d'une balle huit jours auparavant, quand la police avait dispersé un rassemblement autour d'une église de Marion. Des forces de l'ordre de toute la région avaient convergé vers la petite ville et battu les manifestants à coups de matraque.

Des témoins décriraient plus tard l'effroyable chaos de cette journée : ampoules de lampadaires et appareils à photos fracassés par des passants blancs, policiers agressant violemment hommes et femmes noirs—dont certains étaient à genoux en prière sur les marches de leur église.

Le crime de Jimmie fut de vouloir défendre sa mère qu'un policier rouait de coups. Sa punition fut une balle dans le ventre et des coups de matraque à la tête qui l'ont presque achevé. Comme on lui refusait l'entrée à l'hôpital de la ville, il fut emmené à celui de Selma. Il y mourut quelques jours plus tard, après avoir pu raconter son histoire à des journalistes.

En apprenant la mort de Jimmie, nous nous sommes immédiatement rendus à Selma. Sa dépouille était exposée à la chapelle dans un cerceuil ouvert, et malgré les efforts pour camoufler ses blessures, elles étaient bien visibles : trois coups d'une violence inouïe avaient laissé des plaies longues de huit centimètres et larges de trois centimètres au-dessus de l'oreille, et à la base et au sommet du crâne.

Bouleversés, nous sommes restés pour la cérémonie d'adieu. La salle était comble—environ trois mille per-

sonnes étaient présentes, sans compter ceux qui avaient dû rester à l'extérieur. Nous nous sommes assis sur le rebord d'une fenêtre au fond de la pièce. Pas une parole de vengeance ou de colère ne fut prononcée. Une force de courage se dégageait des hommes et des femmes de cette assemblée—particulièrement quand tous se sont levés pour entonner le vieux chant des esclaves : « Ain't gonna let nobody turn me 'round <sup>6</sup>. ».

Aux obsèques, plus tard, à Marion, l'atmosphère était nettement plus résignée. De l'autre côté de la rue, le long de la véranda du tribunal de la ville, une longue rangée de policiers se tenaient prêts, la main sur la matraque, le regard rivé sur nous. C'était là les mêmes hommes qui avaient attaqué les noirs à peine quelques jours plus tôt. La foule de blancs massés un peu plus loin, près de la mairie, n'était pas moins intimidante. Armés de jumelles et d'appareils à photos, ils nous observèrent et nous mitraillèrent sans relâche, à tel point que nous eûmes l'impression que chacun d'entre nous avait été fiché.

Au cimetière un peu plus tard, Luther King parla du pardon et de l'amour. Il supplia ses frères de prier pour les policiers, de pardonner au meurtrier et à tous ceux qui les persécutaient. Puis, nous tenant par la main, nous chantâmes : « We shall overcome<sup>7</sup> ». Ce fut un moment inoubliable. On ne sentait ni haine ni vengeance, pas même

---

<sup>6</sup>Je ne laisserai personne m'arrêter en chemin'

<sup>7</sup>Nous triompherons'

de la part des parents de Jimmy—et pourtant, s’il y avait un endroit au monde où de tels sentiments auraient été justifiés, c’était bien là.

J’ai lu récemment l’histoire d’un remarquable acte de pardon de la part d’enfants de la ville de Selma, qui s’est passé à peu près à la même époque, au début de 1965. Des écoliers s’étaient rassemblés pour une marche pacifique après l’école quand apparut le redouté shérif de la ville, un certain Clark. Ses hommes se mirent à pousser et à bousculer les enfants, puis à les faire courir. Les jeunes crurent d’abord que le shérif les dirigeait vers la prison du quartier, mais il apparut en fait qu’on les menait vers un camp de détention à quelque huit kilomètres de là. On les fit courir sans pitié jusqu’à ce qu’ils s’effondrent, pris de hauts le cœur et de vomissements. Les hommes déclarèrent plus tard qu’ils avaient voulu dégoûter à jamais les enfants de toute vélocité de manifestation.

Quelques jours après cet incident, le Sherif Clark fut hospitalisé pour des douleurs dans le thorax. On vit alors, chose incroyable, les écoliers de la ville de Selma organiser un second rassemblement devant le palais de justice, chantant des prières pour sa guérison et brandissant des messages de prompt rétablissement.

En 1960, le célèbre pédo-psychiatre Robert Coles constata la même étonnante capacité de pardon chez les

enfants, alors qu'il travaillait dans un hôpital de la Nouvelle Orléans. Des parents d'enfants blancs, ouvertement hostiles à une décision de la cour fédérale qui mettait un terme à la ségrégation raciale dans les écoles de la ville, non seulement retirèrent leurs enfants de toutes les écoles qui acceptaient des noirs mais de plus, se regroupèrent devant ces écoles pour manifester.

La petite Ruby Bridges, six ans, était le seul enfant noir Américain de son école, ce qui veut dire que pendant un certain temps, elle y fut aussi la seule élève. Pendant des semaines, elle dut être escortée à l'école par des membres du service d'ordre. Sa maîtresse la vit un jour, par la fenêtre de la salle de classe, prononcer des paroles tandis qu'elle passait entre deux haies de parents blancs qui lui lançaient des injures. Elle en fit part au Dr Coles. Qu'avait-elle donc dit ? se demanda-t-il, curieux.

Quand on lui posa la question, la petite Ruby répondit qu'elle priait pour les parents de ses camarades d'école blancs. Coles, interloqué, lui demanda pourquoi. « Parce qu'ils ont besoin qu'on prie pour eux », répondit-elle. Elle avait entendu, à l'église, les paroles de Jésus agonisant sur la Croix : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font », et elle les avait prises à cœur.

**C'est par James Christensen**, prieur d'un monastère trappiste à Rome, que j'ai récemment entendu l'histoire remarquable de quelqu'un qui a non seulement pardonné à ses bourreaux mais qui a pardonné *avant* les faits. En mai 1996, le GIA – Groupe Islamiste Armé – kidnappa sept des frères trappistes de James dans les montagnes de l'Atlas algérien et déclara les garder en otages jusqu'à ce que la France relâche certains de leurs compatriotes emprisonnés. Quand le gouvernement français refusa d'accéder à leur demande, ils égorgèrent les sept moines.

La France entière fut horrifiée. Dans toutes les églises catholiques du pays, on sonna les cloches en même temps en mémoire des moines assassinés. Ce qui m'a le plus frappé, cependant, fut un événement qui, deux ans auparavant, laissait discrètement présager la tragédie. Le prieur du monastère en Algérie, Christian de Chergé, ayant eu l'étrange prémonition qu'il mourrait bientôt de mort violente, rédigea une lettre dans laquelle il pardonnait à ses futures assassins. Il cacheta son testament et le confia à sa mère, en France. La lettre ne fut ouverte qu'après sa mort. En voici quelques extraits :

S'il m'arrivait un jour – et ça pourrait être aujourd'hui – d'être victime du terrorisme qui semble vouloir englober maintenant tous les étrangers vivant en Algérie, j'aimerais que ma communauté, mon Église, ma famille, se souviennent que ma vie était donnée à Dieu et à l'Algérie.

Qu'ils acceptent que le Maître Unique de toute vie ne saurait être étranger à ce départ brutal.

J'aimerais, le moment venu, avoir ce laps de lucidité qui me permettrait de solliciter le pardon de Dieu et celui de mes frères en humanité, en même temps que de pardonner de tout coeur à qui m'aurait atteint. Je ne saurais souhaiter une telle mort. Il me paraît important de le professer. Je ne vois pas, en effet, comment je pourrais me réjouir que ce peuple que j'aime soit indistinctement accusé de mon meurtre.

Ma mort, évidemment, paraîtra donner raison à ceux qui m'ont rapidement traité de naïf, ou d'idéaliste : « Qu'il dise maintenant ce qu'il en pense ! ». Mais ceux-là doivent savoir que [...] pour cette vie perdue, je rends grâce à Dieu. Dans ce « Merci » où tout est dit, désormais, de ma vie, je t'inclus bien sûr, toi aussi, l'ami de la dernière minute, qui n'aura pas su ce que tu faisais. [...] Oui, pour toi aussi je le veux ce MERCI, et cet « A-DIEU » en-visagé de toi. Et qu'il nous soit donné de nous retrouver, larrons heureux, en paradis, s'il plaît à Dieu, notre Père à tous deux.

**Comme tant d'autres** dans les deux camps du conflit israélo-palestinien, Bishara Awad, un ami palestinien, porte, lui aussi, sa part d'injustices subies. Il me parlait récemment de son long combat intérieur pour pardonner :

En 1948, des milliers d'Arabes périrent pendant le terrible conflit qui opposait les Arabes et les colons Juifs. Des milliers d'autres perdirent leur habitation. Ma famille ne fut pas épargnée. Mon père fut tué d'une balle perdue. Il n'y avait pas d'endroit où l'enterrer dignement. Il était impossible de quitter le quartier par peur des balles, qu'elles proviennent d'un camp ou d'un autre. Comme il n'y avait pas de prêtre ni de pasteur pour dire une prière, c'est ma mère qui nous a lu un passage de la Bible, puis les hommes présents ont enterré mon père dans la cour. Il n'était pas question de porter son corps jusqu'au cimetière de la ville.

C'est ainsi que ma mère se retrouva veuve, à l'âge de vingt-neuf ans, avec sept enfants. Je n'avais que neuf ans. Pendant des semaines, pris entre deux feux, il nous fut impossible de quitter notre sous-sol, jusqu'au jour où l'armée jordanienne nous en chassa et nous emmena de force jusqu'à la Vieille Ville. Nous ne revîmes jamais notre maison ni nos meubles. Nous nous étions sauvés sans rien emporter d'autre que les vêtements que nous portions. Certains d'entre nous étaient même en pyjama...

Dans la Vieille Ville, nous étions des réfugiés. On nous parqua dans une pièce qui servait de dépôt de kérosène et qui ne contenait aucun meuble. Une famille musulmane nous donna quelques couvertures et un peu de nourriture. La vie était très dure. Je me souviens des soirs où nous nous couchions sans avoir mangé.

Ma mère, qui était infirmière, trouva un emploi dans un hôpital, pour 25 dollars par mois. Elle travaillait la



nuit, continuait ses études le jour, et on nous plaça dans des orphelinats.

Mes sœurs furent admises dans une école musulmane. Quant à mes frères et moi, nous fûmes placés dans un foyer dirigé par une anglaise. Ce fut un vrai choc pour moi – j’avais d’abord perdu mon père, et maintenant, j’étais séparé de ma mère et de ma famille. Nous y passâmes les douze années qui suivirent, ne rentrant « chez nous » qu’une fois par mois. Pour mes deux frères et moi et les quatre-vingt autres garçons, les souffrances continuèrent. Nous n’avions jamais assez à manger. La nourriture était exécration et nous étions traités durement.

Une fois adulte, Bishara partit étudier aux Etats-Unis, où il obtint plus tard la nationalité américaine. Puis il retourna en Israël pour y enseigner dans une école chrétienne. Repensant à ce retour, il raconte :

La première année, j’ai ressenti beaucoup de colère. J’avais le sentiment d’accomplir peu et je me sentais vaincu... Autour de moi, la haine de l’opresseur juif allait en s’accroissant : tous mes étudiants étaient palestiniens et tous avaient souffert comme moi j’avais souffert... J’étais incapable d’aider mes étudiants à cause de cette profonde haine en moi – haine qui m’habitait, sans que j’en eusse pleinement conscience, depuis l’enfance.

Une nuit, en larmes, je m’adressai à Dieu. Je lui demandai son pardon pour ma haine des Juifs et pour la

façon dont j'avais laissé cette haine contrôler ma vie...  
Il libéra immédiatement mon cœur de toute frustration,  
désespoir et haine et y plaça l'amour.

Dans une culture qui met l'accent sur l'instinct de conservation et l'individualisme, on se moque si souvent du pardon que les gens ne prennent pas le temps de regarder toute sa capacité à guérir les blessures, telles que celles de Bishara. Pas plus qu'ils ne s'arrêtent pour regarder le fruit de son absence, qui est l'amertume.

Naim Ateek est un prêtre palestinien de Jérusalem bien connu, dont le père a tout perdu en 1948 à cause de l'Armée Israélienne. Voici son message :

Quand la haine emplit le cœur des gens, sa force est telle qu'elle les engloutit et qu'ils deviennent complètement rongés par elle.... Ne cessez jamais de combattre la colère. Il vous arrivera parfois de la vaincre, et parfois c'est elle qui aura le dessus. Même si ce combat est difficile, ne laissez jamais la haine vous dominer complètement...

Ne cessez jamais d'essayer de vivre le commandement de l'amour et du pardon. Ne diluez pas la force du message de Jésus ; ne le fuyez pas ; ne le rejetez pas, en vous disant qu'il est idéaliste et impossible à mettre en pratique. Ne l'altérez pas pour l'adapter à la vie de notre monde actuel. Ne le modifiez pas pour qu'il vous convienne mieux. Laissez-le tel qu'il est, aspirez-y, désirez-le et travaillez à sa réalisation.

Non seulement le pardon ne nous laisse pas faibles et vulnérables, mais il donne une grande force à la fois à la personne qui l'accorde et à celle qui le reçoit. En permettant à certaines situations de se résoudre vraiment, il nous permet d'abandonner les calculs sans fin du châtiment et de la justice humaine pour faire l'expérience de la véritable paix du cœur. Enfin, il met en marche une chaîne positive de réactions, qui transmet à d'autres les fruits de notre pardon.

# Justice et pardon

La vérité sans amour tue, mais l'amour sans vérité est mensonge

E B E R H A R D   A R N O L D

**David, une connaissance**, est Israélien. Son histoire et ses souffrances ne sont pas sans rappeler celles d'Héla et de Josef, que nous avons racontées au troisième chapitre. Cependant, son point de vue diffère quelque peu. Le récit de David soulève une question qu'ont posée des générations d'hommes et de femmes face à la souffrance humaine : n'y a-t-il aucune limite au pardon ?

Je suis né en 1929 à Kassel, en Allemagne, l'année désastreuse du crash économique et financier qui eut un impact décisif sur les affaires du monde et contribua à amener les Nazis au pouvoir. Mon père était journaliste, ma mère éducatrice. Notre famille était aisée et nous vivions heureux jusqu'à ce que commencent à s'accumuler les nuages noirs du fascisme.

Comme tant d'autres juifs à travers le pays, mon père ne prit pas d'abord les Nazis très au sérieux. Comment les Allemands, si solides, si cultivés, pourraient-ils se laisser séduire par toutes ces absurdités ? Mais quand Hitler devint chancelier, des amis, inquiets pour notre avenir, nous conseillèrent de quitter le pays.

Mon père quitta donc le pays bien-aimé où il était né, où il avait grandi, le pays pour lequel il s'était battu pendant la Première Guerre mondiale. Ma mère et moi le suivîmes peu après. C'est à Strasbourg que nous fûmes réunis, tout près de la frontière. Nous n'avions emporté avec nous que quelques possessions. C'était la fin de notre vie normale, celle qui nous était familière. Nous étions devenus des juifs errants, sans foyer, sans nationalité et sans droits.

Moi qui n'avais que trois ans, j'étais curieux et excité par tous ces changements. J'appris rapidement de nouvelles coutumes, une nouvelle langue et me fis de nouveaux amis. Mais un an plus tard, nous dûmes déménager à nouveau : en tant qu'Allemands, nous étions considérés comme une menace pour la sécurité dans les zones frontalières. Nous nous installâmes dans un village des Vosges—un nouveau changement. Mes parents durent se reconvertir, apprendre une nouvelle langue et s'adapter à une culture très différente de la nôtre. Ils durent se passer de la plupart des commodités dont ils avaient eu l'habitude et avant tout, gagner leur vie dans des circonstances particulièrement difficiles.

Un an plus tard, l'usine où travaillait ma mère fut détruite. Il nous fallut déménager une nouvelle fois – à Marseille cette fois-ci. Et à nouveau, mes parents s'efforcèrent de tirer de leur travail une maigre subsistance, tentant de construire notre vie malgré sa précarité. Nous changions souvent d'appartement, ce qui signifiait pour moi de fréquents changements d'école et d'amis. Je n'avais jamais la possibilité de nouer des liens d'amitié durables.

Puis la Seconde Guerre mondiale éclata et tout s'effondra. J'étais à nouveau un étranger, et de l'autre camp qui plus est... La France fut envahie puis occupée par l'Armée allemande, et les arrestations par la Gestapo commencèrent. Notre appartement et le commerce de mes parents furent confisqués mais grâce à des amis français, nous pûmes nous cacher.

Mes parents, voyant là notre seule chance de survie, prirent finalement la décision de gagner l'Espagne en passant par les Pyrénées. Après une marche de trois jours dans les montagnes enneigées, les gardes-frontières espagnols nous repérèrent. Par chance, ils nous laissèrent passer – comme ils laissèrent entrer les quelque dix mille juifs qui passèrent en Espagne clandestinement. Si nous avions été renvoyés en France, nous n'aurions sûrement pas survécu.

Au poste de police de Gerona, notre famille fut dispersée. On envoya mon père dans un camp à Mirandadel-Ebro et ma mère à la prison de la ville. Je restai seul

et passai la nuit la plus éprouvante de ma vie dans une cellule glaciale, pensant que j'avais perdu mes parents à tout jamais. Le lendemain, on m'envoya à l'orphelinat de Gerona—ce qui ne contribua pas à me remonter le moral. J'eus treize ans dans cet orphelinat (l'âge auquel les garçons juifs sont accueillis dans la communauté des fidèles)—et manquai ma bar-mitzvah...

Au bout de quelques mois, je pus rejoindre ma mère. Nous fûmes transférés dans une prison à Madrid. Plus tard, toute la famille fut réunie et en 1944, avec l'assistance d'un Comité juif d'entraide, nous pûmes gagner la Palestine.

Malgré toutes les souffrances causées à ma famille et à mon peuple par les Allemands, je reste très attaché à leur histoire et à leur culture, que m'ont transmises mes parents. J'ai fait tout mon possible pour recréer des liens avec des Allemands sans préjugés. Je ne peux cependant oublier les six millions de Juifs, parmi lesquels un million et demi d'enfants innocents, qui furent torturés et exterminés par les Nazis et leurs complices.

Si pardonner signifie renoncer à la violence aveugle et à l'esprit de vengeance, alors oui, il est possible de pardonner. Je pardonne à ceux qui ont été les témoins impuissants de ces atrocités, à ceux qui n'ont pas osé parler. Je sais combien il faut de courage pour s'élever contre l'autorité et s'opposer à une terreur comme celle imposée par les Nazis. Mais que dire des monstres qui ont commis les pires atrocités de toute l'histoire humaine ?

Est-il possible de pardonner à Hitler et à ses partisans, à ses officiers SS et leurs soldats, aux gardiens des camps de concentration, aux hommes de la Gestapo ? Est-il possible de pardonner aux bourreaux, aux assassins qui ont affamé, mitraillé et gazé des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sans défense ?

N'y a-t-il vraiment aucune limite au pardon ?

Ce qui motive la question de David, il me semble, n'est pas tant la colère contre les exterminateurs de son peuple, mais plutôt la crainte que pardonner signifierait en quelque sorte disculper. David s'est engagé à faire tout son possible pour que de telles atrocités ne se reproduisent jamais et dans ce souci, il ne peut les affranchir de leur responsabilité et de leur culpabilité. Et il ne doit pas. Qui pourrait prendre sur lui de disculper un homme comme Hitler ? Mais il ne s'agit pas d'excuser ou d'exempter, pas plus qu'il s'agit d'évaluer la moralité—ou l'immoralité—de leurs actes.

En 1947, alors que la vérité sur l'horreur de l'Holocauste commençait à se faire jour, C. S. Lewis écrivait: « Il y a une différence radicale entre le pardon et l'excuse ». La plupart des gens, suggère-t-il, n'aiment pas admettre qu'ils ont eu tort et trouvent par conséquent des justifications à leurs actes (dans le cas des Nazis, des milliers d'Allemands affirmèrent, après la chute du Troisième Reich, qu'ils



n'avaient fait « qu'obéir aux ordres »). Au lieu de demander à être pardonnés, ils tentent de faire accepter aux autres les justifications et les « circonstances atténuantes » qu'ils invoquent et de les persuader qu'ils ne sont pas vraiment fautifs. Mais, poursuit-il, « s'il n'y a pas de faute, alors il n'y a rien à pardonner. Dans ce sens, le pardon et l'excuse sont presque des contraires. »

Pardoner vraiment nécessite d'abord de regarder le péché en face—celui qui reste sans excuse, après la prise en considération de toutes les circonstances—et qu'il soit vu dans toute son horreur, toute sa bassesse, toute sa méchanceté. Puis, avec cette lucidité, se réconcilier totalement avec la personne qui l'a commis. Là, et là seul, est le véritable pardon.

**Lorsque Roberto Rodriguez** vit les hommes du shérif de la Police de Los Angeles rouer de coups un jeune homme, il se mit à photographier la scène. Il fut aussitôt attaqué lui-même par ces agents de police armés de matraques. D'abord hospitalisé pour une fracture du crâne, il fut ensuite emprisonné sous l'inculpation de tentative d'assassinat sur ceux qui l'avaient presque tué.

Roberto, aujourd'hui chroniqueur pour plusieurs journaux à l'échelle nationale, ne se laissa pas faire. Au terme de sept longues années, il fut acquitté et gagna le procès

qu'il avait attenté pour atteinte aux droits civils. Parce qu'il contestait le système en place, il fut souvent, pendant son long combat, l'homme à abattre.

Je me retrouvai un jour au poste, attaché par des menottes à un banc, ma photo et un article décrivant dans le détail mes poursuites juridiques contre les services de police affichés au-dessus de ma tête. A chaque policier qui passait, on disait de ne pas oublier qui j'étais. Ils n'oublièrent pas : au cours des années qui suivirent, je fus constamment harcelé—et arrêté une soixantaine de fois.

Si vous demandez à Roberto ce qu'il pense du pardon, il a des réponses. Et beaucoup de questions.

Vous me posez la question du pardon... Dois-je pardonner à ceux qui m'ont battu, qui m'ont fait croire, alors qu'ils me tabassaient en pleine nuit, qu'ils m'achèveraient une fois arrivés à destination ? Dois-je pardonner aux policiers qui m'ont arrêté à tort et m'ont traqué sans relâche, au magistrat qui m'a inculpé, à ceux qui ont essayé de me faire mettre en prison ? Dois-je pardonner aux hommes de pouvoir qui m'ont complètement ignoré quand j'ai imploré leur aide, ou aux reporters qui m'ont décrit comme un criminel ? Et que dire de mon propre avocat, qui m'a laissé tomber deux jours avant le procès ?

Je me rends bien compte que l'on ne peut être pleinement humain si l'on est habité par la haine, si la colère ou

le ressentiment nous ronge. Ces sentiments déterminent notre vie. Et particulièrement pour quelqu'un que l'on a brutalisé, déshumanisé, il est fondamental d'évacuer ces sentiments si l'on veut guérir de ses blessures. Mais ce processus implique également de chercher comment remplir ce vide—de chercher ce que veut dire exactement être humain.

J'ai commencé cette quête en 1998, le jour de mon anniversaire—jour où j'ai chanté pour la première fois en presque trente ans. Quelques mois plus tard, je me mettais à peindre, puis à écrire des œuvres de fiction. J'avais enfin commencé à retrouver mon humanité.

Il me reste encore du chemin à faire pour guérir tout à fait de mon traumatisme, mais je peux à nouveau sourire, rire et aimer la vie. Je peux faire sourire et rire les autres, et je chante dans des maisons de retraite et des centres pour seniors. Je suis arrivé à ceci à travers mon combat pour la justice—mais aussi par la prière et la méditation.

Bien que des milliers de personnes appartenant à des minorités soient l'objet de même maltraitements, toutes n'ont pas la chance de Roberto. Pour la plupart, justice ne sera jamais rendue. Doit-on attendre d'eux aussi qu'ils pardonnent à leurs oppresseurs ? Roberto pense que oui—et pas seulement pour eux-mêmes :

Année après année, l'injustice se perpétue en Amérique, de là viennent toutes les rancœurs qui s'accumulent, particulièrement chez ceux qui ont été brutalisés ou em-

prisonnés à tort. Parmi eux, certains sont comme des « zombies ». D'autres, remplis de haine, sont des bombes à retardement prêtes à exploser. Et elles explosent. Voyez ce qui s'est passé en 1992, après le verdict dans l'affaire Rodney King. Malheureusement, de telles protestations violentes blessent en fait les personnes—ainsi que leurs familles, amis et voisins—qu'elles sont supposées venger.

Il ne s'agit pas ici d'une tragédie personnelle, mais de celle d'une société—elle est comme un mal incontrôlable. Loin de guérir ces maux de société, le pardon apparaît plutôt—et au mieux—comme un luxe. Et pourtant, c'est précisément parce que de telles injustices se perpétuent que ceux que l'on a déshumanisés doivent pardonner, afin de guérir eux-mêmes de leurs blessures, sans attendre qu'on leur demande pardon. Le pardon peut s'accorder sans qu'il en soit fait la demande.

Je ne veux pas dire par là qu'il faut baisser les bras, oublier les injustices et rentrer gaiement chez soi. Je veux simplement dire ceci : on peut se battre pour retrouver son humanité et pour ses droits civiques sans colère, sans haine et sans amertume.

Plus précisément, le fait de pardonner à ceux qui vous ont brutalisés peut aider ceux-là mêmes à devenir plus humains. Mais il ne s'agit là que d'une partie de la solution. Notre société sait bien que ceux qui commettent des actes de violence tels que la torture ou le meurtre ont besoin de bien plus que d'un pardon si l'on veut les empêcher de recommencer. Ils ont besoin d'être soignés. Un bourreau ne trouvera de véritable paix que s'il réussit à exorciser ses propres démons.

**Quand Bill Chadwick**, un homme d'affaires de Louisiane, perdit son fils, tué par un conducteur ivre, il voulait « que justice soit faite ». Mais tout comme Roberto, il découvrit que la justice seule ne lui apporterait pas la paix qu'il espérait.

Mon fils de 21 ans, Michael, fut tué sur le coup dans un accident de voiture le 23 octobre 1993. Son meilleur ami, qui était à l'arrière, fut également tué. Quant au conducteur, qui avait beaucoup bu et qui conduisait dangereusement, il ne fut que légèrement blessé. L'acte d'accusation retint contre lui deux chefs d'inculpation pour conduite dangereuse ayant entraîné la mort. Michael n'avait que de légères traces d'alcool dans le sang—son meilleur ami n'en avait pas du tout.

Les roues de la justice tournent très lentement. Plus d'un an s'écoula avant que commence le procès du conducteur. Il y eut audiences sur audience—auxquelles nous assistâmes et à chaque fois, l'affaire était différée. L'avocat de la défense tenta même de mettre en doute les résultats du test d'alcoolémie. Il échoua. Pour finir, l'accusé plaida coupable et fut condamné à six ans de prison pour chaque chef d'inculpation, avec confusion des deux peines.

Nous suggérâmes à l'agent de probation qu'un séjour en maison de correction était peut-être indiqué—nous ne cherchions pas à ce que celui qui avait causé la mort de notre fils souffre, mais nous pensions qu'il fallait qu'il paie pour ce qu'il avait fait. Nous reçûmes une lettre

assez désagréable de sa mère, laissant entendre que nous avions en quelque sorte fait pression pour que la peine maximale soit appliquée. Elle ajoutait que si c'était son fils qui avait été tué, avec Michael au volant, elle n'en aurait tenu aucune rancune. Ce à quoi j'ai répondu que tant que son fils n'était pas réellement mort, elle ne devrait pas parler de ce qu'elle ferait ou ne ferait pas.

Finalement, son fils fut condamné à six mois de maison de correction et à la liberté conditionnelle pour le reste de sa peine. Dans six mois, son fils rentrerait à la maison. Pas le nôtre.

Je m'imaginai qu'une fois le conducteur jugé, les choses changeraient. Je crois que c'est ce que les gens entendent quand ils parlent de « mettre les choses derrière soi ». Nous pensons que si quelqu'un peut endosser la responsabilité, alors les choses s'apaiseront ; la victime aura obtenu quelque justice et sa souffrance se dissipera enfin. Pendant des années après la mort de Michael, j'ai lu d'innombrables récits de personnes endeuillées qui cherchaient l'apaisement. J'en ai vues dans des émissions télévisées, réclamant à grands cris la peine de mort, comme si la mort du coupable pouvait aider d'une manière ou d'une autre.

J'étais certes en colère contre le conducteur. Mais j'étais aussi en colère contre Michael. Après tout, il avait fait des choix stupides, ce soir là. Il avait mis sa vie en danger. Il m'a fallu regarder cette colère en face avant de pouvoir analyser mes émotions. Mais même après la condamnation, je n'ai pas trouvé la paix. Ce que j'ai

trouvé, c'est un grand trou au fond de moi—et rien pour le combler.

Ce n'est que quelques mois plus tard que je pris soudain conscience de ce que je ne trouverai jamais le repos tant que je n'aurais pas pardonné au conducteur. Pardonner ne signifiait pas le décharger de sa responsabilité. Il restait responsable de la mort de Michael, mais il me fallait lui pardonner si je voulais ne plus être hanté par cet accident. Aucune punition ne pourrait jamais mettre les choses à égalité, et il me fallait vouloir pardonner malgré cette inégalité. Qui plus est, ce processus de pardon n'impliquait pas vraiment le conducteur—il m'impliquait moi. C'était à moi de le vivre, c'était moi qui devais changer, indépendamment de ce que lui ferait.

Le chemin du pardon fut long et douloureux. Il ne me fallut pas seulement pardonner au conducteur—il me fallut pardonner à Michael, à Dieu (qui avait permis cet accident), et à moi-même. Et c'est à moi-même qu'il me fut le plus difficile de pardonner. J'avais en effet bien souvent conduit Michael alors que j'avais moi-même consommé trop d'alcool—ce besoin de me pardonner fut douloureux à reconnaître. Ma colère, dirigée contre les autres, n'était que l'expression de ma propre peur. J'avais projeté ma propre culpabilité sur les autres—le conducteur, le tribunal, Dieu, Michael—pour ne pas avoir à me regarder, moi. Et ce n'est que lorsque j'ai pu voir mon propre rôle dans tout ceci que mon regard a changé.

Voici ce que j'ai appris : la paix que nous cherchons se trouve dans le pardon. Et ceci est vraiment entre nos

mains, parce que le pouvoir de pardonner est en nous, et non à l'extérieur.

Dans une société comme la nôtre, où les droits des victimes sont de plus en plus considérés comme inattaquables, la perspective de Bill n'est pas populaire. Pour beaucoup, même la justification par un tribunal est insuffisante – on veut jouer un rôle personnel dans le châtement. Dans certains Etats d'Amérique, on propose aux familles des victimes de meurtres d'assister à l'exécution du condamné ou la possibilité de s'exprimer quand est prononcée la condamnation.

J'ai lu récemment qu'au moment de la condamnation de Kip Kinkel, un jeune de quinze ans qui, en 1998 dans l'état d'Oregon, tua ses parents et deux camarades de classe dans un accès de folie meurtrière, les familles des victimes manifestèrent leur colère si violemment que le juge dut les faire taire et rappeler la salle à l'ordre. A un moment particulièrement pénible, la mère d'une des victimes parla de ses souffrances atroces. Savourant l'instant sans honte aucune, elle exprima son espoir de voir Kip torturé par ce crime autant qu'elle l'était – et pour le restant de ses jours. « C'est là, pour moi, la justice suprême », dit-elle.

Même si le combat de cette femme peut paraître justifié, il n'en demeure pas moins stérile. Aveuglée par le chagrin, et résolue à ce que le responsable éprouve la même souffrance, elle cherche la consolation là où



elle ne la trouvera jamais : dans la vengeance. J'ai pour elle une très grande compassion, mais il me paraît clair que dans de telles conditions, ses blessures ne guériront jamais et que ses souffrances et ses désillusions ne feront que s'aggraver.

Le chemin du pardon est difficile, mais il n'est pas impossible. Au printemps de 1998, Carroll et Doris King, des amis de Pennsylvanie, se sont rendus en Irak avec un groupe de spécialistes des droits de l'homme pour y observer les effets des sanctions des Nations Unies. A Bagdad, ils firent la connaissance de Ghaidaa, une femme qui avait souffert plus que toute mère peut imaginer et qui malgré tout, était prête à pardonner à ceux qui étaient la cause de ses souffrances.

Ghaidaa avait perdu neuf enfants au cours de la destruction, à Bagdad, de l'abri anti-aérien d'Al Amariyah par des bombes américaines pendant la Guerre du Golfe. Un demi millier d'Iraqiens furent brûlés vifs, des femmes et des enfants pour la plupart.

Aujourd'hui, Ghaidaa guide des groupes de touristes à travers les ruines de l'abri. On y voit encore, entre autres, des silhouettes fantomatiques là où les corps ont protégé les murs de la chaleur extrême. Elle espère que toute cette horreur fera se dresser contre de futurs bombardements ceux qui auront été témoins de ses conséquences. A la fin

d'une de ces visites guidées, Carroll et Doris, atterrées, demandèrent à Ghadaa de leur pardonner pour ce qu'avaient fait les Américains à sa famille et à son peuple.

Ancien officier dans l'Armée de l'air, Carroll avait participé à des raids aériens en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale. Il sentait, de ce fait, qu'il portait une part de culpabilité. Ghadaa lui prit la main puis embrassa Doris. « Je vous pardonne », dit-elle en éclatant en sanglots.

Jamais Ghadaa ne verra justice rendue – sur un plan humain. Il est impossible de remplacer neuf enfants perdus. Elle ne les oubliera certes jamais, mais en rencontrant deux personnes qui lui ont demandé pardon du fond du cœur, elle a trouvé plus grand que la justice.

# La clémence en actes

Aussi, toi qui plaides pour obtenir justice, considère ceci :  
Avec la seule justice, aucun de nous ne serait sauvé. Nos  
prières invoquent la clémence, et ces mêmes prières à tous  
nous apprennent à faire acte de clémence.

WILLIAM SHAKESPEARE

**Dans son roman**, « Quand l’oiseau disparut », Alan Paton raconte l’histoire d’un homme respecté de tous qui commet un acte que la société dans laquelle il vit juge impardonna-ble : l’adultère. Quand l’affaire éclate au grand jour, il voit son univers s’effondrer. Abandonné par ses amis, rejeté par sa famille, il perd aussi son père, qui meurt dans la honte. Seul un voisin hésite : « Celui qui est coupable peut être puni », dit-il, « mais punir sans réconciliation possible, c’est infliger la pire des blessures [...] Si un homme s’approprie le droit divin de punir, alors il doit aussi s’approprier la promesse divine de la réconciliation. »

S'il y a un concept qui porte en lui les contradictions apparentes du mystère que nous appelons pardon, c'est bien l'épineux sujet de l'offense. La plupart d'entre nous trouvons difficile de mettre derrière nous certaines offenses subies, même relativement petites, et pourtant, la réconciliation va beaucoup plus loin : elle exige que l'on tente réellement d'ouvrir les bras à la personne qu'il nous serait pourtant bien plus facile d'éviter.

**Chris Carrier, un natif de Miami**, avait dix ans lorsqu'il fut kidnappé par un ancien employé de la famille. L'homme, après l'avoir violemment agressé, lui tira une balle dans la tête et le laissa agonisant dans le parc national des Everglades, en Floride. Mais son histoire ne s'arrête pas là :

Ce vendredi 20 décembre 1974 n'était pas un jour comme les autres. C'était le dernier jour d'école avant les vacances de Noël et on nous laissa partir tôt.

Je descendis du bus à 13h15 et pris le chemin de la maison. Un homme d'âge moyen qui marchait vers moi sur le trottoir sembla me reconnaître. Nous n'étions qu'à deux maisons de la mienne. Il m'accosta, se présentant comme un ami de mon père. Il m'expliqua qu'il organisait une fête en l'honneur de mon père et me demanda si je voulais bien l'aider avec les décorations.

J'acceptai et remontai la rue avec lui jusqu'à la Maison des Jeunes où il avait garé sa caravane. Une fois à l'inté-

rieur, je posai mes affaires et m'installai. Il démarra. Nous nous dirigeons vers le Nord, et bientôt nous quittâmes le Miami qui m'était familier. Sur une route déserte, il arrêta son véhicule, prétendant qu'il avait manqué un carrefour. Il me tendit une carte routière en me demandant de chercher une certaine route et disparut à l'arrière de la caravane, « pour prendre quelque chose », ajouta-t-il.

Tandis que j'étudiais la carte, je sentis une violente douleur à l'épaule, puis une seconde. Comme je me retournai, je le vis debout derrière moi, un pic à glace à la main. Il me tira de mon siège et me poussa sur le sol. A genoux, penché sur moi, il me frappa à la poitrine à plusieurs reprises. Je le suppliai d'arrêter, lui promettant que s'il me relâchait, je ne dirai rien.

Mon soulagement fut immense quand il se releva. Il me dit qu'il allait me déposer quelque part puis qu'il appellerait mon père pour lui dire où j'étais. Il me permit de m'asseoir à l'arrière de la caravane et démarra à nouveau. Malgré sa promesse, j'avais la conscience aiguë et douloureuse que la situation m'échappait complètement. Quand je lui demandai pourquoi il me faisait du mal, il me répondit que mon père lui « avait fait perdre beaucoup d'argent ».

Nous roulâmes ainsi pendant environ une heure, puis il prit un petit chemin de terre et s'arrêta. Il m'emmena dans des buissons et me fit asseoir, me disant que c'est là que mon père viendrait me chercher. Je n'ai plus aucun souvenir de la suite, si ce n'est celui de sa silhouette s'éloignant.

C'est un chasseur qui retrouva Chris six jours plus tard, le soir du 26 décembre. Chris avait la tête ensanglantée, les yeux noirs et tuméfiés. Il avait reçu une balle dans la tête. Par miracle, il n'avait pas de lésion au cerveau – mais il ne se souvenait pas du coup de feu.

Pendant les années qui suivirent, Chris, sachant que son agresseur était en liberté, vécu dans la peur quotidienne :

Partout où j'allais, j'étais hanté par l'angoisse de ce qui m'attendait au coin de la rue, de ce qui me guettait dans l'ombre menaçante. Je sursautais au moindre mouvement, au moindre bruit. Cette ombre, était-ce un chien ? Et ce bruit, était-ce vraiment seulement le vent ? Et ce craquement dans la pièce voisine ? Quelqu'un tentait-il d'entrer par l'arrière de la maison ? Pendant trois ans, j'ai passé toutes mes nuits dans un sac de couchage au pied du lit de mes parents.

Chris dut aussi accepter peu à peu les limites physiques, conséquences de ses blessures : il était à présent aveugle d'un œil et ne pouvait plus participer à certains sports. Et puis, comme tout adolescent, il était préoccupé de son apparence.

Chris n'aimait pas que l'on évoque en public le « miracle » de sa survie. S'il y avait là un « miracle », se demandait-il alors, comment se faisait-il qu'il fût si malheureux ? Quand il eut treize ans, un changement s'opéra en lui. Il

commença à voir le cauchemar qu'il avait vécu sous un autre angle : ses blessures auraient pu être bien pires—de fait, il aurait pu mourir. Prenant aussi conscience de ce que, s'il restait en colère, rien ne changerait, il prit la décision de cesser de s'apitoyer sur lui-même et d'aller de l'avant.

Le 3 septembre 1996, un nouveau changement survint dans la vie Chris. Il reçut un appel de la Police de Coral Gables, en Floride, l'informant qu'un certain David McAllister, pensionnaire d'une maison de retraite, avait avoué être son ravisseur. Il l'était, mais on ne trouva légalement pas assez de preuves de sa culpabilité pour qu'il soit jugé. David McAllister avait autrefois été employé par la famille Carrier, travaillant au service d'un oncle âgé. On l'avait renvoyé à cause de son problème de boisson. Chris lui rendit visite dès le lendemain.

J'eus un bref moment de malaise quand j'entrai dans la pièce, mais dès que je le vis, j'éprouvai pour lui une immense compassion. L'homme que je voyais n'était pas un ravisseur menaçant mais un homme frêle de soixante dix-sept ans, qui était aveugle depuis six ans. Son corps, qui paraissait ne peser guère plus de trente kilos, était ravagé par l'alcool et le tabac. Il n'avait pas de famille—ou tout au moins, celle qu'il avait ne voulait rien avoir à faire avec lui. Et il n'avait pas d'amis. Tout ce qu'il possédait, c'était quelques dessins que des enfants d'une école voisine avaient dessinés pour lui. David ne communiquait même pas avec le pensionnaire qui partageait sa

chambre—de ce fait, ils ne se connaissaient pas. J’avais devant moi un homme face à la mort, avec ses regrets pour seuls compagnons.

Quand je m’adressai à David, sa première réaction fut brusque. J’imagine qu’il me prenait pour un agent de police. Un ami qui m’avait accompagné eut l’idée judicieuse de lui poser quelques questions simples, le conduisant à admettre qu’il était mon ravisseur. Mon ami demanda ensuite : « Avez-vous jamais espéré pouvoir demander pardon à ce jeune garçon pour ce que vous lui avez fait ? » La réponse de David fut claire et immédiate : « Oui, j’aimerais pouvoir le faire ». C’est à ce moment que je lui dis qui j’étais.

David, qui ne pouvait me voir, étreignit ma main et me demanda pardon. Penché au-dessus de ce vieillard, je fus comme submergé par une vague : qui donc mérite d’affronter la mort seul, sans famille, sans amis, sans aucune des joies de la vie—sans espoir ? Je ne pouvais faire autrement que de lui offrir mon pardon et mon amitié.

Les jours qui suivirent cette poignante rencontre, Chris rendit visite à David aussi souvent qu’il le pouvait. Il était souvent accompagné de sa femme, Leslie et de leurs deux filles. Les deux hommes passèrent des heures ensemble à parler, à lire et même à prier. Au fil du temps, la dureté du vieil homme s’adoucit peu à peu.

Au cours de cette semaine, j’ai raconté à David ma vie depuis cette journée d’horreur où il avait tenté de me tuer,



et les victoires successives de mon rétablissement. Après le lycée, j'avais fait des études supérieures. Je m'étais marié, j'avais une épouse et des enfants merveilleux. Je lui ai fait part de tout cela pour qu'il comprenne—comme Joseph, dans la Genèse, tentant de faire comprendre à ses frères, qui l'avaient abandonné : « Vous avez charché à me faire du mal, mais Dieu l'a transformé en bien ». Je lui fis ainsi savoir que somme toute, il n'avait pas détruit ma vie et que plus rien ne nous séparait à présent.

David mourut trois semaines plus tard, quelques heures après que Chris ait couché et bordé pour la dernière fois son ami souffrant. Chris affirme qu'il ne lui fut pas difficile de pardonner. Pourtant, les journalistes qui s'intéressèrent plus tard à son histoire sont encore à ce jour incapables de comprendre comment ni pourquoi il a accordé son pardon. Ils admirent sa capacité à pardonner, mais ne comprennent pas ce qui l'a motivé. Ils ne trouvent rien à dire dès que la question du pardon est abordée, dit-il, et il semble qu'il leur soit plus facile de s'arrêter à la tragédie de son rapt, de son agression et aux détails de ses tortures. Mais Chris, lui, sait pourquoi il a pardonné :

Il y a une raison très pragmatique au pardon. Quand on nous fait du mal, nous pouvons chercher la vengeance—ou nous pouvons pardonner. Si nous choisissons la vengeance, notre vie sera rongée par la colère. Et quand la vengeance est accomplie, elle nous laisse vide. La colère est une pulsion difficile à vraiment assouvir et elle peut

devenir une habitude. Le pardon, lui, permet d'aller de l'avant.

Et puis, il y a une autre raison qui force le pardon. Il est un don—il est aussi clémence. C'est un cadeau que j'ai reçu et que j'ai aussi donné. Dans un cas comme dans l'autre, il m'a pleinement comblé.

**Quand la tristement célèbre** « criminelle au pic », Karla Faye Tucker fut exécutée à Huntsville, dans le Texas, de petits groupes de personnes, opposées à la peine de mort, se rassemblèrent pour une veillée silencieuse aux bougies. Mais parmi les centaines de personnes qui se trouvaient au pied du mur de la prison, bien plus nombreuses étaient celles qui étaient là pour célébrer son exécution. La pancarte que brandissait un homme résumait tout avec ces quelques mots : « Que le Ciel vous vienne en aide—parce que soyez sûre que l'aide ne viendra pas de nous ! »

Dans la prison, cependant, Ron Carlson priait pour Karla. Il ne se trouvait pas dans la salle pour les familles des victimes (où il aurait eut le droit d'être), mais dans l'autre pièce, celle pour les proches du meurtrier<sup>8</sup>. Cela fait maintenant deux ans que j'ai rencontré Ron et qu'il m'a raconté son incroyable cheminement de la haine au

---

<sup>8</sup>Au Texas, un certain nombre de témoins peuvent assister, à travers une vitre, à l'exécution. Deux salles sont prévues à cet effet : l'une pour les proches de la victime, l'autre pour les proches du condamné.

pardon, mais je me souviens encore de son récit comme si c'était hier :

Nous étions le 13 juillet 1983. Je venais de rentrer chez moi après une journée de travail fatigante quand le téléphone sonna. « Ronnie, me dit mon père, viens vite au magasin. Je crois que ta sœur a été assassinée. » J'étais atterré. Je ne pouvais y croire. Même quand j'ai vu, à la télévision, le corps de ma sœur qu'on transportait hors d'un appartement, je ne pouvais y croire.

Déborah était ma sœur, elle m'avait élevé. Mes parents avaient divorcé quand j'étais très jeune et ma mère était morte quand j'avais six ans. Je n'avais pas d'autre frère ou sœur—je n'avais qu'elle, et je tenais beaucoup à elle. Beaucoup.

C'est elle qui m'avait vêtu, elle qui m'avait nourrie ; elle qui m'avait aidé à faire mes devoirs ; elle qui me donnait une tape sur la main quand je faisais une bêtise. Déborah était devenue comme ma mère.

Et maintenant, elle était morte, le corps percé de douzaines de trous, et le pic qui avait servi à les faire était resté planté dans son cœur. Déborah n'avait aucune raison d'avoir des ennemis. Elle s'était simplement trouvée au mauvais endroit, au mauvais moment. Les meurtriers s'étaient introduits dans la maison où elle se trouvait pour voler des pièces de motos. Ils avaient découvert la présence de Jerry Dean—l'homme avec qui elle était—et l'avaient assassiné à coups de pic. Ils étaient sous l'emprise de la drogue. Puis ils avaient découvert la présence de Déborah. Alors ils l'avaient tuée, elle aussi.

La ville tout entière fut sous le choc, les titres des journaux clamaient les détails sanglants du crime, et Houston vécut dans la peur. Quelques semaines plus tard, les meurtriers – deux toxicomanes, Karla Faye Tucker et Daniel Ryan Garrett – furent dénoncés par des membres d’une de leurs familles. Ils furent jugés et condamnés à mort par injection létale (Daniel devait en fait mourir en prison d’une maladie du foie). Cette condamnation n’apporta à Ron aucun soulagement.

J’étais certes heureux qu’on les ait arrêtés – mais je voulais plus. Je voulais les tuer moi-même. Dévoré par une haine aveugle, je voulais la vengeance. Je voulais planter ce même pic dans le cœur de Karla, comme elle l’avait planté dans le cœur de ma sœur.

Ron explique qu’il avait un problème de drogue et d’alcool avant la mort de sa sœur, et qu’après son enterrement, il s’enfonça dans cette dépendance. Puis un an plus tard, son père fut tué d’une balle.

J’étais souvent ivre, je me défonçais au LSD, à la marijuana, tout ce qui me tombait sous la main, et aussi souvent que je le pouvais. Rempli de colère, j’avais avec ma femme de fréquentes disputes. J’avais même envie de me suicider...

Un soir, je n’en pouvais plus. Je pense que j’en étais arrivé à un point tel qu’il fallait que je fasse quelque chose de la colère et de la rage qui s’accumulaient en moi. Je ne

voulais plus rien d'autre que tout casser et tuer. J'étais en train d'emprunter le même chemin que ceux qui avaient tué ma sœur et mon père. A tout hasard, j'ouvris une Bible et je me mis à lire.

C'était vraiment bizarre. Les joints que je fumais me faisaient planer—et j'étais en train de lire la parole de Dieu ! Quand j'en arrivai au passage où ils crucifient Jésus, je refermai le livre. Je ne sais pas pourquoi, ces mots me frappaient comme jamais ils ne m'avaient frappé : mon Dieu, ils ont même tué Jésus !

Puis je me mis à genoux—ce que je n'avais jamais fait—et demandai à Dieu d'entrer dans ma vie, d'être le Maître de ma vie et de faire de moi celui qu'il voulait que je sois. Voilà en gros ce qui s'est passé ce soir là.

Un peu plus tard, je repris ma lecture. Quelques mots du Notre Père—quand Jésus dit : « pardonne-nous comme nous pardonnons... » me sautèrent aux yeux. Le message me paraissait clair : tu ne seras pardonné que si tu pardonnes. Je me rappelle me disant, « je ne peux pas, non, jamais je ne pourrai faire ça », et Dieu semblait me répondre : « Ron, *toi*, tu ne peux pas—mais par moi, tu peux ».

Peu de temps après, j'étais au téléphone avec un ami quand il me demanda si je savais que Karla était en ville, à la prison du comté de Harris. « Tu devrais y aller et lui dire ses quatre vérités », me dit-il. Cet ami n'avait aucune idée de mon cheminement spirituel et je ne lui dis rien. Mais je décidai d'aller voir Karla.

Quand je vis Karla à la prison, je lui dis que j'étais le frère de Déborah. C'est tout ce que je dis pour commencer. Elle me regarda : « Tu es le frère de *qui ??* » Je répétais. Elle me regardait fixement, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles. Puis elle se mit à pleurer.

« Karla, lui ai-je dit, quoiqu'il advienne de tout ça, je veux que tu saches que je te pardonne et que je n'éprouve aucune rancœur envers toi ». C'est à ce moment que je fus libéré de toute ma haine, de toute ma colère, comme si un immense fardeau était ôté de mes épaules.

Ron raconte qu'il a ensuite parlé longuement avec Karla. Au cours de leur discussion, il découvrit qu'elle aussi était venue à croire en Dieu et que sa foi avait changé radicalement le regard qu'elle portait sur la vie. Ron prit alors la décision de revenir pour en savoir plus sur elle.

Au début, je voulais simplement la voir, lui pardonner, en rester là et continuer mon chemin, mais après cette première visite, j'éprouvais le besoin de retourner la voir. Je voulais savoir si elle était vraiment sincère quand elle parlait du cheminement de foi qu'elle prétendait effectuer. Je voulais aussi apprendre pourquoi des gens tuent, pourquoi des gens s'entretuent. Je n'ai pas trouvé de réponse à ces dernières questions, mais j'ai trouvé que Karla était sincère. C'est aussi grâce à elle que j'ai découvert que les gens *peuvent* changer et que j'ai découvert la réalité de Dieu.

La mère de Karla, toxicomane et prostituée, avait introduit sa fille très jeune dans le monde de la prosti-

tution et de la drogue. Karla avait dix ans quand elle se drogua pour la première fois. Ce n'est qu'en prison qu'un changement radical s'opéra en elle, grâce à un service d'aumônerie de la prison du comté de Harris qui venait en aide aux femmes, leur donnait des Bibles et les aidait à trouver une raison de vivre.

Pendant les deux années qui suivirent, Ron rendit visite à Karla tous les deux mois environ. Il entretenait également une correspondance avec elle et ils devinrent rapidement liés par une profonde amitié. Ron se souvient :

Les gens n'arrivaient pas à comprendre. Ils disaient qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas en moi—qu'il me fallait haïr la personne qui avait tué Déborah et non pas lui tendre la main. Un membre de ma famille me reprocha de déshonorer le souvenir de ma sœur, et qu'elle se retournait probablement dans sa tombe. Un autre fit une déclaration publique le jour de l'exécution, décrivant sa joie et celle de sa famille à la pensée de la mort prochaine de Karla. « Nous avons un dicton au Texas, dit-il : ce qu'on donne, on le reçoit en retour ».

Karla elle-même n'en revenait pas de l'attitude de Ron envers elle. A des journalistes de la télévision hollandaise venus l'interviewer peu de temps avant son exécution, elle déclara : « C'est incroyable. La pardon est une chose, mais aller au-delà du pardon, me tendre la main—m'aimer

vraiment ... ? » Il lui était presque plus facile de comprendre les milliers de Texans qui voulaient sa mort.

Je comprends leur rage—qui ne la comprendrait pas ? Elle est l'expression de leur peine, de leur souffrance. Je sais bien que les gens pensent que je ne mérite pas qu'on me pardonne. Mais *qui* le mérite ? J'ai reçu une vie nouvelle et l'espoir—la promesse—que cette vie ici-bas n'est pas la réalité finale.

Karla affronta la mort avec courage. Elle prononça ses dernières paroles avec le sourire : « Je regrette si profondément... J'espère que par tout ceci, Dieu vous donnera la paix ». Et tandis qu'on l'attachait à la table d'exécution et qu'on injectait dans ses veines les poisons mortels, elle parut murmurer une prière.

Quant à Ron, il maintient que la mort de Karla n'a servi à rien. « Tuer ne sert personne, nos rues n'en sont pas plus sûres. Tout ce que cela fait, c'est plus de victimes. C'est sûr que ma sœur me manque. Mais Karla me manque aussi. »



# Quand la réconciliation est impossible

Il peut être infiniment plus grave de refuser de pardonner que de commettre un meurtre : le meurtre peut être commis dans un moment d'égarement, sous l'influence d'une soudaine impulsion, alors que le refus de pardonner est une fermeture du cœur froide et délibérée

GEORGE MACDONALD

**Quand, en vacances dans le Montana,** sa fille de sept ans fut kidnappée alors qu'elle se trouvait dans la tente, Marietta Jaeger fut d'abord submergée par la rage :

J'étais dévorée par la haine, consumée par le désir de vengeance. « Même si Suzie devait nous être rendue saine et sauve à cet instant même, je pourrais tuer cet homme », ai-je dit à mon mari. Et ce n'était pas là des paroles en l'air – je les ressentais dans chaque fibre de mon être.

Même si sa réaction était légitime, Marietta se rendit bientôt compte qu'aucune colère ne lui rendrait sa fille. Elle ne se sentait pas prête, cependant, à pardonner au ravisseur. Pardonner, pensait-elle, serait trahir sa fille. Et pourtant, au fond d'elle-même, elle sentait qu'il n'y avait que par le pardon qu'elle arriverait à faire face à cette épreuve.

C'est ce sentiment de la nécessité du pardon—et son profond désespoir—qui la conduisit à prier non seulement pour que sa fille lui soit rendue saine et sauve mais aussi pour son ravisseur. Au fil des semaines, puis des mois, sa prière se fit plus aisée et plus fervente. Il lui fallait absolument retrouver la personne qui lui avait arraché son enfant bien-aimée—elle ressentait même le désir étrange de lui parler face à face.

Puis un soir, exactement un an—à la minute près—après l'enlèvement, le téléphone sonna. C'était le ravisseur. Marietta eut peur—la voix était suffisante et goguenarde—mais elle fut surprise d'éprouver aussi un sentiment sincère de compassion pour son interlocuteur. Elle remarqua qu'à mesure qu'elle se calmait, l'homme se calmait lui aussi. Ils parlèrent pendant plus d'une heure.

Marietta put heureusement enregistrer leur conversation. Il fallut ensuite plusieurs mois au FBI pour retrouver le ravisseur et l'arrêter. Ce n'est qu'alors que Marietta sut que sa fille ne reviendrait jamais. Parmi les affaires per-

sonnelles du ravisseur, la police avait retrouvé la colonne vertébrale d'un enfant.

Légalement, l'homme était passible de la peine de mort. Mais Marietta ne souhaitait pas la vengeance. « J'en étais alors arrivée à comprendre que la vraie justice ne réside pas dans la punition mais dans la réparation et la réhabilitation », écrit-elle. Elle demanda à ce que le meurtrier de sa fille reçoive, au lieu de la peine de mort, une peine de prison à vie associée à un suivi psychiatrique. Le jeune homme tourmenté se suicida peu de temps après, mais jamais Marietta ne regretta de lui avoir proposé son aide. Ses efforts en faveur de la paix ne s'arrêtèrent pas là. Elle est aujourd'hui membre d'une association qui travaille à la réconciliation entre meurtriers et familles de victimes.

**Kelly**, une amie de longue date, était fiancée depuis plus d'un an. Dix jours avant leur mariage, son fiancé la quitta brusquement. Elle ne le revit jamais. Leur relation avait connu quelques périodes de doute, mais profondément amoureuse et très enthousiaste, elle était persuadée que tout s'arrangerait. Elle avait enfin obtenu son diplôme d'infirmière et sa robe de mariée était presque prête. Puis tout s'effondra :

Mon fiancé m'avoua qu'il n'avait pas été honnête envers moi – certaines choses de son passé étaient encore un

obstacle à notre mariage. Et plutôt que de les affronter, il préférerait prendre la fuite. J'étais effondrée. J'en pleurai pendant des jours et des jours, et j'en eus le cœur brisé pendant des années. Je m'en voulais à moi-même pour son manque d'honnêteté – et je devins amère.

Trente ans plus tard, Kelly est toujours célibataire mais elle n'est plus amère. Bien qu'elle ne soit pas en mesure de lui dire, elle a réellement et sincèrement pardonné à son fiancé. Et s'il lui est encore parfois douloureux de penser au mariage qui ne fut jamais et à l'amour perdu, elle a trouvé un épanouissement d'une autre sorte en se mettant au service des autres – les vieillards, les malades, les femmes enceintes et les enfants handicapés. Heureuse et pleine de vie, elle n'a pas le temps de s'apitoyer sur elle-même, et peu de ses amis – peut-être même aucun – connaissent son histoire.

Parce que je suis célibataire, je peux faire des choses qu'une mère et épouse très occupée ne pourrait faire. Je peux donner de moi-même quand et où on a besoin de moi. Et j'ai pu aimer et m'occuper de plus d'enfants que je n'aurais pu dans d'autres circonstances. Mais avant d'en arriver là, il m'a fallu cesser de me concentrer sur moi-même et sur ce que j'avais perdu. Il m'a fallu d'abord pardonner.

**Quand Julie découvrit** que son mari, Mike, faisait subir à leur fille des attouchements, elle fut plongée dans un état de choc et de violente colère. Après avoir confronté son mari et avoir pris des mesures pour s'assurer qu'il ne recommencerait pas, elle prit la décision de ne pas le quitter. D'une part, elle voulait le croire quand il lui disait que jamais cela ne se reproduirait ; d'autre part, elle ne supportait pas l'idée de lui demander de partir. Malgré cela, la famille fut brisée.

J'étais effondrée, au bord du désespoir. Mike m'était devenu comme un étranger, et je ne supportais plus de vivre auprès de lui cet enfer qu'était devenue notre vie. Nous sommes restés ensemble un an, tentant de reconstruire notre relation, ou nous efforçant tout au moins de préserver ce qu'il en restait. Mais ce fut en vain.

J'ai finalement quitté Mike et suis retournée avec les enfants dans ma ville natale. Je me sentais blessée, outrée, rejetée, humiliée, pleine de colère, de haine et de désespoir – même cette longue énumération ne peut exprimer ce que j'éprouvais. Dans mon cœur, une bataille faisait rage. Une partie de moi-même voulait pardonner à Mike, mais une autre voulait la vengeance, surtout quand il divorça et se remaria. Chaque fois que je repensais à sa nouvelle femme, ma colère se réveillait.

Là était mon combat : tout au fond de moi-même, je sentais qu'il fallait que je pardonne, et je le désirais sincèrement. Mais comment devais-je manifester ce par-

don – d’autant plus que Mike ne manifestait que peu de remords ?

Je ne voulais en aucune façon minimiser ce qu’il avait fait et je lui avais fait savoir, en le quittant, que jamais je ne permettrais que nos enfants fassent des séjours chez lui. Mis à part accepter que notre mariage était terminé pour de bon et accepter le divorce, je ne voyais pas ce que je pouvais faire d’autre.

Ce fut un combat intérieur difficile – et il n’est pas fini, d’autant plus que je vois sur nos enfants les dégâts de ses abus et de notre divorce. Mais j’ai découvert aussi qu’on ne pardonne pas en une fois – le pardon doit être réaffirmé, encore et toujours. Il m’arrive de douter que j’aie réellement pardonné à Mike, et ce doute est aussi un combat. Mais je sais, en dernière analyse, que le mal qu’il m’a fait ne peut pas me détruire.

**Anne Coleman**, dont j’ai raconté l’histoire au premier chapitre, est parvenue à la même conclusion après le meurtre de sa fille Frances et le suicide, directement lié à ce drame, de son fils. Cette double tragédie fit s’effondrer toute apparence de vie « normale » pour leur mère, mais elle était décidée à rester debout, à ne pas s’avouer vaincue. Aujourd’hui, au lieu de s’occuper de ses propres blessures, elle soigne celles des autres : elle accompagne bénévolement les condamnés à mort de l’Etat de Delaware.

C'est après sa rencontre avec Barbara Lewis, dont le fils avait été condamné à mort, qu'Anne s'engagea auprès des prisonniers. Après être allées ensemble rendre visite au fils de Barbara, elles se mirent à aller voir d'autres condamnés.

C'est ainsi que je rencontrai Billy. Billy n'avait jamais eu de visite, il se sentait complètement seul. Je pleure quand je pense à la façon dont il a été pendu, comment ils l'ont fait attendre dans le vent, debout sous la potence, pendant au moins quinze minutes pendant qu'on attendait les témoins. Après son exécution, j'ai cru que je ne pourrais continuer.

Puis j'ai fait la connaissance d'un petit garçon, Marcus. Son père est lui aussi dans le couloir de la mort. Marcus ne connaît pas sa mère et a perdu ses deux sœurs. La nuit, il fait des cauchemars parce qu'il sait qu'il va perdre aussi son père...

Je sais que ma haine d'un autre ne ramènera pas ma fille. De toutes façons, je ne sais même pas si je retrouverai jamais son meurtrier. Mais il faut bien trouver une source de guérison, et je l'ai trouvée en aidant les Barbara et les Marcus de ce monde. L'aide que je leur ai apportée a soigné mes propres blessures bien au-delà de ce que je pouvais imaginer.

**Le 20 avril 1999** deux lycéens abattent douze de leurs camarades et un professeur avant de se donner la mort. Cassie, la fille de Brad et Misty Bernall, fait partie des victimes. Comme Anne Coleman, Les Bernall ne parviendront peut-être jamais à accepter complètement la mort de leur fille – et en un sens, c’est bien naturel, parce que tout parent veut garder vivante la mémoire de son enfant. Ils ne sont pas encore prêts à dire « je pardonne » du fond de leur cœur, mais plutôt que de chercher vengeance, « nous travaillons pour arriver à pardonner », dit Misty.

Brad et Misty peinent à accepter le fait qu’on aurait pu empêcher les assassins de leur fille de commettre leur terrible forfait si des parents, des représentants chargés de faire respecter la loi et le personnel d’encadrement de l’école étaient intervenus plus tôt. Cependant, alors que beaucoup de familles de victimes de fusillades à travers le pays ont fait appel à un avocat, engagé des poursuites et s’enlisent dans des disputes amères pour déterminer qui est responsable de la mort de leur enfant, les Bernall ont su résister à la tentation de rejoindre la mêlée. Dans un livre qu’elle a écrit six mois après la mort de sa fille, Misty témoigne :

La colère est un sentiment destructeur. Elle ronge peu à peu votre paix intérieure, et ne vous apporte rien d’autre que plus de souffrances. En outre, quand on est occupé à nourrir sa colère, il est plus difficile de se laisser conso-



ler par les autres. Je ne dis pas que je n'ai pas en moi les graines de la colère, mais je ne laisserai personne les arroser.

Et puis, il y a la question de la vengeance. Il est normal, à mon sens, de vouloir rendre les coups, en intentant un procès ou par quelque autre moyen. Mais pour ce qui est des assassins de Cassie, nous n'avons jamais envisagé de porter plainte contre leurs parents. Même si nous avions engagé un procès et si nous l'avions gagné, nous savons bien qu'aucune somme d'argent ne nous aurait rendu notre fille.

Le point final d'une histoire n'est pas toujours celui qu'on aurait souhaité. Il arrive que les meurtriers se suicident, ou bien, comme pour la fille d'Anne Coleman, qu'on ne les retrouve jamais. Un fiancé (ou même un époux ou une épouse) peut partir brusquement et ne plus jamais donner de nouvelles. Marietta, elle, voulait tendre la main à l'homme qui avait kidnappé sa fille mais s'est rendu compte qu'il était trop torturé pour qu'on puisse l'aider. Et puis, il y a les personnes comme Julie, qui a eu le courage de faire face celui à qui elle voulait pardonner mais qui s'est aperçue que celui ci n'avait pas le moindre remords pour ce qu'il avait fait.

Dans de tels cas, la blessure infligée est comme une plaie douloureuse et béante qui se refermera plus difficilement et celui qui la reçoit en sera affecté pour le restant de ses jours.

Quant à ceux qui exigent à tout prix qu'on leur demande pardon, il arrive qu'ils s'aperçoivent qu'on ne leur demandera jamais. Et ceux qui brûlent, année après année, du désir de voir justice être faite sont souvent déçus au bout du compte. L'amertume est de l'énergie gaspillée. Mais son contraire, le pardon, n'est jamais perdu : l'amour d'un cœur qui pardonne peut combler le plus grand des vides et guérir la plus profonde des plaies.

# Le pardon au quotidien

Le seul fait d'aimer rend vulnérable. Le seul endroit, en dehors du Ciel, où vous serez parfaitement protégé de tous les dangers et de toutes les vicissitudes de l'amour, c'est l'enfer

C . S . L E W I S

**La plupart d'entre nous** n'aurons jamais à pardonner à un meurtrier ou à un violeur. Mais nous sommes tous concernés par le besoin de pardonner au quotidien – à un conjoint, un enfant, un ami ou un collègue. Les occasions de pardonner peuvent se présenter des dizaines de fois au cours d'une même journée. Ces derniers pardons sont peut-être plus faciles à donner que les premiers, mais ils n'en sont pas moins importants. Dans son poème, « L'arbre au poison », William Blake nous montre comment le plus petit ressentiment peut croître et porter des fruits mortels :

J'avais colère à mon ami,  
 Je la lui dis, je ne l'eus plus;  
 J'avais colère à mon ennemi,  
 Je ne le dis point, ma colère crût.

Je l'arrosai de mes angoisses,  
 Soir et matin, de mes larmes;  
 Je l'enseillai de sourires,  
 Et l'abusai de tendres charmes.

Elle crût, le jour et la nuit,  
 À tant qu'elle porta son fruit;  
 L'ennemi voit pomme qui brille  
 Et reconnaît qu'elle est mon bien;

Il s'est glissé dans mon jardin  
 Dès que la nuit permit la fraude.  
 Quand au clair matin je regarde,  
 Je le vois étendu sous l'arbre,  
 Mon ennemi.

Les semences de l'arbre de Blake, ce sont les petites rancunes de la vie quotidienne—si petites qu'on les remarque à peine, au début tout au moins. Et pourtant, quand bien même nous ne les nourrissons pas de manière consciente, elles finissent, avec le temps, par germer. Voilà pourquoi il est si important d'arracher les mauvaises herbes

du ressentiment dès qu'elles s'installent en nous, pour ne pas les laisser grandir.

Il me fallut apprendre de bonne heure à ne pas garder en moi de rancune. Mon enfance fut en grande partie heureuse, mais j'eus ma part d'expériences désagréables. Enfant maladif, on avait diagnostiqué chez moi, peu après ma naissance, une hydrocéphalie. Le médecin dit à ma mère que je ne marcherai jamais, ce qui s'avéra être faux puisque je me mis à marcher à l'âge de deux ans et demi. A l'école, ceux de mes camarades qui découvrirent ma maladie se mirent à m'appeler « tête d'eau ». Ce sobriquet blessait, je crois, surtout mes parents, mais il me faisait mal à moi aussi.

A l'âge de six ans, je fus opéré d'une grosse tumeur à la jambe – ce fut la première d'une longue série d'opérations que je subirai au cours des trente années à venir. L'opération dura deux heures, et le risque d'infection menaçait pendant des jours – c'était avant les antibiotiques, et nous vivions dans un coin perdu du Paraguay. Après qu'on eût suturé la plaie, je dus rentrer à pied à la maison – on ne me proposa pas de me reconduire chez moi, ni même de me donner une paire de béquilles. Je vois encore l'expression choquée de mon père en me voyant arriver en boitillant. Mais il ne dit mot.

Cette réaction était typique de mes parents. Jamais je ne les ai entendus dire du mal des autres et nous n'avions pas

non plus le droit de médire. Comme tous les parents, ils étaient certes affectés quand il leur semblait qu'un de leurs enfants avait été maltraité par un adulte, mais il n'y avait selon eux qu'un moyen de vaincre les petites vicissitudes de la vie, et c'était de s'en détacher en pardonnant.

Quand j'eus quatorze ans, nous partîmes pour les Etats-Unis. La transition – d'un village d'un coin sauvage de l'Amérique du Sud à un lycée de New York – fut brutale. La langue était l'obstacle principal à mon intégration, mais il y en avait d'autres. D'un naturel timide, je me sentais maladroit, gauche. En somme, j'avais très peu d'estime de soi.

Tout enfant veut être reconnu par ses camarades – et je ne faisais pas exception. Mon immense besoin d'être accepté me faisait me mettre en quatre pour faire plaisir à mes copains. Au début, je fus rejeté, surtout par le caïd de la classe. Puis, je me mis à me défendre, le provoquant, parlant de lui derrière son dos et lui riant au nez quand il voulait savoir ce que j'avais dit. Inutile de préciser que je rentrais souvent à la maison saignant du nez.

Vers l'âge de vingt ans, je vécus un autre douloureux sentiment de rejet quand la jeune femme à qui j'étais fiancé rompit notre relation et me tourna le dos. Il me fut difficile de dépasser cette souffrance et de lui pardonner, d'autant plus que je ne sus jamais pourquoi elle avait agi ainsi. Plus tard, je me persuadai que c'était de ma faute si les

choses avaient mal tourné, parce que j'étais si gauche et inadapté—et il me fallut me pardonner à moi aussi.

Quelques années plus tard, mes espoirs furent à nouveau brisés quand une autre femme me quitta après quelques mois. Mon univers s'effondra et je tentai de comprendre. Qu'avais-je donc fait ? Cette seconde fois, je mis plus de temps encore à me remettre et à retrouver une certaine confiance en moi. Mon père m'assura qu'en temps voulu, je trouverai la personne qu'il me fallait—ce qui, quelques années plus tard, s'avéra vrai.

**Ce qui est peut-être le plus difficile** dans la pratique quotidienne du pardon, c'est qu'il nous force à regarder en face les émotions que nous éprouvons envers les personnes qui nous sont les plus proches. Il est déjà difficile de pardonner à un étranger que l'on ne reverra probablement jamais, mais il est plus difficile encore de pardonner à quelqu'un que nous aimons et en qui nous avons confiance. Les membres de notre famille, nos amis, ceux de nos collègues qui nous sont les plus proches, connaissent non seulement nos forces mais aussi nos points faibles, nos fragilités et nos bizarreries. Et quand ces personnes se retournent contre nous, nous en sommes profondément ébranlés. C'est tout au moins l'expérience de Clare Stober, autrefois une femme d'affaires, qui est aujourd'hui membre de mon église.

Avant de quitter l'agence de publicité, dont je partageais la propriété avec un associé de plus de dix ans, pour partir vivre dans un autre Etat, il me fallait régler mes affaires avec lui. Ce qui compliquait les choses, c'était que sa femme et lui avaient été, pendant les quinze dernières années, des amis très proches, fréquentant la même église que moi. Mais les liens de notre amitié s'étaient peu à peu distendus, et je me sentais que je ne pouvais plus continuer à travailler avec eux.

Aucun de nos conseillers ne voulait me dire comment je pouvais diviser nos actifs de manière équitable. Je voulais d'ailleurs aller au-delà de l'équité—je voulais m'en aller la conscience complètement en paix—et fis une proposition qui me semblait être particulièrement généreuse. Mon associé, cependant, vit les choses d'un autre œil et cessa de m'adresser la parole dès que je lui eus fait part de mon désir de quitter l'entreprise. Malheureusement, la passation de pouvoirs prit encore deux mois, deux longs mois de silence et de solitude, ponctués de temps à autre par les paroles de colère de mon associé.

Quand vint pour moi le moment de partir, nous n'avions toujours pas signé d'accord. Nous avons tous deux fait appel à des avocats, mais ceux-ci ne firent qu'embrouiller les choses. J'avais demandé à une personne extérieure à notre société d'être l'arbitre de nos décisions, mais mon associé la renvoya et fit appel à un comptable avec qui nous avons travaillé pendant sept ans. Le comptable réalisa bientôt que son avenir dépendait de celui des deux associés qui restait et il aida ce dernier à rendre mon départ très difficile.



Il fallut beaucoup de propositions et de contre-propositions pour parvenir à un accord final. Sans entrer dans les détails, ils exigeaient que je sois responsable de la moitié des revenus pour la dernière année que j'avais passée dans l'entreprise (de janvier à décembre), alors que je n'avais touché ma part de revenus que pour les six premiers mois (jusqu'à juin) de cette année. Il me fallut par conséquent payer 50 000 dollars d'impôts qui auraient dû leur revenir.

Quand je pris conscience de ce qu'ils avaient fait, et qu'ils l'avaient fait de manière consciente et délibérée, ma colère me fit perdre le sommeil pendant plusieurs nuits. J'avais le sentiment qu'ils avaient conspiré contre moi pour m'écraser. J'ai traversé beaucoup d'épreuves dans ma vie, mais jamais je n'ai passé autant de nuits blanches, à me tourner et à me retourner, consumée que j'étais par la colère et le sentiment d'avoir été lésée. Et quand, pendant la journée, je repensais à ce qui s'était passé, je me mettais à trembler de colère.

La question d'une amie, qui me demanda « Pourquoi es-tu si contrariée ? ce n'est que de l'argent ! », ne fit qu'aggraver ma colère. Certes, il ne s'agissait « que d'argent », et je n'en avais pas réellement besoin à l'époque, mais il s'agissait de *beaucoup* d'argent, et cet argent était à moi, et on m'avait lésée. Il était hors de question de repousser la date du paiement de cet impôt. J'envoyai donc le chèque – et mis mon espoir en un Dieu vengeur.

Il me fallut des années pour pardonner. C'était un peu comme de traverser un ruisseau en sautant de pierre en

Pierre. Je fis le premier pas alors que j'écoutais la radio en voiture un soir. On passa une chanson sur le pardon dont les paroles furent expliquées avant qu'elles ne soient chantées : nous gardons nos blessures dans un placard et nous les ressortons régulièrement pour les regarder et les raviver, nous attardant sur les torts que nous avons subis et nous apitoyant sur notre sort.

La fin de la chanson réservait une surprise. Elle parlait de nos illusions : nous croyons enfermer celui qui nous a blessés dans la prison de notre ressentiment, mais si nous regardons le visage de celui qui est derrière les barreaux, c'est le nôtre que nous voyons. C'est à ce moment là que je compris, au moins sur le plan intellectuel, qu'il me fallait pardonner si je voulais pouvoir aller de l'avant dans la vie.

Je fis un pas de plus sur le chemin du pardon quand je commençai à examiner mes sentiments. Je pris conscience alors de ce que j'étais plus blessée par la malhonnêteté financière de mon associé que par ses calomnies. Et je commençai à m'inquiéter de l'emprise que l'argent avait peu à peu pris sur moi, sur ma vie.

Le pas suivant fut franchi un an plus tard, alors que je commençais un nouveau chapitre de ma vie, dans une ville nouvelle. J'étais en train de parler avec une amie qui connaissait mon ancien associé, quand elle me demanda si je lui avais pardonné. « Bien sûr », répondis-je hâtivement. Insatisfaite de ma réponse, elle insista, m'expliquant combien le pardon était important pour nos avenir respectifs, quand bien même nous avions

cessé de travailler ensemble. En refusant mon pardon, me dit-elle, je le liais en quelque sorte, et l'empêchais d'avancer dans sa vie—sans parler de mon propre futur que j'abîmais par la même occasion. « Alors, lui demandai-je, comment fait-on pour vraiment pardonner ? » Elle décrivit le pardon comme un cadeau non pas que l'on donne mais que l'on reçoit—nous pouvons vouloir le pardon tant et plus, mais en fin de compte, il doit nous être donné. A contre cœur, je m'efforçai donc de pardonner bien que—je m'en rends compte aujourd'hui—je gardais au fond de moi le sentiment que c'était à mon associé de me demander pardon.

L'étape finale fut franchie un peu plus tard, pendant une période d'introspection spirituelle. J'essayais, sous le regard de Dieu, de faire un grand ménage dans ma vie. Pour être franche, je n'avais pas le sentiment d'avoir quoique ce soit à me faire pardonner—jusqu'au moment où je réalisai brutalement ceci : certes, on m'avait fait du tort, mais j'en avais fait autant au cours de ma vie—envers mon associé comme envers d'autres personnes.

J'écrivis une lettre à mon ancien associé, lui disant toute l'amertume qui m'avait habitée et lui demandant pardon. En postant cette lettre, je ressentis un immense soulagement. Peu importait sa réponse—j'étais maintenant libérée de ma colère.

Environ un mois plus tard, cette même amie qui m'avait encouragée à demander pardon m'appela, me demandant si j'avais pu le faire. Je lui répondis que oui, et que je me sentais libre. « C'est bien ce que je pensais,

me répondit-elle. J'ai remarqué une plus grande liberté chez lui aussi ».

**Dès l'adolescence**, mon père était connu pour sa capacité à écouter et à voir le meilleur en chacun. Devenu pasteur, ces qualités lui furent très utiles dans son rôle d'accompagnateur spirituel. Il n'avait pas de grandes facilités d'expression (il n'avait appris l'anglais qu'à l'âge adulte) et n'était pas autoritaire—de ce fait, il donnait rarement des directives, mais il écoutait attentivement puis offrait parfois son point de vue ou un mot d'encouragement.

Partout où allait Papa, les gens souhaitaient lui parler—beaucoup voulaient simplement se décharger d'un souci ou se confier à une oreille attentive—mon père trouvait toujours le temps de les écouter. Malheureusement, ces qualités qui attiraient les gens à lui provoquèrent les critiques de collègues envieux qui abusèrent de sa confiance et se retournèrent contre lui.

A peu près à l'époque de ma naissance, il avait commencé à avoir des problèmes de reins et son état était allé en empirant. La vie était rude dans la petite communauté rurale où il vivait—les maladies tropicales sévissaient et la mortalité infantile y était élevée. A ces conditions de vie difficiles s'ajoutaient des tensions au sein de notre com-

munauté, pourtant très unie, qui était constituée principalement de gens qui avaient fui l'Europe au moment de la Seconde Guerre mondiale.

Vivant dans ces circonstances difficiles, Papa portait aussi une lourde charge de responsabilités (on l'avait mis à la tête de notre communauté) – et sa santé en souffrit. A un moment donné, après que sa santé fut allée en se dégradant pendant des semaines, les médecins ne lui donnèrent plus que quarante heures à vivre. Craignant le pire, il fit rassembler tout le monde autour de lui et passa ses responsabilités à trois hommes de notre communauté. L'un d'eux était son beau-frère.

Mon père guérit miraculeusement, mais au lieu de le rétablir dans ses fonctions, les nouveaux responsables de notre communauté lui firent savoir qu'on ne lui confierait plus de responsabilités, le médecin – selon eux – l'ayant déclaré trop faible pour reprendre sa lourde charge de travail. En fait, le médecin avait simplement suggéré quelques semaines de repos, mais les collègues de mon père voulaient l'écarter. Pour étayer leur projet, ils lui rappelèrent les signes d'instabilité psychologique qu'il avait manifestés au plus sombre de sa maladie, quand il avait vu des choses bizarres et fait des rêves étranges. « Quelle explication donner à ses manifestations ? », lui avaient-ils demandé. Trente ans plus tard, un autre médecin lui donnerait la raison de

ces hallucinations : elles étaient un effet secondaire des premières formes de bromure utilisées autrefois. Mon père, qui n'était pas de nature combative, céda sans protester et trouva du travail à l'hôpital des missionnaires.

D'autres difficultés ne tardèrent pas à surgir. Inquiets de la direction que prenait notre petite communauté qui, s'éloignant de sa vocation première—la foi, le service mutuel et l'amour fraternel—était en train de devenir une bureaucratie dirigée par un comité imposant des règlements—mes parents, se joignant à quelques autres membres, exprimèrent leurs craintes. Loin d'être entendus, ils furent accusés de vouloir faire schisme et plusieurs d'entre eux, dont mon père, furent excommuniés.

Papa, qui avait étudié l'agriculture à Zürich et était un jardinier compétent, espérait trouver du travail dans ce domaine. Mais il se heurta d'une part à la méfiance des Allemands expatriés (dont beaucoup étaient des sympathisants d'Hitler) à cause de son opposition ouverte au Nazisme, et d'autre part aux Anglais et aux Américains qui le craignaient à cause de ses origines germaniques. On finit par lui proposer du travail comme contremaître dans une colonie de lépreux.

Au début des années 40, il n'y avait pas de traitement pour la lèpre. Papa fut mis en garde : s'il acceptait ce travail, il ne reverrait peut-être jamais sa femme et ses enfants (à

l'époque, la lèpre était considérée comme une maladie très contagieuse). Mais que faire ? Il fallait bien qu'il gagne sa vie. Il accepta donc ce travail.

Après de longs mois, Papa fut finalement à nouveau admis au sein de sa communauté. Le jour de son retour, j'étais fou de joie et me jetai dans ses bras dès que je l'aperçus. Juché sur ses épaules tandis qu'il marchait vers la maison, je criai à tous ceux que nous rencontrions : « Papa est de retour ! » A ma grande surprise, je me heurtai surtout à un silence glacé. Ce n'est que plus tard que je compris : on avait permis à Papa de revenir, mais on ne lui avait pas pardonné.

Mes parents ne gardèrent aucune amertume de ces années qui les affectèrent pourtant profondément. Ce n'est que des années plus tard que j'eus connaissance – non par eux-mêmes mais par des amis – de toutes les épreuves qu'ils avaient traversées. Quand je leur demandai pourquoi ils ne s'étaient pas défendus, mon père me répondit simplement : « Quel que soit le nombre des trahisons, il vaut toujours mieux pardonner que vivre dans un esprit de colère et de méfiance ». Sa réponse força mon admiration, en même temps qu'elle m'inspira une grande crainte : « Quelle serait ma réaction, me demandai-je, si l'on me traitait de la sorte ? »

Je le découvris en 1980. Mon église me demanda brusquement de démissionner de mes fonctions de bras-droit auprès

de mon père, qui était évêque, position que j'occupais depuis presque dix ans. A ce jour encore, je ne suis pas sûr des raisons de ce départ forcé. Il y avait probablement une part de jalousie, cette même jalousie qui avait eu pour conséquence l'expulsion de mon père quarante ans auparavant. Peu importe les raisons. Le fait est que les personnes qui ne m'avaient prodigué jusqu'alors qu'éloges et encouragements – et parmi elles, plusieurs amis, collègues et membres de ma famille – se mirent à critiquer tout ce que j'avais fait.

Perplexe et indigné, je fus tenté de riposter. Mon père s'occupait alors de quatre congrégations importantes et avait plus que jamais besoin de moi. Quelques semaines auparavant, ma mère était morte d'un cancer. En outre, je ne voyais vraiment pas ce que j'avais pu faire de mal. Il est vrai que je pouvais être très direct, surtout lorsque je pensais que la politesse et la diplomatie risquaient de masquer le véritable problème, et tout le monde n'appréciait pas cette franchise. Ceci ne m'empêchait pas d'avoir toujours essayé d'être humble et attentionné. Je ne comprenais pas ce qui me tombait dessus et voulais désespérément que la vérité fût faite sur cette affaire et réintégrer le poste auquel « j'avais droit ».

Papa, au lieu de me soutenir dans ce combat, me rappela le Sermon sur la Montagne, quand Jésus demande que nous pardonnions à ceux qui nous ont offensés afin que



nous-mêmes, nous soyons pardonnés. Il me rappela qu'au soir de notre vie, il ne nous sera pas demandé de comptes sur ce que les autres nous ont fait, mais sur ce que nous avons fait aux autres.

Je pris soudain conscience de ce que je n'étais pas moi-même sans reproche. Je réalisai qu'il y avait au fond de moi de vieilles rancunes contre certains membres de notre communauté et qu'au lieu de tenter de me justifier, il me fallait me mettre à genoux et demander à Dieu de me pardonner. Alors je trouverais la force de pardonner.

C'est ce que je fis. Immédiatement, j'eus l'impression qu'une digue s'ouvrait en moi. Avant ce moment, ce qui motivait mon combat était la souffrance de mon amour-propre blessé. A présent que je voyais les choses sous un autre angle, les faits me paraissaient plutôt insignifiants.

Résolu, cette fois-ci, à endosser la responsabilité des tensions au sein de notre communauté, je m'en fus voir chaque personne que je pouvais avoir blessée et lui demandai pardon. A chaque personne que je voyais, j'avais l'impression que les nœuds de mon cœur se défaisaient un à un. Quand j'eus terminé, je me sentais un homme nouveau.

Ce fut une année difficile pour moi, mais ce fut aussi une année importante par les leçons que j'en tirai. Jamais je n'oublierai. Tout d'abord, peu importe que l'on vous comprenne mal ou que l'on vous accuse injustement. Ce

qui est important, c'est d'être juste aux yeux de Dieu. Ensuite, même si la décision de pardonner est la nôtre, le pouvoir de pardonner n'est pas une question de simple volonté. La plus grande source de force réside dans notre propre besoin d'être pardonné, dans la reconnaissance de nos propres faiblesses et l'expérience que nous faisons d'être nous-mêmes pardonnés. Enfin, pour que votre pardon porte des fruits, la terre—celle du cœur—dans lequel il croît doit être tendre. Si votre cœur n'est pas tendre—si vous ne cherchez pas l'humilité et la vulnérabilité—votre pardon ne sera qu'un acte stérile.

Il n'est pas facile d'acquérir les vertus d'humilité et de vulnérabilité. Selon mon expérience, elles exigent un travail difficile et douloureux qui demande patience et persévérance. Mais la vie, sans elles, en est appauvrie. Selon les termes de Scott Peck,

il est impossible de vivre une vie de plénitude à moins d'être prêt à souffrir souvent, prêt à connaître la dépression et le désespoir, la peur et l'anxiété, le chagrin et la tristesse, les souffrances aiguës du processus de pardon, la confusion et le doute, les critiques et le rejet. Une vie sans ces tourments de l'âme sera non seulement inutile pour nous-mêmes mais également inutile pour les autres. Nous ne pouvons guérir si nous n'acceptons pas d'être blessés.

# Le pardon dans le mariage

Lorsque des gens me demandent conseil à propos d'un couple en difficulté, je réponds toujours: « Priez et pardonnez ». Et aux jeunes issus de foyers violents, je dis : « Priez et pardonnez ». Et à la mère célibataire, abandonnée et sans ressources, je dis encore : « Priez et pardonnez ».

M È R E T E R E S A

**Au fil d'un grand nombre d'années** de conseil conjugal, j'ai pu constater que si mari et femme ne se demandent pas pardon tous les jours, le mariage peut devenir un véritable enfer. J'ai observé aussi que les problèmes les plus épineux peuvent souvent être résolus par quatre mots tout simples : « Je te demande pardon. »

Il est toujours difficile de demander pardon à son conjoint— cela exige humilité et vulnérabilité et la reconnaissance de sa faiblesse et de son échec. Et pourtant,

c'est bien là l'une des clés essentielles pour la solidité d'un mariage.

Dietrich Bonhoeffer, le pasteur allemand qu'Hitler fit exécuter pour son opposition au régime nazi, avait coutume de rappeler aux membres de la petite communauté qu'il avait fondée le besoin de « vivre ensemble dans un esprit de pardon », car sans le pardon, aucun lien humain – et plus particulièrement le mariage – ne peut survivre. « N'insistez pas sur vos droits, écrit-il, ne rejetez pas la responsabilité sur votre conjoint, ne vous jugez pas les uns les autres, ne vous condamnez pas ; ne cherchez pas la faute chez l'autre, mais plutôt, acceptez vous tels que vous êtes et du fond du cœur, pardonnez vous chaque jour. »

En trente-trois ans de mariage, ma femme Verena et moi avons eu maintes occasions qui ont mis à l'épreuve notre volonté de pardonner. La première se présenta une semaine à peine après notre mariage. Nous avions invité mes parents et mes sœurs à dîner dans notre nouvel appartement. Verena avait passé l'après-midi à préparer le repas. Je mis le couvert avec un service en poterie que ma sœur, artiste, avait fait pour nous.

Ma famille arriva et nous nous mîmes à table quand soudain, les deux bouts de la table s'effondrèrent. Je n'avais pas fixé correctement les rallonges. Nourriture et morceaux de vaisselle en poterie jonchaient le sol. Ma femme, en larmes, quitta précipitamment la pièce. Il lui fallut des

heures pour pouvoir me pardonner et que nous pûmes rire ensemble de ce désastreux épisode qui est depuis, devenu une histoire classique de notre famille.

Arrivés à notre huitième enfant, les occasions de désaccords ne manquaient pas.

Tous les soirs, Verena donnait les bains, mettait les enfants en pyjama, puis ils devaient m'attendre sur le canapé avec leurs albums préférés. Cependant, quand j'arrivais ils n'avaient souvent qu'une idée en tête : aller jouer avec moi dans le jardin, et nous nous retrouvions à batifoler dehors. A notre retour, Verena devait recommencer la toilette des enfants, ce qu'elle ne faisait pas sans quelques murmures de protestation bien justifiés.

La plupart de nos enfants avaient de l'asthme. Quand ils étaient petits, leur respiration rauque et encombrée, leurs quintes de toux nous réveillaient presque chaque nuit, ce qui devint un autre sujet de discorde, particulièrement quand Verena me rappelait que je pouvais tout aussi bien qu'elle me lever pour les aider.

Et puis, il y avait les disputes au sujet de mon travail. Représentant de notre maison d'édition, je passais beaucoup de temps sur la route. Le secteur qui m'était attribué couvrait tout l'ouest de l'Etat de New York – Buffalo, Rochester et Syracuse – ce qui m'emmenait facilement à six ou huit heures de route de chez nous. Plus tard, mon travail devait me mener au Canada, en Europe, en Afrique

et même jusqu'en Australie. Auprès de Verena, je justifiais toujours ces déplacements comme étant d'une importance capitale – ce qui n'était pas vraiment une consolation pour elle, qui faisait ma valise puis restait seule avec les enfants.

Il y avait aussi le *New York Times*... Après une rude journée au travail, je ne voyais pas quel mal il y avait à lire le journal pendant quelques minutes pendant que les enfants jouaient autour de moi – et c'est ce que je disais à ma femme. Ce n'est que plus tard que je pris conscience qu'il aurait été bon de reconnaître le fait qu'elle aussi venait de passer une journée à travailler. Mais à l'époque, j'avais tendance à me hérissier quand elle me le rappelait.

Je me demande souvent ce qui serait advenu de notre couple si nous n'avions pas appris, dès le début de notre mariage, à nous pardonner tous les jours. Tant de ménages partagent le même lit, vivent sous le même toit et sont pourtant intérieurement très éloignés l'un de l'autre parce qu'un mur de ressentiment les sépare. Et les pierres qui ont construit ce mur sont parfois bien petites – un anniversaire oublié, un malentendu, une réunion de travail que l'on fait passer avant une sortie en famille attendue depuis longtemps.

Beaucoup de mariages pourraient être sauvés en prenant simplement conscience de ce qu'un conjoint ne sera jamais parfait. Les couples s'imaginent trop souvent qu'une bonne

entente est celle qui est sans conflit. Mais comme nul ne saurait être à la hauteur d'une telle attente, ils refoulent les véritables sentiments qu'ils éprouvent envers leur conjoint, ou bien, désillusionnés, ils renoncent et se séparent sous prétexte « d'incompatibilité ».

De par l'imperfection de notre nature humaine, nous faisons des erreurs, nous blessons, sans le vouloir ou intentionnellement. Dans ma vie personnelle, j'ai trouvé que la seule solution infaillible est de pardonner, soixante dix-sept fois s'il le faut. Voici ce qu'écrit C.S. Lewis :

Pardonnez les incessantes provocations de la vie de tous les jours – pardonner, encore et toujours, à la belle-mère autoritaire, au mari brutal, à l'épouse qui harcèle, à la fille égoïste, au fils malhonnête – comment y arriver ? En nous souvenant, me semble-t-il, de ce que nous sommes, en disant avec sincérité les paroles que nous prononçons dans notre prière, chaque soir : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

**L'histoire des parents de ma femme**, Hans et Margrit Meier, illustre merveilleusement bien la force du pardon. Hans était un homme volontaire dont l'obstination fut la cause de plus d'une période de séparation dans leur mariage.

Fervent anti-militariste, Hans fut mis en prison en 1929, quelques mois à peine après leur mariage, pour avoir refusé de rejoindre l'armée suisse. Peu après sa remise en liberté, ils se séparèrent de nouveau : Margrit avait découvert la communauté chrétienne que mes grand-parents avaient fondée et voulait en faire partie, mais Hans ne s'y intéressait pas. Ils venaient d'avoir leur premier enfant et Margrit supplia Hans de les rejoindre, mais il ne cédait pas facilement. Il mit plusieurs mois à se laisser convaincre par sa femme.

Trente ans et onze enfants plus tard, ils se séparèrent pour la troisième fois, à nouveau pour un différend au sujet de leur communauté. Hans partit pour Buenos Aires, où il vécut pendant les onze années qui suivirent, tandis que Margrit et la plupart de leurs enfants, dont Verena, émigraient au Etats-Unis.

Il n'y avait pas de signes extérieurs de rancœur, mais il n'y avait pas non plus de signes d'apaisement dans leur relation. Lentement s'éleva entre eux un mur d'amertume qui menaçait de les séparer à jamais. Quand Verena et moi nous mariâmes en 1966, Hans ne se déplaça même pas.

En 1972, je me rendis à Buenos Aires avec Andreas, le frère de Verena, dans l'espoir de susciter une sorte de réconciliation, mais il ne fut pas réceptif—au début, tout au moins. Tout ce qu'il voulait, c'était raconter sa propre version des faits et que nous sachions les torts qu'il avait



subis. Le dernier jour de notre séjour, cependant, quelque chose changea. Il annonça qu'il viendrait nous voir aux Etats-Unis, insistant bien sur le fait qu'il prendrait un billet aller-retour et qu'il ne resterait que deux semaines. C'était un début.

Quand il vint finalement aux Etats-Unis, nous fûmes déçus. Hans ne pouvait pardonner. Malgré tous nos efforts pour dissiper les malentendus du passé, malgré la reconnaissance de notre part de responsabilité dans les événements qui l'avaient finalement conduit à s'éloigner, nous n'avancions pas. Sur le plan intellectuel, Hans savait bien que la seule chose qui le séparait de sa famille était son incapacité à pardonner, mais il n'arrivait pas à vaincre cet obstacle.

Les choses prirent une nouvelle tournure un jour, au beau milieu d'une discussion qui ne menait nulle part. Mon oncle Hans-Hermann, qui se mourait d'un cancer du poumon, était sous oxygène, et tout geste ou parole représentait pour lui un effort colossal. Rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il se leva et se dirigea vers Hans. « Hans, dit-il en lui touchant la poitrine, c'est de là que doit venir le changement. »

Hans fut complètement désarmé. Il s'adoucit soudain et pris la décision sur-le-champ de pardonner et de retourner à sa femme et ses enfants. Il fit un dernier voyage en Argentine pour régler ses affaires et revint vivre avec eux pour de bon.

Par bonheur, le lien entre Hans et Margrit n'avait jamais été complètement brisé malgré toutes ces années de séparation. Hans n'avait jamais touché une autre femme et Margrit avait prié tous les jours pour le retour de son mari. Cependant, il leur fallut du temps pour reconstruire leur couple, et la clé de ce travail fut sans aucun doute leur volonté de pardonner. Pour finir, les liens de leur mariage, liens d'un amour profond et de joie l'un en l'autre, furent complètement restaurés. Ils restèrent ensemble jusqu'à la mort de Margrit seize ans plus tard.

**L'histoire de mes beaux-parents** nous montre qu'un mariage abîmé par une longue séparation peut être restauré. Mais qu'en est-il de celui brisé par l'adultère ? Peut-il être juste d'attendre de l'époux ou de l'épouse trompé qu'il ou elle rassemble suffisamment de courage pour pardonner et repartir sur de nouvelles bases ?

J'ai accompagné il y a trois ans Ed et Carol, un ménage dont le mariage était un désastre. Dès avant leur mariage, Ed avait un problème d'alcool qui causa rapidement des tensions dans leur couple. Mais cela mis à part, les choses allaient plutôt bien. Des enfants arrivèrent bientôt, d'abord un garçon, puis une fille. Vu de l'extérieur, on aurait dit un mariage parfait. En fait, Ed et Carol s'éloignaient peu à peu l'un de l'autre. Puis Ed se mit à tromper sa femme avec une voisine.

Ed et Carol rejoignirent notre église quelques années plus tard et c'est à peu près à cette époque qu'il avoua sa liaison d'abord à sa femme, puis à moi-même. Il expliqua plus tard que sa conscience le tourmentait et qu'il ne supportait plus de porter en lui ce lourd secret tout en faisant semblant que tout allait pour le mieux.

Carol fut consternée. Elle sentait bien que quelque chose n'allait pas, mais jamais elle n'avait imaginé une telle tromperie. Hors d'elle, elle déclara à Ed que leur mariage était terminé et qu'elle ne lui pardonnerait jamais.

Je comprenais bien la colère de Carol, mais j'avais aussi le sentiment que cette première réaction – « jamais je ne te pardonnerai » – révélait non pas d'abord sa difficulté à pardonner à son mari mais plutôt un désir de justice, ou la volonté de prendre sa revanche. J'étais sûr qu'au plus profond de son cœur, elle ne désirait par dessus tout une saine relation avec l'homme qu'elle aimait, le père de ses enfants. Mais parce qu'elle se sentait si bafouée – il y avait d'abord eu son problème d'alcool, puis son infidélité – elle ne pouvait dépasser son indignation. Pour l'heure, elle n'envisageait pas d'accorder à Ed une autre chance – que selon elle, il ne méritait pas.

Il m'apparut clairement que tous deux avaient d'abord besoin de temps pour travailler, chacun de son côté, à ses propres difficultés. Ils n'étaient en effet plus en mesure, pour l'heure, de vivre ensemble, et il n'y aurait pas de

solution rapide. Il fallait que leur relation se reconstruise entièrement—ce serait là un processus long et douloureux. D'autre part, il me semblait qu'une séparation temporaire permettrait à chacun de voir l'autre d'une manière plus objective, avec un regard neuf en quelque sorte, voire de redécouvrir l'amour qu'ils avaient un jour éprouvé l'un pour l'autre.

Ainsi, Ed et Carol se séparèrent et je les accompagnai séparément pendant quelques mois. Ed avait besoin qu'on l'aide à mesurer la gravité de son infidélité—et il semblait réellement désireux de le faire—tandis que Carol avait besoin qu'on l'aide à voir que tant qu'elle ne pardonnait pas, ses blessures ne cicatriraient pas. Elle reconnaissait elle-même qu'après avoir appris l'infidélité de son mari, ce qu'elle avait redouté le plus, c'était qu'il la quitte pour de bon. Elle devrait par conséquent faire clairement comprendre à Ed qu'elle désirait reprendre leur vie commune.

Plus tard, Carol souhaita qu'ils se remettent à communiquer par téléphone. Leurs conversations se firent peu à peu plus longues et plus détendues, jusqu'au jour où ils se sentirent prêts à se revoir. Carol avait encore des hauts et des bas, mais elle sentait progressivement renaître en elle le désir d'essayer de vivre ensemble à nouveau. Elle le voulait pour ses enfants, qui étaient restés avec elle après le départ d'Ed, mais elle le voulait aussi pour elle-même. Qui plus est, elle admit qu'elle avait sa part de culpabilité dans

l'infidélité de son mari, que lui seul ne portait pas l'entière responsabilité de leur séparation. Quant à Ed, prouvant sa bonne volonté notamment en cessant de boire, il assura Carol qu'il ferait tout pour sauver leur mariage.

Au bout de dix mois, Ed et Carol reprirent leur vie commune. Au cours d'une cérémonie pour célébrer leur nouveau départ, ils se pardonnèrent mutuellement devant l'assemblée et consacrèrent à nouveau leur mariage. Puis, rayonnants, ils échangèrent de nouvelles alliances.

Dans une société comme la nôtre, où un couple marié sur deux divorce, il est tentant de condamner ceux qui ne restent pas ensemble. Nul n'a le droit de juger, mais témoin du pouvoir de guérison du pardon chez des dizaines de couples, y compris chez un ménage brisé comme celui d'Ed et Carol, je ne peux m'empêcher de penser – et d'espérer – que des milliers d'autres foyers pourraient aussi être sauvés.

# Pardoner à un parent

Il est libérateur de prendre conscience de ce que nous ne sommes pas condamnés à être des victimes de notre passé et de ce que nous pouvons apprendre de nouvelles façons de réagir. Mais nous pouvons franchir un pas de plus : celui du pardon. Le pardon est l'amour en actes pour ceux qui aiment mal. Il nous libère sans rien attendre en retour.

HENRI J. M. NOUWEN

**Dans un monde** où d'innombrables personnes ont souffert dans leur enfance d'abus physiques, psychologiques ou sexuels, il n'est pas étonnant que la télévision, la radio, et la presse ne se lassent pas de tirer parti de ces thèmes, enchaînant jour après jour histoire sordide sur histoire sordide. Les émissions télévisées où les victimes s'épanchent devant un public curieux mais finalement blasé et insensible, ne se comptent plus. Pourtant, de mettre ainsi leur cœur à

nu ne semble pas apporter aux victimes la guérison qu'ils espèrent. Où et comment peuvent-ils la trouver ?

Il est évident que chaque cas étant particulier, chaque famille étant différente, il est impossible d'offrir des suggestions ou des conseils qui s'appliquent à tous. Et pourtant, les histoires qui suivent nous montrent qu'il faut toujours envisager la possibilité d'une réconciliation, même dans le cas de parents particulièrement cruels. Elles manifestent aussi la résilience de l'esprit humain, même s'il a été broyé, et l'espoir qui jaillit de ce qui devient une mystérieuse source de force quand nous sommes prêts à l'utiliser et que nous appelons l'amour.

**Don a grandi** dans une ferme des Appalaches, au sein d'une famille élargie qui comptait une quarantaine de membres. Ils habitaient tous sous le même toit, vivant chichement d'un petit lopin de terre. Son enfance fut des plus rudes. Il raconte comment des cousins tentaient de se pendre les uns les autres, et comment l'une des grands-mères tirait sur les enfants désobéissants avec un fusil chargé de gros sel.

Quand Don a dix ans, son père trouve du travail à Long Island, où ils s'installent. Leur situation financière s'améliore, mais pas leurs relations. Peu après le déménagement, la mère de Don quitte le foyer familial, abandonnant ses enfants aux mains de leur père. Il les bat si souvent qu'ils

vivent dans la terreur constante de ce père violent. Don se souvient encore de la peur qu'il ressentait tous les jours au creux de l'estomac, quand le car scolaire le déposait non loin de chez lui après l'école et qu'il rentrait, plein d'appréhension à la pensée de ce que la soirée lui réservait.

Un jour, le père de Don est gravement blessé dans un accident qui le laisse tétraplégique. Autrefois le tyran du foyer, il est à présent un paralysé entièrement dépendant des autres.

A la place de Don, beaucoup se seraient enfuis d'un tel foyer à la première occasion, mais non pas Don. Lui qui a pourtant toutes les raisons du monde d'abandonner son père, choisit de rester à ses côtés, le nourrissant, le lavant, l'habillant et faisant bouger ces bras qui autrefois l'avaient frappé sans pitié, allant parfois jusqu'à l'assommer. Don est aujourd'hui marié et s'est arrangé pour que son père reçoive une assistance 24h sur 24 mais il vit non loin de là et lui rend de fréquentes visites.

Quand on lui demande pourquoi il a fait ce choix, Don n'a que peu de choses à dire. Jamais il n'a considéré sa décision de rester près de son père comme héroïque, ni comme un sacrifice. A vrai dire, il n'y a jamais longuement réfléchi. Que pouvait-il faire d'autre? Comment pouvait-il quitter la maison alors que l'homme qui lui avait donné la vie gisait aussi impuissant qu'un bébé et qu'il n'y avait personne d'autre pour l'aider? « Papa avait besoin de moi, alors je suis resté. »



Il arrive que de mauvais souvenirs viennent encore hanter la mémoire de Don, et son père, dit-il, a toujours ses vieux démons. La vie est loin d'être un chemin de roses, mais au moins, ils peuvent se parler et partager le poids des combats qu'ils doivent mener. En outre, en s'occupant de son père, Don a trouvé un certain bonheur, celui qu'il espérait si fort quand il était enfant. « Appelez ça du pardon si vous voulez, dit-il. » Quoiqu'il en soit, un vide dans le cœur de Don a été comblé, apportant par là même un sentiment de guérison.

**Karl Keiderling**, un ami de la famille mort il y a quelques années à plus de quatre-vingts ans, a connu une même enfance difficile. Fils unique d'un ménage allemand d'origine modeste, les premières années de son enfance furent assombries par la Seconde Guerre mondiale et ses désastreuses conséquences économiques. Il perd sa mère quand il a quatre ans et sa belle-mère quand il en a quatorze. A ces souffrances s'ajoute celle d'être considéré comme un fardeau par son père. Quand celui-ci, à la recherche d'une nouvelle mère pour ses enfants, met une annonce dans un journal, il omet délibérément de mentionner son fils : « Veuf avec trois filles cherche gouvernante, possibilité mariage ultérieur. »

Plusieurs femmes répondent à l'annonce ; l'une d'elles décide de rester. Ce n'est qu'une fois installée qu'elle réalise qu'il y a un garçon dans la maison, ce qu'elle ne devait jamais vraiment accepter. La nourriture de Karl est toujours plus pauvre que celle des autres, et elle se plaint constamment de lui.

Non seulement le père de Karl ne fait rien pour prendre la défense de son fils face à sa nouvelle épouse, mais il se joint à elle pour le maltraiter et il le bat souvent. Son instrument préféré est une ceinture en cuir à boucles de cuivre. Quand Karl cherche à se protéger, cela ne fait qu'attiser la colère de son père et ajouter aux nombre de coups qu'il reçoit à la tête et au visage.

Contrairement à Don, Karl quitte le foyer à la première occasion. Attiré par un mouvement de jeunes qui faisait fureur à l'époque, Karl rejoint les rangs d'un groupe d'ouvriers socialistes qui voulaient changer le monde. Ses errances le mènent finalement à une petite communauté naissante, où mon grand-père l'accueille à bras ouverts avec ces mots : « Nous t'attendions. »

Karl se sent immédiatement chez lui et décide de rester. Il se jette à corps perdu dans le travail, fendant du bois, portant de l'eau et s'occupant du jardin. Mais la souffrance de son enfance si douloureuse ainsi que le ressentiment contre son père et sa belle-mère l'habitent toujours. Jour

après jour, son amertume s'accumule comme un nuage sombre au-dessus de lui, menaçant de l'empêcher de faire l'expérience des belles choses de la vie.

Karl décide un jour de se confier à mon grand-père. Il ne s'attend pas à la réponse qu'il reçoit : « Ecris à tes parents et demande-leur pardon pour toutes les fois où tu as pu les blesser ou leur causer du chagrin. Concentre-toi sur ta propre culpabilité, non la leur. » Karl est si surpris qu'il lui faut du temps pour rédiger la lettre. Quand il le fait enfin, il est très étonné de recevoir quelque temps après une réponse de son père.

Celui-ci ne lui a jamais demandé pardon pour toutes les fois où il l'a battu quand il était enfant. Pas plus qu'il n'a reconnu quelque culpabilité. Mais pour Karl, cela n'a plus d'importance. Par le pardon, il s'est libéré du fardeau de sa colère, laissant place à une paix profonde. Karl ne s'est plus jamais plaint de son enfance.

**C'est de la même façon que Maria**, une cousine du côté de ma belle-famille, put dépasser le ressentiment qu'elle éprouvait envers un père abusif :

Ma mère est morte à l'âge de quarante-deux ans, laissant mon père et huit enfants âgés de un à dix-neuf ans. Sa

mort fut un choc énorme pour toute la famille, mais plus particulièrement pour mon père qui fit une dépression nerveuse au moment où nous avions le plus besoin de lui. L'une des conséquences de son instabilité d'humeur était son manque de maîtrise de lui-même – il tenta des attouchements sur moi et sur l'une de mes sœurs. Je me mis à l'éviter puis à le haïr.

Peu de temps après, mon père déménagea et je quittai l'Amérique du Sud pour étudier en Allemagne. Sept ans s'écoulèrent sans que je le voie, mais je m'accrochais à ma haine et elle grandissait en moi.

Plus tard, à mon retour d'Europe, je me fiançai à un ami d'enfance. Mon père demanda à me rencontrer, mais je refusai catégoriquement. Je n'avais aucun désir de le revoir. Quand mon fiancé apprit ce qui s'était passé, il ne comprit pas mon refus. Si mon père avait exprimé le désir d'une réconciliation, n'était-ce pas mon devoir d'y répondre ? Après un long combat intérieur, et vu l'insistance de mon fiancé, je me ralliai finalement à son point de vue.

Nous retrouvâmes mon père dans un café. Avant que je puisse dire un seul mot, mon père se tourna vers moi, brisé, et me demanda pardon. Désarmée, mon cœur s'ouvrit à lui et je l'assurai à l'instant même de mon pardon. Il m'aurait été impossible de le lui refuser.

**Malgré l'apparente facilité** avec laquelle Don et Maria ont pardonné à leur père, les maltraitances dans l'enfance sont probablement la chose au monde la plus difficile à pardonner. Etant donné le déséquilibre de pouvoirs entre l'adulte (l'agresseur) et l'enfant (la victime), la responsabilité est unilatérale. Pourquoi l'innocent pardonnerait-il au coupable ?

Beaucoup d'enfants victimes d'abus croient à tort qu'ils sont en partie responsables – et c'est là le drame. Ils s'imaginent qu'ils sont pour quelque chose dans ce qui leur arrive ou, pire encore, qu'ils le méritent. De fait, une grande partie du pouvoir qu'a l'auteur de tels méfaits sur sa victime, même après que les abus ont cessé, vient de cette fausse idée, chez l'enfant, de sa complicité.

Pire encore, certaines personnes prétendent que lorsqu'une victime pardonne à son agresseur, elle (la victime) sous-entend qu'elle est au moins en partie responsable. Mais rien n'est plus loin de la vérité. Le pardon est nécessaire simplement parce que la victime tout comme l'agresseur – qui, dans la plupart des cas, se connaissent ou sont même apparentés – sont enfermés dans une même ténèbre de laquelle tous deux resteront prisonniers jusqu'à ce que quelqu'un ouvre la porte. Le pardon est la seule voie de sortie, et même si l'agresseur choisit de rester dans cette obscurité, cela n'empêche pas la victime de choisir la lumière.

**Kate est une voisine** d'environ cinquante ans. Sa mère, alcoolique, l'a maltraitée pendant des années, mais elles sont aujourd'hui réconciliées. Son cheminement nous montre comment, quand une victime est transformée par le désir de pardonner, l'agresseur peut à son tour être touché et changer.

Aînée d'une famille de cinq enfants, je suis née peu après la Seconde Guerre mondiale dans une petite ville du Canada. Mon père travaillait dans le bâtiment à quelque quarante kilomètres de chez nous. Entre ses longues journées de travail (il travaillait douze heures par jour) et ses trajets, il passait très peu de temps à la maison.

Nous avions toujours des problèmes financiers, mais il y avait aussi d'autres tensions dans la famille, que je ne m'expliquais pas. Tout ce que je savais, c'est que plus je grandissais, plus la situation se dégradait, particulièrement après la naissance de mon plus jeune frère. J'avais alors neuf ans. Avec le recul, je vois clairement aujourd'hui ce qui s'est passé : maman s'était mise à boire.

Quand la mère de Kate se mit à rentrer à la maison ivre, ses parents se séparèrent—et il n'y eut plus aucune vie de famille. La maison était mal entretenue, le linge sale s'accumulait. Tout reposait désormais sur Kate et ses treize ans.

Quand Jamie, le dernier, commença l'école, maman n'était pour ainsi dire plus jamais à la maison. Je ne trouvais jamais le temps de faire mes devoirs, j'apprenais

peu et dus redoubler ma troisième. Plus tard, deux de mes sœurs trouvèrent du travail et quittèrent la maison pour s'installer dans un appartement loué en ville. Mais je restai. Il fallait bien que quelqu'un s'occupe des plus jeunes et même si je n'étais pas à la hauteur, ils avaient au moins quelque chose à manger.

Puis ma mère découvrit une nouvelle source de revenus : afin de décharger d'un excédent de patients les hôpitaux pour handicapés physiques et mentaux, le gouvernement offrait des subsides aux personnes qui prendraient chez elles certains patients « en trop ». C'est ainsi que ma mère hébergea deux hommes d'un certain âge et une femme. Il me fallut donner mon lit à l'un des deux hommes et partager un grand lit avec la femme, qui dormait très peu. Quand un jour, n'en pouvant plus, je demandai à ma mère de la renvoyer à l'hôpital, j'essayai un refus. Ma mère tenait trop au chèque qu'elle touchait à la fin de chaque mois.

Ma mère dit qu'elle rentrerait le soir à la maison pour m'aider, ce qu'elle fit pendant un temps. Mais dans quel état d'ivresse ! Elle me disait que sans moi, elle ne serait pas dans un tel pétrin. Je ne découvris que plus tard ce qu'elle voulait dire par là : mes parents avaient dû se marier parce que ma mère était enceinte de moi.

Il arrivait même qu'elle me frappe. Quand le lendemain matin, elle me demandait d'où venaient les traces de coups sur mon visage, je lui disais que c'était elle. Alors elle me traitait de menteuse.

A seize ans, Kate quitta l'école pour se consacrer entièrement à ses frères et sœurs. C'est à peu près à cette époque qu'elle rencontra son futur mari, Tom, qu'elle épousa deux ans plus tard. Elle se souvient encore de son sentiment de culpabilité quand sa mère lui lança, sur un ton plein de reproche : « Et qui donc va faire le travail, maintenant ? » Kate n'en quitta pas moins la maison. Bientôt, Tom et elle élevaient leurs propres enfants.

A cette époque, tout ce que je voulais, c'était oublier ma mère. J'avais ma propre petite famille, et j'avais les parents de Tom, qui adoraient nos enfants. Puis un jour, ma mère manifesta soudain le désir de renouer avec moi. Je refusai. J'avais enfin un certain pouvoir sur elle, et j'allais lui rendre la pareille.

Mes parents avaient alors divorcé, et ma mère qui, par miracle, s'était rendu compte que l'association de l'alcool et des médicaments pour la tension la tuerait, avait cessé de boire. Malgré cela, je n'avais aucun désir de la revoir. Je ne pouvais vraiment plus lui faire confiance.

Quelques années plus tard, après la naissance d'un autre enfant, Kate découvrit que son mari avait reçu un appel de sa mère. Celle-ci demandait à leur rendre visite et Tom lui avait répondu qu'elle serait la bienvenue.

J'entrai dans une colère noire. « Rappelle-la immédiatement, lui dis-je, et dis-lui qu'elle ne peut pas venir ! Dis lui ce que tu veux, cet enfant est *mon* enfant et je ne



le partagerai pas avec elle. » Je fus très désagréable. Plus tard cependant, cet épisode se mit à me tourmenter. Je m'en ouvrai à notre pasteur, pensant que lui, peut-être, aurait une solution.

Le pasteur m'écouta sans rien dire pendant que je lui exposai mon dilemme. Quand j'eus fini, il ne disait toujours rien. J'attendis. J'avais le sentiment d'avoir entièrement raison d'avoir agi ainsi envers ma mère, mais je voulais son approbation. Je ne l'obtins pas. Il me dit simplement : « Il vous faut faire la paix avec votre mère. »

« Vous ne connaissez pas ma mère », lui répondis-je.

« Cela n'a rien à voir », dit-il.

Entre-temps, ma mère vint en séjour chez nous. A son arrivée, elle n'allait pas bien et avait besoin qu'on s'occupe d'elle, mais je lui rendis la vie aussi difficile que je pus.

Puis, au cours des derniers jours de sa visite, je sentais qu'elle avait quelque chose à me dire. Elle semblait même prête à écouter ce que moi j'avais à lui dire. Au cours de notre conversation, je réalisai que ma mère voulait une nouvelle relation avec moi, (j'en étais moi-même arrivée à vouloir désespérément la même chose) et qu'elle souhaitait ôter tous les obstacles qui pouvaient nous séparer. Je sus à cet instant qu'il me fallait lui pardonner, ce que je fis. Je sentis alors une vague de soulagement et que quelque chose en moi était guéri. C'est impossible à décrire, mais à ce jour encore, j'en garde le souvenir très vivace.

**Tous les cas d'éloignement** entre parents et enfants ne sont pas aussi tranchés que ceux que nous venons de décrire. Le cas de Susan, une californienne, est très différent. Elle ne fut pas à proprement parler maltraitée par ses parents, mais elle éprouva malgré tout et pendant des années, une grande amertume envers sa mère, qu'elle trouvait froide et distante. Comme Kate, elle découvrit que le seul chemin qui pouvait mener à leur guérison réciproque, c'était de reconnaître ses propres manques d'amour et de se dire prête à pardonner.

J'ai toujours eu, aussi loin que je me souviens, des relations difficiles avec ma mère. Je redoutais ses colères explosives, ses remarques mordantes et sarcastiques. Rien de ce que je faisais ne lui plaisait. Je finis par nourrir envers elle une colère croissante qui couvait silencieusement au fond de moi, et me fermai complètement à elle. Je ressassais le souvenir des injustices subies, des paroles tranchantes et des quelques coups reçus (qui ne valaient pourtant pas la peine qu'on s'en souvienne). Je devins extrêmement sensible au moindre reproche et me sentais facilement rejetée.

Comme je n'avais jamais eu de relations ouvertes et de confiance avec ma mère, je me tournai vers les autres adultes dans ma vie, particulièrement mes professeurs. Ma mère acceptait mal l'attachement que j'avais pour eux, mais elle ne sut jamais s'exprimer à ce sujet. Je me souviens avoir souhaité être retirée à ma famille pour être

adoptée par l'un d'eux. Je me rappelle aussi un sentiment presque physique de solitude mais, dans mon désir d'être acceptée, je me gardais bien de l'exprimer et m'efforçais d'être très sage.

A l'adolescence, la situation ne fit que se dégrader. Je découvris toutes sortes de façons d'exprimer subtilement ma colère par des moyens détournés et de faire ce que je voulais. Je découvris également de nouvelles façons de faire des choses dans son dos. Pour me venger, j'allai jusqu'à avoir une amourette secrète avec le prêtre de notre paroisse, qui entretenait avec mes parents des rapports amicaux.

Cette liaison prit fin et, devenue étudiante, je m'installai dans un appartement à moi. Quelque temps plus tard, je me mariai. Et je ne m'entendais toujours pas avec ma mère. A vrai dire, notre relation était étrange parce que malgré cela, je voulais encore terriblement lui plaire.

Au cours de cette période, ma mère traversa plusieurs longues épreuves physiques et psychologiques, mais je n'éprouvais pas pour elle de véritable compassion et ne manifestais que peu d'intérêt. Ce n'est que lorsqu'elle eut rejoint un groupe d'Alcooliques Anonymes que je lui tendis enfin la main. Nous passâmes ensemble une merveilleuse semaine, à bavarder et à communiquer vraiment. Puis, brutalement, la porte se referma à nouveau. Je l'en rendis responsable même si aujourd'hui, je ne peux dire pourquoi.

Finalement, je pris conscience du fait que la force et l'assurance apparentes de ma mère n'étaient qu'une

carapace qui cachait son insécurité et les blessures de sa propre enfance. Chacune à sa façon essayait de tendre la main à l'autre, mais nous avions toutes deux si peur d'être rejetées qu'il nous était impossible d'être totalement vraies. Nos efforts restaient superficiels.

La situation se débloqua quelques années plus tard. Une amie tenait absolument à ce que j'écoute la cassette d'une conférence d'un certain Charles Stanley, écrivain. Je n'avais jamais entendu parler de lui mais comme à l'époque, je cherchais des réponses à certaines questions importantes que je me posais, je l'écoutai – avec méfiance. Je ne me souviens plus précisément des paroles du conférencier, mais il parlait des liens affectifs et j'entendis exactement ce que j'avais besoin d'entendre. Les paroles de Charles Stanley m'aidèrent à voir que ma mère et moi avions toutes deux une part de responsabilité dans la distance qui nous séparait et que tant que l'une ne demanderait pas pardon à l'autre, le fossé ne serait jamais comblé.

Peu après, je rendis visite à mes parents. Une fois seule avec ma mère, je lui demandai pardon pour la façon dont je l'avais traitée dans le passé, et je lui dis aussi que je lui pardonnais. J'avouai avoir été en colère contre elle toute ma vie, sans vraiment comprendre pourquoi. Elle ne comprit pas d'où venait ma colère mais me demanda pardon à son tour pour la souffrance qu'elle m'avait causée. Elle ajouta : « Le passé est le passé, et nous ne pouvons pas le changer. Mais nous pouvons le laisser derrière nous et aller de l'avant. »

Ces mots tout simples sont d'une importance vitale pour toute personne qui se sent enlisée dans le borbier d'une relation difficile. Nul ne peut changer le passé. Mais chacun peut choisir de pardonner, et retrouver sa liberté pour aller de l'avant.

# Quand c'est Dieu que l'on accuse

Il n'est pas bon de vouloir supprimer toute souffrance, pas plus qu'il n'est bon de la supporter stoïquement. La souffrance peut être utilisée pour le bien. Ce ne sont pas les circonstances extérieures qui font le bonheur ou le malheur d'une vie, mais la façon dont nous les vivons intérieurement

E B E R H A R D   A R N O L D

**En général**, quand nous parlons de « pardon », nous pensons au désir de cesser d'en vouloir à quelqu'un qui nous a fait du tort. Parfois, cependant, il peut y avoir blessure sans qu'il y ait responsabilité humaine et il nous est impossible d'imputer notre souffrance à qui que ce soit.

Pour ceux qui ne croient pas en Dieu, une telle blessure peut provoquer un sentiment diffus d'irritation envers la vie et les mauvais coups qu'elle nous réserve parfois. Pour

ceux qui croient, elle entraîne souvent une réaction de colère contre Dieu. Frustrés de ne pouvoir mettre précisément le doigt sur la raison de notre souffrance, que nous vivons souvent comme injustifiée et non méritée, nous nous révoltons et accusons Dieu. « Comment un Dieu de miséricorde peut-il permettre ça ? » Au fil du temps, ce sentiment de frustration peut se transformer en ressentiment, voire en rage.

En un sens, il est plus facile (même pour celui qui ne croit pas vraiment en une puissance supérieure) d'accuser Dieu que d'envisager la possibilité qu'il n'y a personne à incriminer. Quand bien même elle n'a pas de cible évidente, la colère est une étape légitime dans le processus d'intégration de nos souffrances. Elle doit être entendue et exprimée si nous voulons la dépasser et trouver l'apaisement.

Il n'empêche qu'il est stérile de persister dans sa colère contre Dieu. Nous pouvons le tenir responsable du mal qui nous arrive, mais il ne peut pas vraiment nous demander pardon. La seule chose à faire face aux circonstances que nous ne pouvons changer alors que nous le voudrions, c'est de les accepter avec grâce. Ce faisant, nous nous apercevrons peut-être que le plus grand obstacle est parfois l'occasion d'un changement intérieur positif.

S'il m'arrive d'être tenté d'en vouloir à Dieu, je me rappelle une période de grande frustration que j'ai traversée

il y a quelques années et les leçons que j'en ai tirées. Tout a commencé au retour d'un court séjour de pêche au nord de New York—échappatoire salutaire de quelques jours aux pressions de mon travail—quand je remarquai que je perdais la voix. Je l'ignorai d'abord, pensant que les choses s'arrangeraient en quelques jours, mais elles ne firent qu'empirer. Mon médecin m'orienta vers un spécialiste qui diagnostiqua une paralysie d'une corde vocale.

Le spécialiste me rassura : je retrouverai la voix, me promit-il. Mais les semaines puis les mois passèrent sans qu'il y ait d'amélioration. Le traitement consistait à mettre mes cordes vocales au repos complet—je n'avais même pas le droit de chuchoter. Malgré ma frustration, je me tenais strictement à ces consignes mais ne remarquais aucun progrès. Je me demandais si je reparlerai un jour.

Pour aggraver les choses, ma congrégation fut, à cette même époque, mêlée à une dispute opposant plusieurs membres de longue date. Nous enchaînions réunion sur réunion et en tant que pasteur principal, on me demandait souvent mon avis. Tout ce que je pouvais faire, c'était noter en silence les choses les plus importantes que j'avais à dire.

Quant on perd une faculté comme la parole—ou toute autre capacité que nous tenons pour acquise—on peut choisir de l'apprécier avec un regard neuf, comme le cadeau qu'elle est réellement, mais personnellement, j'étais trop



inquiet et trop perturbé pour cela. Et pour être tout à fait franc, j'étais aussi en colère. Si Dieu voulait me mettre à l'épreuve, le moment ne pouvait être plus mal choisi.

Ce n'est qu'avec le temps que je pus voir cette épreuve sous un angle différent, en prenant peu à peu conscience de ce qu'elle m'apportait : l'occasion d'aborder la vie avec plus de souplesse, de me prendre moins au sérieux et de tirer le meilleur d'une situation difficile. Trois mois plus tard, je commençais à retrouver la voix. Aujourd'hui, sept ans plus tard, tout est rentré dans l'ordre, mais je n'oublierai jamais ces douze semaines.

**Combien plus grande** fut l'épreuve qu'Andréa, une jeune femme qui fréquente l'église dont je suis le pasteur, dut apprendre à accepter : Andréa fit trois fausses couches avant de mettre au monde un enfant bien portant. Contrairement à mon histoire, celle d'Andréa ne parle pas à proprement parler de colère contre Dieu, ni de « pardon » à Dieu. Le défi fut pour elle d'accepter la perte de ses enfants sans se laisser envahir par la crainte que Dieu cherchait à la punir. Mais son histoire, par les efforts qu'elle fit pour dépasser ses émotions et trouver la paix, illustre un thème semblable.

Six mois seulement après notre mariage, Neil et moi découvrîmes à notre plus grande joie que j'étais en-

ceinte. Un soir cependant, peu avant Noël, je ressentis de violentes douleurs qui allèrent en s'aggravant. Notre médecin m'ayant conseillé de me rendre à l'hôpital, une voisine, qui était infirmière, vint auprès de moi en attendant de partir. Elle confirma mes pires craintes : j'allais probablement perdre mon enfant. Ma souffrance psychique fut au moins aussi vive que ma douleur physique. Pourquoi, mon Dieu ? Pourquoi moi ? Pourquoi rappelles-tu ce tout petit être si tôt ? Qu'ai-je donc fait de mal ?

Pour me sauver la vie, il fallut m'opérer. Le bébé n'avait pu être sauvé. Suivirent des semaines de convalescence. Comme ce Noël fut différent de ce que j'avais imaginé !

Notre perte nous causa un chagrin immense, et nous nous sentions seuls avec notre souffrance. Quand un membre de notre famille nous lança, « Courage ! Vous aurez peut-être plus de chance une prochaine fois ! », je reçus ces mots en pleine figure comme une gifle. De la chance ? Nous qui venions de perdre un bébé, une vraie personne, un enfant !

Quelqu'un nous envoya une carte qui disait « Le Seigneur donne, le Seigneur reprend, Béni soit le nom du Seigneur ». J'en fus profondément contrariée. Comment pouvais-je remercier Dieu pour cette expérience atroce et si douloureuse ? Je ne pouvais pas. Et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il s'agissait là d'un châtement divin, même si je n'en voyais pas la raison.

Notre pasteur me réconforta : Dieu est un Dieu d'amour pas de châtement, me rassura-t-il, et il est là

pour soulager nos souffrances. Je m'accrochais à ses paroles comme quelqu'un qui se noie s'agrippe à la perche qu'on lui tend. Le soutien et l'amour de mon mari me semblaient être le reflet visible de l'amour dont me parlait notre pasteur, et notre souffrance tissa au sein de notre couple des liens d'une force nouvelle. « Le soir, les pleurs, mais au matin viendra la joie » : ces mots en particulier me reconfortaient, même quand je ne sentais pas cette joie venir et qu'il me semblait que l'aube ne se lèverait jamais.

Peu à peu, avec le temps et l'aide de ceux qui m'entouraient de leur soutien et de leur affection, je pus voir comment cette expérience si douloureuse m'avait permis d'entrevoir l'amour de Dieu, qui n'est pas indifférent à la souffrance des hommes et qui était, j'en suis sûre à présent, tout près de moi dans mon chagrin. Dieu se fit plus proche, et je commençai à avoir confiance en son amour.

Mais quelques mois plus tard, alors que j'attendais un second enfant, espérant de toutes mes forces que tout se passerait bien cette fois-ci, la même chose se reproduisit : douleurs intenses, transport d'urgence à l'hôpital, et nouvelle opération pour me sauver la vie. Je perdais à nouveau un petit être précieux au tout début de son existence. Mon cœur était comme lacéré. J'écrivis les mots suivants dans mon journal : « Je ne comprends pas pourquoi ; peut-être ne comprendrai-je jamais. J'ai besoin de la confiance de la foi – Aide-moi ! »

Neil m'apporta un soutien constant. Il avait perdu sa sœur d'un cancer quelques années auparavant et les mots qu'il avait écrits alors m'étaient d'un grand réconfort : « Nous ne sommes séparés de Dieu que par une distance physique, et cette distance n'est peut-être pas si grande. » Je m'y accrochais de toutes mes forces.

Les semaines passèrent et peu à peu, ma souffrance se fit moins vive, même si elle ne disparut jamais complètement. Un an plus tard environ, je perdais un troisième enfant avant terme. Une fois de plus, je vivais une grande souffrance, mais cette fois-ci, sans le désespoir de mes « pourquoi » ?

Aujourd'hui, Andréa est la mère d'une magnifique petite fille de six ans. Même si la pensée de ses trois premières grossesses fait monter en elle un flot d'émotions, elle n'est pas amère. De ses souffrances, elle peut même voir deux fruits positifs : un plus grand amour pour son mari, dont elle dit qu'il « était à mes côtés quand j'ai traversé l'enfer » et une infinie reconnaissance pour son unique enfant.

**Comme Andréa**, Jon et Gretchen Rhoads—un jeune couple d'une communauté voisine—avaient attendu avec impatience leur premier enfant. Alan naquit après une grossesse en apparence normale et tout semblait aller bien. A son retour de l'hôpital, cependant, ses parents remarquèrent

quelque chose d'anormal. Quelque chose n'allait vraiment pas. Alan se nourrissait peu, ses muscles n'avaient pas de tonus, il restait étendu, presque totalement immobile, et sa respiration faisait parfois d'étranges gargouillis.

Alan fut rapidement hospitalisé, mais ce n'est que lorsqu'il eût trois mois qu'on put y voir plus clair : il ne marcherait ni ne parlerait probablement jamais ; il semblait aveugle et son cerveau ainsi que ses oreilles, son estomac et ses hanches présentaient de graves anomalies.

Jon et Gretchen étaient effondrés. Ils se doutaient depuis longtemps que quelque chose n'allait pas, mais ils ne s'attendaient pas à ce que ce soit si grave. Ils se mirent d'abord à s'accuser eux-mêmes – puis à accuser Dieu : pourquoi nous ?

Jon dit qu'il était en colère, mais qu'il ne savait vraiment contre qui. Contre lui-même ? Gretchen ? Les médecins d'Alan ? Dieu ? Dieu, peut-être. Oui, Dieu. Mais il ne pouvait expliquer pourquoi. Il refusa, malgré tout, de laisser s'installer en lui l'amertume, et conclut plutôt que « ou bien Dieu ne nous aime pas, ou c'est ainsi qu'Alan devait être. Nous ne saurons peut-être jamais pourquoi, mais si nous éprouvons de la colère à cause des handicaps de notre enfant, nous tuons en nous toute joie que nous pourrions avoir en lui. »

Quant à accepter, Jon et Gretchen avouent tous deux qu'il est plus facile de parler d'acceptation que de la vivre.

Il y eut bien des fois où, incapables de supporter un visiteur de plus et ses paroles de compassion vides de sens, ils auraient voulu prendre la fuite.

Certains jours apportent des progrès et un nouvel espoir, mais d'autres apportent des régressions et de nouvelles épreuves. Au cours de sa première année, Alan a subi une trachéostomie, une appendicectomie et de nombreuses autres opérations. Encore combien de souffrance devrait-il supporter ?

Dans un monde où l'on propose si facilement le diagnostic prénatal et où l'avortement est la réponse aux bébés qui ne sont pas parfaits, les parents d'Alan refusent de considérer leur enfant comme un fardeau. « Il a beaucoup de choses à nous dire », écrivait Gretchen quand Alan n'avait pas encore un an, et nous ne sommes pas prêts à le laisser partir.

A travers un enchevêtrement de tubes, il tend sa petite main pour toucher ma joue. Penchée sur lui, je le prends doucement dans mes bras. Ses paupières se soulèvent légèrement et il me sourit dans un demi-sommeil... A onze mois, Alan a été hospitalisé cinq fois. Quant aux hospitalisations de jour, il y a bien longtemps que nous ne les comptons plus. Chaque visite à l'hôpital nous laisse l'esprit plus lourd de questions et plus vide de réponses ; plus de larmes et moins de certitudes. Pourtant, blotti contre moi, Alan regarde autour de lui avec curiosité et

un sourire se dessine sur son visage—ce sourire est un baume pour mon cœur meurtri.

Combien plus de souffrance Alan pourra-t-il supporter ? Quelles nouvelles épreuves nous attendent ? Sa trachéostomie nous a ôté les petites aventures dans lesquelles nous nous réjouissons de nous lancer avec lui : les biberons, la découverte d'aliments solides. Nous ne l'entendrons plus gazouiller de joie, ni crier pour manifester son mécontentement.

S'il survit, le médecin nous dit qu'un jour peut-être, Alan n'aura plus besoin de tous ces tubes. S'il survit. Ces mots me déchirent le cœur, mais son sourire nourrit mon espoir. Il m'apprend à accepter—chaque jour.

En fin de compte, c'est cette acceptation dont parle Gretchen qui nous permet de « pardonner » à Dieu. Sans elle, il ne nous reste que notre révolte contre notre sort et notre lutte contre toute croix que nous estimons injuste d'avoir à porter. Mais avec elle, nous acquérons l'aptitude à voir nos épreuves en relation avec la souffrance des autres, et la force de les supporter.

# Se pardonner à soi-même

Si nous n'étions pardonnés, si nous ne pouvions être libérés des conséquences de ce que nous avons fait, notre capacité d'agir se trouverait comme prisonnière d'un acte unique dont elle ne pourrait se libérer. Nous resterions à jamais victimes de ses conséquences, pareil à l'apprenti sorcier qui n'a pas la formule magique pour rompre le sortilège

H A N N A H A R E N D T

**Quand nous assurons** quelqu'un qui nous a blessés que nous ne lui en voulons plus, celui-ci n'a rien d'autre à faire qu'à accepter ce geste de bonté—c'est tout au moins ce que nous pourrions espérer. Mais en réalité, les choses ne sont pas si simples. Pour beaucoup, ni le pardon reçu ni aucun autre facteur extérieur à eux-mêmes ne peuvent résoudre le problème de la culpabilité. Ceux-ci ne seront en paix que quand ils se seront pardonné à eux-mêmes.



J'ai fait la connaissance de Delf Fransham en 1953, l'année où il quitta les Etats-Unis pour s'établir dans le petit village d'Amérique du Sud où j'ai grandi. Il venait enseigner dans notre école communale. Nous étions onze dans sa classe—onze garçons, onze garnements qui, quelques jours après son arrivée, décidèrent de le mettre à l'épreuve.

Par une matinée brûlante et humide comme le Paraguay en connaît tant (il faisait environ 43°), nous lui proposâmes de l'emmener en excursion. Officiellement, c'était pour lui faire découvrir la région ; officieusement, nous voulions voir de quoi il était capable. Nous parcourûmes au moins dix kilomètres à travers la jungle, les prairies et les terrains marécageux avant de faire demi-tour. Peu après notre retour, il s'effondra, victime d'un coup de chaleur.

Delf dut rester couché pendant des jours, mais nous n'y pensâmes même pas. Nous avions obtenu exactement ce que nous cherchions : la preuve qu'il était une mauviette. Mais une surprise nous attendait. Le jour de son retour à l'école, il nous annonça : « Les gars, si on refaisait cette excursion ? » Nous n'en croyions pas nos oreilles ! Nous fîmes le même parcours, et cette fois-ci, il tint le coup. Delf avait gagné notre respect, notre confiance et nos cœurs—qui ne firent que se renforcer quand, en athlète confirmé, il nous apprit à jouer au foot, participant volontiers à nos jeux.

Ce n'est que plusieurs dizaines d'années plus tard que je découvris pourquoi Delf avait investi tant d'amour et d'énergie dans ses élèves. Il avait perdu un enfant.

Son fils Nicolas était né quand les Fransham vivaient encore aux Etats-Unis. Un jour, Delf, au volant de sa camionnette chargée de bois pour la cheminée, s'engagea à reculons dans leur allée. Son fils de vingt mois, qui jouait dehors, se précipita à sa rencontre. Delf le vit trop tard et roula sur l'enfant.

Katie, sa femme, s'affairait dans la maison quand elle vit entrer son mari, portant dans ses bras le petit corps inanimé. Elle se souvient :

Je suis devenue folle, complètement égarée. Delf me calma. Nous avons emmené Nicolas chez notre médecin, qui était aussi le coroner, et lui avons expliqué ce qui s'était passé...

Jamais il ne fut question de pardonner à mon mari parce que je savais que j'étais tout aussi responsable que lui. De même, il ne m'accusa pas—mais il s'accusa lui-même. Nous nous soutenions l'un l'autre dans notre chagrin.

Delf, cependant, n'arrivait pas à se pardonner. Il fut hanté pendant des années par le souvenir de cet accident. Après la mort de Nicolas, il fit le maximum pour consacrer autant de temps qu'il le pouvait à des enfants—le temps qu'il ne pourrait jamais passer avec le fils qu'il avait tué.

Je me rappelle que ses yeux s'embuaient souvent de larmes, et je me demande aujourd'hui ce qui les provoquait. Voyait-il son fils en nous ? Imaginait-il le jeune garçon que son tout-petit ne deviendrait jamais ? Peu importe les raisons – il semble en tous cas que la résolution de Delf de manifester son amour aux autres fut sa façon à lui de réparer la souffrance qu'il avait causée – à lui-même et à sa famille – quand il avait accidentellement interrompu une jeune vie. Je suis convaincu que ce choix lui a évité de broyer du noir et de ressasser sur son sentiment de culpabilité. C'est en aimant les autres qu'il fut enfin capable de se pardonner à lui-même, retrouvant ainsi son unité et sa paix intérieures.

**David Harvey**, qui a maintenant presque soixante-dix ans, s'est engagé dans l'Armée de terre à l'âge de seize ans, juste avant la fin de la Seconde Guerre mondiale. Après plusieurs années d'entraînement, il fut transféré d'abord en Afrique, puis en Allemagne, en Italie, à Hong Kong, en Chine et dans les pays du bassin méditerranéen. Dans les premiers temps, David se plaisait au sein de l'armée, en grande partie à cause de la camaraderie entre soldats. Puis un événement survint qui changea définitivement le cours de sa vie.

Je dus servir quelque temps au Kenya. Mes fonctions consistaient principalement à assurer des services de police et à traquer les « terroristes ». Nous passions la plupart de nos journées à patrouiller dans la jungle. C'est au cours d'une de ses patrouilles que je fus impliqué dans un terrible accident.

Nous étions tapis, à l'affût d'une bande de « terroristes », quand nous fûmes nous-mêmes surpris par une embuscade. Une fusillade éclata au milieu d'une terrible confusion et d'ordres mal compris. La patrouille se scinda en deux – la partie avec laquelle je restai devait suivre un chemin tracé par des animaux, pendant que l'autre vérifiait les fourrés de part et d'autre. Ceux qui étaient dans les fourrés dépassèrent ceux qui étaient sur le chemin et c'est ainsi que nous en vîmes à échanger par erreur des coups de feu : juste devant moi, les buissons s'écartèrent et je tirai, touchant notre chef de patrouille en pleine tête. Abandonnant notre mission, nous marchâmes seize heures, portant notre blessé sur un brancard de fortune fait avec des bambous, pour qu'il puisse recevoir les soins dont il avait désespérément besoin.

Plus tard, je fus excusé par une commission d'enquête militaire, mais ma conscience ne me laissait aucun repos. Quatre ans s'écoulèrent et mes années de service au sein de l'armée arrivèrent à leur terme. Je retournai à la vie civile. La réadaptation fut difficile au début. Dans l'armée, on m'avait donné un numéro, non pas un nom, et j'avais été entraîné à obéir à tout ordre sans poser de questions et à croire que tout ce qu'on me disait

de faire était bien – mais tout cela ne cadrerait pas avec la vie civile. Lentement, cependant, les choses reprirent un cours normal et j’eus le temps de repenser à ma carrière dans l’armée. Un souvenir en particulier ressurgissait constamment dans ma mémoire : le coup de feu que j’avais tiré sur mon camarade. Où était-il ? Comment allait-il ? Avait-il seulement survécu ?

Des années plus tard, je me mis à faire des recherches pour savoir où il était et ce qu’il était devenu – mais en vain. Je rencontrai d’anciens camarades, qui avaient chacun une version différente de ce qu’était devenu celui sur qui j’avais tiré. Puis en 1996, ma femme, Marion, tomba sur un livre qui mentionnait justement cet accident. J’appelai l’auteur, qui me dit qu’il n’avait pas eu de contact récent avec mon camarade mais qu’il avait entendu dire que celui-ci vivait à Londres.

Je n’étais pas plus avancé. Finalement, en désespoir de cause, je décidai d’utiliser les services d’un journal local, qui publia mon histoire et ma photo dans son édition hebdomadaire. Quarante-huit heures plus tard, je reçus un appel de celui que je cherchais depuis des années.

Ce fut une expérience difficile. Après quelques conversations téléphoniques, nous prîmes la décision de nous retrouver chez moi. Il vint, les bras chargés de cadeaux... pour moi, celui qui lui avait tiré dessus. Par ma faute, cet homme était paralysé d’un côté, ne pouvait bouger un bras qu’avec difficulté et avait du mal à marcher. Je lui demandai : « Pourras-tu jamais me pardonner ? » En guise de réponse, il me donna une grande accolade. Il m’avait déjà pardonné.

**John Plummer** mène aujourd'hui l'existence calme d'un pasteur méthodiste dans une petite ville tranquille de Virginie. Mais sa vie fut un jour bien différente. Pilote d'hélicoptère pendant la guerre du Viêt Nam, il prit part à l'organisation du bombardement au napalm du village de Trang Bang en 1972 – un raid immortalisé par la célèbre photo d'une de ses victimes, la petite Phan Thi Kim Phuc.

Au cours des vingt-quatre années qui suivirent, l'esprit de John fut constamment hanté par cette photo qui, pour beaucoup, devint l'illustration de l'essence même de la guerre : une petite fille de neuf ans, brûlée, courant nue vers la caméra sur un fond de nuages de fumée noire obscurcissant le ciel. Vingt-quatre années pendant lesquelles la conscience de John le tourmenta. Il désirait ardemment retrouver la fillette pour lui demander pardon, mais il n'arrivait pas à agir. Se repliant sur lui-même, il sombra peu à peu dans la dépression puis dans l'alcool (l'échec de deux mariages n'arrangeant pas les choses).

En 1996, le jour où l'Amérique se souvient de ses morts au combat, John, par une incroyable coïncidence, rencontra Kim au cours d'une cérémonie autour du monument dédié aux vétérans de la guerre du Viêt Nam, à Washington, D.C. Kim était venue déposer une gerbe de fleurs pour la paix ; John, lui, était venu avec un groupe d'anciens pilotes qui n'arrivaient pas à se réconcilier avec leur passé commun et qui tenaient à rester solidaires.

Dans un discours au public, Kim se présenta : elle était la petite fille de la célèbre photo. Elle expliqua qu'elle souffrait encore beaucoup des séquelles de ses brûlures, mais qu'elle n'était pas amère. Elle voulait également faire savoir que beaucoup d'autres avaient souffert plus encore qu'elle : « Par-delà cette image où l'on me voit, il y a des milliers et des milliers d'autres qui ont perdu la vie, ou qui ont perdu des parties de leur corps—des milliers de vies détruites mais dont personne n'a jamais pris la photo. »

Kim poursuivit en disant qu'elle ne pouvait pas changer ce qui a été mais qu'elle avait pardonné aux hommes qui avaient bombardé son village. Elle se sentait appelée à œuvrer pour la paix en encourageant l'amitié entre l'Amérique et le Viêt Nam. John, bouleversé, se fraya un chemin à travers la foule et réussit à attirer l'attention de Kim juste avant que celle-ci ne s'éloigne, escortée par la police. Il se présenta comme un ancien pilote de la guerre du Viêt Nam et lui dit qu'il se sentait responsable du bombardement de son village, vingt-quatre ans auparavant.

Kim vit ma peine, ma souffrance, ma tristesse... Elle m'ouvrit les bras et me serra contre elle. « Pardon, pardon... », répétais-je, incapable de prononcer d'autres paroles. Et elle, répétait : « Tout va bien, je vous pardonne ».

John expliqua qu'il lui était vital de rencontrer Kim face à face et de lui dire que la pensée de ses blessures l'avait

torturé pendant des années. S'il n'avait pu lui ouvrir ainsi son cœur, il n'est pas sûr qu'il aurait pu se pardonner à lui-même. Et ce qu'il reçut en retour allait bien au-delà de ses espérances : le pardon de Kim.

En repensant à cette rencontre qui a changé sa vie, John insiste sur le fait que « le pardon ne se gagne ni même ne se mérite : c'est un cadeau », c'est aussi un mystère. Et il ne saisit toujours pas très bien comment un si bref échange a pu effacer vingt-quatre années de cauchemar.

**Pat est aussi un vétérán** de la guerre du Viêt Nam. C'est un homme doux et tranquille, qui aime les enfants et les chevaux. Sept ans se sont écoulés depuis notre première rencontre et j'ai pu au fil du temps découvrir une facette plus sombre de la personnalité de Pat—son incapacité à se pardonner à lui-même.

Je pense beaucoup à la mort. La pensée de celles dont je suis responsable—et le désir de ma propre mort—m'habitent constamment. Au travail, je blague beaucoup avec mes collègues. J'ai besoin de ça, pour cacher ma souffrance et pour m'empêcher de penser. J'ai besoin de rire, le rire chasse le cafard.

Mais je suis incapable d'aimer. Il me manque une partie de mon âme et j'ai l'impression qu'elle est à jamais perdue. Je ne sais pas si je pourrai un jour me pardonner tout mes torts. Je vis au jour le jour, mais je suis en



permanence fatigué, si fatigué. Cela prendra-t-il fin un jour ? Je ne vois pas comment. C'est mon quotidien depuis vingt-cinq ans.

On recommande souvent aux gens comme Pat de faire une psychothérapie, de rejoindre un groupe de parole ou une association de personnes qui ont vécu de semblables expériences. Pat a tout essayé, mais n'a toujours pas trouvé la paix. Peut-être, comme John, aimerait-il rencontrer les familles de ceux qu'il a tués—il est peu probable que l'occasion se présente. Ou bien, peut-être aimerait-il pouvoir ramener à la vie les victimes elles-mêmes, pour pouvoir leur demander pardon—c'est impossible. Que faire, alors ?

Une conversation que Robert Coles<sup>9</sup> eut un jour avec la psychanalyste Anna Freud laisse peut-être entrevoir une réponse à cette question. Ils discutaient d'une patiente âgée au lourd passé psychologique, quand Anna Freud dit soudain, en guise de conclusion :

Vous savez, avant de dire au-revoir à cette personne, nous devrions nous demander non seulement quoi penser de son cas—ce que nous faisons tout le temps—mais ce que nous voudrions sincèrement pour elle. Oh, je ne parle pas de psychothérapie, elle en a eu tant et plus, et il lui faudrait plus d'années de psychanalyse que le bon Dieu lui en accordera de vie... Non, elle nous a vus bien assez—même si elle n'en a pas conscience. Cette pauvre dame n'a vraiment pas besoin de nous... Ce dont elle

---

<sup>9</sup> Psychiatre américain, né en 1929.

a besoin, c'est du pardon. Elle a besoin de faire la paix avec elle-même bien plus que d'épancher son esprit. Il doit y avoir un Dieu, quelque part, pour l'aider, pour l'entendre, pour la guérir... et ce n'est certainement pas nous qui pouvons lui venir en aide dans ce domaine.

La remarque d'Anna Freud est pertinente, même pour une personne qui affirme ne pas croire en Dieu. A un niveau ou à un autre, tous, nous devons faire la paix avec nous-mêmes, avec la part en nous que nous voudrions pouvoir effacer. Tous, nous aspirons à vivre sans culpabilité. Et tous, nous aspirons, à quelque niveau, à être pardonnés.

Et pourtant, tout bien considéré, nous ne pouvons pas toujours obtenir ce pardon. Il arrive que la personne à qui nous avons fait du tort ne puisse ou ne veuille pardonner. Il arrive aussi que nous ne *puissions* nous pardonner à nous-mêmes, ou que nous ne le *voulions* pas. Même la meilleure des psychanalyses, la plus sincère des confessions, peuvent être insuffisantes pour nous apporter un soulagement et une paix durables.

Mais la force du pardon n'en existe pas moins et, comme en a fait l'expérience John Plummery, elle peut faire des miracles même quand nous sommes sûrs de n'avoir pas gagné ni mérité le pardon. Il nous est donné comme un cadeau, souvent quand nous nous en sentons le plus indignes. Et comme tout cadeau, il peut être accepté ou refusé. Ce que nous en faisons est notre responsabilité.

# Assumer ses responsabilités

En confessant ses péchés avec précision, le vieil homme meurt d'une mort douloureuse et honteuse sous le regard de son frère. C'est parce que cette humiliation est si pénible que nous cherchons constamment à l'éviter. C'est pourtant dans la profonde souffrance mentale et physique de l'humiliation devant un frère que nous faisons l'expérience du secours et du salut.

DIETRICH BONHOEFFER

**Toute personne qui a lu ce livre** jusqu'ici ne saurait nier que le pardon peut apporter la guérison, quand bien même elle semblait impossible. Son pouvoir est peut être mystérieux mais il est bien réel, et si puissant qu'il peut agir comme une véritable marée et surprendre même les personnes à l'esprit particulièrement rationnel. Ceci dit, il est dangereux d'en parler trop facilement, de faire comme s'il était accessible d'un claquement de doigts.

Certes, le pardon est parfois donné et reçu de manière superficielle ou utilisé pour blanchir certaines laideurs de la vie. Les fruits de ce pardon ne durent pas. Même la demande de pardon la plus sincère verra son effet s'amenuiser avec le temps si elle ne s'accompagne pas d'un profond changement intérieur—à la fois chez celui qui donne le pardon et chez celui qui le reçoit. Autrement dit, il doit en coûter pour que ses effets soient durables.

Qui plus est, demander pardon n'a que peu de valeur si cette démarche ne nous touche que brièvement et si nous retombons rapidement dans le comportement qui l'a justifiée au départ. Il est vrai que recevoir le pardon est un cadeau qui ne demande rien en retour, mais il est sans valeur si nous ne le laissons pas opérer en nous un changement positif.

C'est ce qu'ont vécu Mark et Debbie, des amis autrefois membres d'une petite communauté de chrétiens sur la côte Ouest qui se réunissaient chez l'un ou chez l'autre.

Au fil des ans, nous avons été témoins qu'ignorer les torts commis ou les occulter peut avoir des effets désastreux. Nous vivions alors en communauté avec plusieurs autres personnes, dont un jeune homme célibataire qui tomba amoureux d'une femme mariée, elle aussi membre de notre groupe. Certains d'entre nous essayèrent d'aborder le problème avec l'un et l'autre séparément, mais personne n'osa le mettre au grand jour.

Par crainte de tomber dans le jugement, nous avons choisi de croire que l'affaire n'était pas bien grave, en tous cas pas assez pour que nous l'abordions ouvertement. Après tout, n'avons-nous pas tous commis des erreurs ? Qui sommes-nous pour juger les autres ? Nous nous sommes convaincus qu'une confrontation non seulement ne ferait qu'ajouter à leur sentiment de honte et d'auto-condamnation, mais de plus, perpétuerait le cycle des échecs. Pour finir, nous avons essayé de leur pardonner leurs faiblesses et avons évité d'en reparler. Avec le recul, nous voyons comment cette soi-disant compassion n'a fait que perpétuer le problème... L'homme finit par quitter notre communauté. Deux ans plus tard, l'épouse divorçait de son mari et le rejoignait.

Loin d'être uniques, de tels incidents sont très répandus. En surface, on pourrait croire qu'ils n'ont rien à voir avec le pardon, puisqu'il n'y pas même l'aveu clair d'un tort commis et partant, pas de reconnaissance du besoin de rachat. En profondeur, cependant, ils sont vraiment liés à la question du pardon. Si, dans le cas cité plus haut, le problème avait été regardé en face, l'issue en aurait peut-être été très différente.

**Même si cela paraît évident**, il est capital de se rappeler que nous ne pouvons réellement recevoir de pardon que si nous reconnaissons notre besoin d'être pardonnés et

si nous avouons nos torts à quelqu'un—que ce soit à la personne que nous avons blessée ou, quand cela est impossible, à quelqu'un en qui nous avons confiance. Certains rejettent cette pratique qu'ils qualifient de « confession » pour catholiques vieux jeu. D'autres admettent qu'elle peut aider mais que le sentiment de culpabilité peut être aussi bien résolu en reconnaissant une faute et en prenant la résolution de ne pas recommencer. Tout cela n'a pas de sens : c'est précisément cette reconnaissance d'une faute qui fait naître le sentiment de culpabilité. C'est pourquoi Tolstoï écrit que la paix du cœur ainsi acquise n'est rien d'autre qu'une « mort de l'âme », qui n'a rien à voir avec la véritable paix qui naît dans le cœur de ceux qui sont assez humbles et assez honnêtes pour demander pardon à ceux qu'ils ont offensés.

La culpabilité est un sentiment qui vit et croît dans le secret et qui perd de sa force quand on l'expose au grand jour. Bien souvent, notre désir de paraître juste aux yeux des autres nous empêche de reconnaître nos fautes. A quoi bon révéler une décision mal éclairée ou une erreur stupide ? Et pourtant, plus nous essayons de repousser ces réalités loin de notre conscience, plus elles nous empoisonneront l'existence—parfois à un niveau inconscient. Pour finir, le sentiment de culpabilité va s'accroissant et nous perdons notre liberté intérieure sous le poids de ce fardeau.

Quant à la liberté qui naît de la reconnaissance de ses propres fautes, voici ce qu'en dit Steve, un vieil ami à moi :

Dans ma quête de paix intérieure, j'ai exploré diverses religions et étudié la psychologie, mais toutes ces démarches ne m'ont donné que des réponses incomplètes. Ce n'est qu'après avoir pris conscience du désastre de ma propre vie que j'ai pu voir combien il me fallait absolument changer et combien j'avais besoin que l'on me pardonne.

L'expérience qui fut déterminante pour moi m'arriva de manière inexplicable et inattendue. Je pris soudainement conscience de l'avalanche de torts que j'avais commis—une réalité qui m'avait été cachée jusqu'alors par mon amour-propre et mon désir de paraître aux yeux des autres sous un jour favorable. A présent, les souvenirs de tout ce que j'avais fait de mal se déversaient en moi comme des flots de bile.

Tout ce que je voulais, c'était être libre, ne plus avoir enfoui en moi rien de sombre ou de laid. Je voulais réparer, partout où c'était possible, les torts que j'avais causés. Je ne cherchais aucune justification—jeunesse, circonstances, mauvaise influence de mes camarades : j'étais responsable de ce que j'avais fait.

Je mis clairement par écrit, page après page, tous les détails de mes torts, comme si l'ange de la repentance me lacérait le cœur avec une épée, tant c'était douloureux. J'écrivis en tout des dizaines de lettres—à toutes les personnes ou organisations à qui j'avais menti, que j'avais volé, avec qui j'avais triché. Je me sentis enfin libre.

Dans *Les frères Karamazov*, Dostoïevski décrit l'un des personnages qui, après avoir avoué un meurtre dont il gardait le secret depuis des dizaines d'années, fait l'expérience de cette même libération. « Je me sens calme et joyeux, pour la première fois depuis tant d'années. Après ma confession, ce fut dans mon âme le paradis. » Dans la vie réelle, le meurtrier ne trouvera peut-être pas aussi facilement ce « paradis », mais on ne saurait en exclure la possibilité.

Il y a plusieurs années, j'ai entamé une correspondance avec Michael Ross, un jeune diplômé de la prestigieuse université Cornell devenu violeur et meurtrier en série. Vu l'énormité de ses crimes, la terreur de ses victimes dans leurs dernières minutes et la douleur des familles, le mépris avec lequel le traitent la plupart des gens ne surprend pas. Ne pas le haïr, pensent-ils, serait minimiser les souffrances indicibles qu'il a causées.

Mais qu'en est-il des propres souffrances de Michael ? A la fin de la première visite que je lui rendis, je lui ouvris les bras pour lui dire au revoir. Il s'effondra en larmes. Depuis vingt ans, personne ne l'avait embrassé. Et que dire du fait que depuis des années, il regrette profondément ses crimes ? Voici un extrait d'une lettre que j'ai reçue de lui :

Je me sens profondément coupable : c'est un sentiment intense, qui me submerge et me pénètre et envahit mon âme des nuages noirs et déchirants de la haine de soi, du remords et de la tristesse... La réconciliation est ce



à quoi j'aspire le plus : réconciliation avec l'âme de mes victimes, avec leurs familles et leurs amis et enfin, avec moi-même et avec Dieu.

Il est très improbable que Michael soit pardonné par les familles des victimes, et il est pour ainsi dire impossible que sa condamnation à mort soit commuée en peine de prison à vie<sup>10</sup>. Je n'en ai pas moins tenté de montrer à Michael que le sort que la loi lui impose n'a pas forcément le dernier mot.

Indépendamment de ses tourments intérieurs, une personne comme Michael, qui reconnaît de son propre chef sa culpabilité, a plus de chance d'être racheté que celui dont la confession a été obtenue par persuasion ou sous la menace. Même si, jusqu'au jour de sa mort, tout pardon lui est refusé, nous devons espérer et croire que la force du pardon peut le toucher—ne serait-ce que parce qu'il le désire tant et qu'il fait tout son possible pour en devenir digne.

**Il est évident** que le pardon peut transformer des vies à un niveau personnel, mais il est bon de rappeler qu'il peut aussi avoir une influence à un niveau bien plus large. Ce qui commence par un changement chez un individu peut affecter ceux qui l'entourent, de telle sorte que les

---

<sup>10</sup> Michael Ross a en effet été exécuté, le 13 juin 2005.

répercussions d'un pardon peuvent se propager en cercles grandissants d'une personne à une autre.

C'est ce dont les habitants de Möttlingen, un village dans la Forêt Noire, firent l'expérience il y a environ cent cinquante ans. Avant ce changement, son pasteur, Johann Christoph Blumhardt, qui est aujourd'hui célèbre, se plaignait du « brouillard d'apathie » qui enveloppait sa paroisse. Aujourd'hui, mis à part les touristes curieux qui viennent en foule voir son église, le village semble tout aussi endormi. Seule une petite plaque commémorative sur le mur d'une vieille maison à colombages témoigne des événements incroyables qui secouèrent un jour le village : « Homme, pense à l'éternité et ne te moque pas du temps de la grâce car le jugement est proche ! »

Ce réveil, comme on appelle aujourd'hui cet événement, commença en 1843, la veille du Nouvel An. Un jeune homme connu pour ses débauches et son tempérament violent vint frapper à la porte du presbytère, suppliant qu'on le laissât entrer pour voir le pasteur Blumhardt. Il avoua à ce dernier n'avoir pas dormi depuis une semaine entière et craignait de mourir s'il ne pouvait décharger sa conscience. Blumhardt se tint d'abord sur ses gardes, mais quand le jeune homme se mit, dans un torrent de paroles, à avouer tous ses méfaits, petits et grands, il prit conscience de la sincérité de sa confession.

C'est ainsi que commença une vague de confessions sans précédent, un villageois après l'autre se présentant pour confesser ses péchés secrets et cherchant à prendre un nouveau départ, la conscience en paix. Le 27 janvier 1844, seize personnes étaient venues au presbytère ; trois jours plus tard, le chiffre avait grimpé à trente-cinq ; puis un peu plus tard à cent cinquante—bientôt, les habitants des villages voisins se présentaient à leur tour.

Il n'y eût pas à Möttlingen les débordements affectifs qui accompagnent souvent les renouveaux spirituels, pas de proclamations exagérées d'iniquités ou de repentance publique. Les choses se passèrent au contraire dans le calme et la modération. Toutes catégories sociales confondues, les gens se voyaient soudain dans toute leur misère et, bouleversés, désiraient ardemment rompre avec les mauvaises habitudes de leur passé.

Plus révélateur encore, ce mouvement produisit—au-delà des mots et des émotions—des actes concrets de repentir et de pardon. Des biens volés furent restitués, des ennemis réconciliés, des infidélités et des crimes (dont un infanticide) avoués, et des mariages restaurés. Même les ivrognes du village furent touchés et cessèrent de fréquenter la taverne.

J'ai eu l'occasion de me rendre à Möttlingen à plusieurs reprises pour y rencontrer les descendants de Blumhardt

(mes parents, fortement influencés par ses écrits, me donnèrent ses prénoms), et je me suis souvent demandé si ce qui s'y est passé il y a cent cinquante ans fut un phénomène isolé—mais je suis sûr à présent que ce n'est pas le cas. Si le pardon trouvé par un homme repentant a pu ainsi affecter tant de personnes à son époque, comment ne pas croire qu'il peut en être de même aujourd'hui ?

# Non pas un événement – un cheminement

Pierre s'approcha de Jésus et lui dit : « Seigneur, quand mon frère commettra des fautes contre moi, combien de fois dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois ? » Jésus lui répondit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante dix-sept fois ».

MATHIEU, 18 : 21 - 22

**Le 12 juillet 1986 après-midi**, quand Steven McDonald, policier à New York, entra dans Central Park accompagné de son collègue, le sergent Peter King, rien ne laissait présager quoique ce soit d'anormal. Certes, il y avait bien eu récemment dans le quartier une série de vols de bicyclettes et d'actes délictueux et ils étaient vigilants, mais il s'agissait d'une simple ronde de routine—jusqu'à ce qu'ils tombent sur un groupe d'adolescents suspects.

Dès qu'ils nous repérèrent, ils prirent la fuite. Nous nous lançâmes à leur poursuite, mon collègue dans une direction, moi dans une autre. Je les rattrapai quelque trente mètres plus loin. En m'approchant, je leur lançai : « Les gars, je suis policier, j'aimerais vous parler ! ». Puis je leur demandai leur nom, où ils habitaient, et ce qu'ils faisaient dans le parc.

Tout en les questionnant, je remarquai une bosse dans le bas de la jambe de pantalon de l'un d'eux, comme s'il avait un pistolet glissé dans sa chaussette. Comme je me penchais pour regarder, je sentis quelqu'un bouger au-dessus de moi. Levant la tête, je vis que le plus grand des trois (j'ai su plus tard qu'il avait quinze ans) avait un pistolet pointé vers moi. Je n'eus pas le temps de réagir. Il y eut une détonation assourdissante, un éclair et une balle me frappa au-dessus de l'œil droit—je me rappelle encore la flamme rouge-orangée jaillissant du canon, l'odeur de la poudre et la fumée. Je tombai à la renverse. Le garçon tira une seconde fois, m'atteignant cette fois-ci à la gorge. Comme je gisais à terre, il tira une troisième fois.

J'avais mal, je ne sentais plus certaines parties de mon corps et je savais que j'étais en train de mourir. Je ne voulais pas mourir—j'étais terrorisé. Mon collègue hurlait dans sa radio : « Poste central 10-13 ! 10-13 !<sup>11</sup> ». Quand j'entendis ce code, je sus que j'étais dans un état critique. Je fermai les yeux...

---

<sup>11</sup> Code pour la Police de la ville de New York signifiant qu'un policier a besoin de secours immédiats.

Steven ne se souvient pas de la suite des événements, mais quand les premiers policiers venus à leur secours arrivèrent sur les lieux, il trouvèrent le sergent King assis par terre, couvert du sang de Steven, tenant dans ses bras son collègue qu'il berçait. Il pleurait. Chaque seconde perdue pouvait être fatale et Steven fut immédiatement porté à l'arrière de la voiture de patrouille et amené aux urgences de l'hôpital le plus proche, Harlem's Metropolitan Hospital, à quelques rues de là. Il y fut immédiatement pris en charge par une équipe de médecins et d'infirmières. Steven fut entre la vie et la mort pendant les quarante-huit heures qui suivirent. A un moment, le chirurgien en chef dit même au commissaire de police : « Il ne va pas s'en sortir. Prevenez la famille, qu'elle vienne lui dire au-revoir. » Mais son état s'améliora soudain.

En me sauvant la vie, ils réussirent l'impossible, mais mes blessures étaient irréversibles. La balle qui m'avait transpercé la gorge avait touché ma colonne vertébrale et je ne pouvais bouger ni les bras ni les jambes, ni respirer sans un respirateur artificiel. En l'espace d'une seconde, d'un agent de police actif j'étais devenu, victime d'un crime, un invalide. J'étais paralysé à partir du cou.

Quand le chirurgien entra dans ma chambre pour m'informer de mon état, ma femme, Patti Ann, était auprès de moi. Il lui dit qu'il allait falloir me placer dans un établissement spécialisé. Nous étions mariés depuis à peine huit mois et Patti Ann, qui avait vingt-trois ans,

était enceinte de trois mois. Elle s'écroula par terre, incapable de contrôler ses sanglots. Moi aussi, je pleurai. Et prisonnier de mon corps, je ne pouvais pas même faire un mouvement pour réconforter ma femme.

Steven passa les huit mois suivants à l'hôpital, d'abord à New York puis dans le Colorado. Il lui fallut réapprendre à vivre—et cette fois-ci, dans une totale dépendance. Il dut s'habituer à d'innombrables gestes que d'autres faisaient désormais pour lui : la toilette, les repas, utiliser les W.C...

Les premiers mois, la partie n'était pas gagnée—je faillis mourir à plusieurs reprises. Et quand j'émergeais de ces moments, je n'étais pas sûr d'avoir envie de vivre. Heureusement, je reçus beaucoup d'amour de ma famille, de mes amis et de personnes qui voulaient me soutenir—c'est ce qui me permit de me sortir de certaines périodes extrêmement difficiles.

Six mois après mon accident, Patti Ann accoucha d'un petit garçon, que nous prénommâmes Conor. Sa naissance fut pour moi comme un message de Dieu : il fallait que je vive, et que je vive différemment. Il m'apparaissait clairement que je ne pouvais que répondre à cet appel à la vie. Je me mis à prier pour changer intérieurement, pour que l'homme que j'étais soit remplacé par un homme nouveau.

A la suite de cette prière, je sentis naître en moi le désir de pardonner au jeune homme qui m'avait tiré dessus.



Je voulais me libérer de toutes les émotions négatives et destructrices – colère, amertume, haine et autres sentiments – que cet acte de violence avait provoqués en moi. Il me fallait devenir libre de tout cela pour pouvoir aimer ma femme, mon fils et ceux qui nous entouraient.

Peu après la naissance de Conor, nous avons donné une conférence de presse. Les gens voulaient savoir ce que je pensais et comment j'allais. Je ne pouvais toujours pas parler à cause de mes blessures, c'est donc Patti Ann qui a répondu aux questions pour nous deux. Elle fit savoir au public combien j'étais reconnaissant d'être en vie et ma fierté de faire partie de la Police de New York. Elle dit qu'en tant qu'officier de police, j'avais toujours voulu aider les autres et que le fait d'être maintenant paralysé n'avait rien changé à ce désir. Puis elle annonça que j'avais pardonné au jeune homme qui avait essayé de m'assassiner.

Le public semblait stupéfait. Depuis ce jour, on me demande souvent : « Pourquoi ? Pourquoi lui avez-vous pardonné ? » On me dit : « Je n'arrive même pas à m'entendre avec ma sœur (ou avec mon frère, mon père ou ma mère), eux qui ne m'ont jamais vraiment fait de mal – ils sont simplement mesquins. Alors, vous, comment donc pourriez-vous pardonner ? »

Tout séparait Steven de son agresseur : Steven est blanc ; Shavod Jones, noir. Steven, issu des classes moyennes, a grandi à Long Island, dans la banlieue Est de New York ; Shavod dans une HLM à Harlem. Leur brève rencontre

dans Central Park aurait pu s'arrêter là. Mais Steven voulait autre chose. Conscient de ce que son agresseur venait de changer à jamais le cours de leurs vies respectives, il sentait entre eux un lien étrange.

Chose étonnante, nous sommes devenus amis. J'ai commencé à lui écrire. Il n'a d'abord pas répondu à mes lettres, puis il s'est mis à m'écrire. Environ un an ou deux plus tard, il a appelé chez moi de la prison et nous a présenté ses excuses – à ma femme, à mon fils et à moi. Nous les avons acceptées, et je lui ai dit que j'espérais que lui et moi pourrions un jour collaborer. Je nourrissais l'espoir que nous pourrions voyager ensemble à travers le pays pour témoigner que cet acte de violence avait changé sa vie et la mienne et nous avait permis de comprendre ce qui importe le plus dans la vie.

Au fil du temps, leur correspondance se fit moins régulière puis cessa. Fin 1995, Shavod fut libéré de prison. Trois jours plus tard, il était tué dans un accident de moto. Certains penseront peut-être que les efforts de Steven pour nouer des liens avec son agresseur furent vains – mais pas lui :

Pour ce gosse, j'étais un écusson, un uniforme qui représentait le gouvernement ; j'étais le système qui laisse les propriétaires exiger des loyers pour des appartements sordides dans des immeubles délabrés ; j'étais les services municipaux qui restaurent des quartiers pauvres et en chassent les habitants, que ceux-ci soient de respectables

et honnêtes citoyens ou des trafiquants de drogue ou des criminels ; j'étais le flic irlandais qui se pointe lors d'une dispute familiale et qui repart sans rien faire parce qu'aucune loi n'a été enfreinte.

Pour Shavod Jones, j'étais l'ennemi. Il ne me voyait pas comme une personne, un homme qui aimait les siens, un mari et un futur papa. Il avait été dupe de tous les stéréotypes de sa catégorie sociale : les policiers sont racistes, ils utilisent la violence, alors armez-vous pour vous défendre. Et je ne pouvais lui en vouloir. La société, sa famille, les services sociaux dont il dépendait, ceux qui étaient la cause de la séparation de ses parents – tous, ils l'avaient laissé tomber bien avant qu'il ne me rencontre dans Central Park.

Depuis que nous nous sommes rencontrés en 1997, Steven et moi sommes devenus de bons amis et quand je vais le voir dans sa maison de Long Island, je suis souvent frappé par l'étendue de ses handicaps. La vie dans un fauteuil roulant est déjà difficile à accepter quand on est âgé, mais quand on est ainsi arraché en pleine force de l'âge à une vie active et heureuse, tout s'effondre. Ajoutez à cela une trachéostomie pour pouvoir respirer, une dépendance totale des infirmières et autre personnel soignant – et la vie peut à juste raison paraître parfois bien limitée. Mais Steven a une façon très pratique de voir les choses :

Ce n'est pas facile d'être paralysé. Cela fait vingt ans que je n'ai pas pu prendre ma femme dans mes bras. Conor

est maintenant un jeune homme, et jamais nous ne nous sommes entraînés au base-ball ensemble. C'est frustrant, difficile, exécration – parfois.

Mais j'en suis venu à penser qu'une – et une seule – chose serait pire que recevoir une balle dans la moelle épinière, ce serait de nourrir en moi le sentiment de vengeance. Dans ce cas, mes blessures auraient gagné aussi mon âme, meurtrissant encore davantage ma femme, mon fils et les autres. Que les dégâts physiques soient irréversibles est bien assez pénible – mais je peux au moins choisir de prévenir les dégâts spirituels.

J'ai des hauts et des bas. Certains jours, quand je me sens mal, je peux me mettre en colère. Il m'arrive de me sentir déprimé. Il m'est même arrivé d'avoir envie de mettre fin à mes jours. Mais j'ai réalisé, au fil du temps, que la colère est un sentiment qui ne mène à rien...

Bien sûr, je n'ai pas pardonné à Shavod tout de suite. Il m'a fallu du temps. Les choses ont évolué en quatorze ans. J'y pense presque tous les jours. Mais je puis affirmer ceci : jamais je n'ai regretté de lui avoir pardonné.

Patti Ann pense de même :

J'ai eu du mal, beaucoup de mal à vraiment pardonner au jeune garçon qui a tiré sur Steven. Pourquoi a-t-il fait cela ? J'aimerais, encore à ce jour, savoir pourquoi. Pourquoi mon fils doit-il grandir sans vivre les mêmes expériences que les autres enfants avec leur papa ? Cette question nous fait encore souffrir. Mais je sais depuis longtemps que si je voulais que notre couple survive à

cette épreuve, il fallait que je renonce à ma colère. Sans cela, nous n'aurions pas pu continuer, tous les deux. Parce que quand un tel sentiment couve sourdement en vous, il commence par vous détruire vous-même puis il détruit tout ce qui vous entoure.

Aujourd'hui, Steven est un intervenant très populaire dans les écoles de New York et de sa banlieue. Il raconte son histoire devant un auditoire captivé puis engage le dialogue sur les questions d'ordre plus général que son accident soulève. Pour Steven, le cycle de la violence qui empoisonne de nos jours tant de vies – dont beaucoup de jeunes vies, comme celle de Shavod – ne peut être brisé que si l'on fait tomber les murs qui séparent les gens, murs dont naît la peur de l'autre. Et pour ce faire, les meilleurs outils sont l'amour, le respect et le pardon. Voici ce qu'il dit au cours d'une de ses nombreuses interventions devant des élèves :

Comment pardonner, et pourquoi ? Je ne peux vous répondre. C'est probablement la chose la plus difficile que vous tenterez dans votre vie. Tout ce dont je peux parler, c'est ce que j'ai vu et vécu moi-même : une fois que vous arrivez à dépasser les torts qu'on vous a faits, tout change. Vos relations avec les autres changent, votre état d'esprit, votre tempérament – votre conception de la vie toute entière change. Ce dépassement vous donnera une vie meilleure. En outre, vous découvrirez que quand

on pardonne, on est toujours gagnant. On n’y perd rien. Parce que ce n’est pas un signe de faiblesse que d’aimer quelqu’un qui vous a fait mal. C’est un signe de force.

Il cite Robert F. Kennedy pour montrer que « parmi les victimes de la violence, il y a des noirs et il y a des blancs, il y a des riches et il y a des pauvres, des jeunes et des vieux, célèbres ou anonymes. Ce sont, par-dessus tout, des êtres humains que d’autres êtres humains ont aimés, des personnes dont d’autres avaient besoin. » Et à chaque intervention, Steven trouve le moyen de citer Martin Luther King – un homme dont il tire une inspiration sans limite.

Quand j’étais un tout jeune enfant, Luther King s’est rendu dans notre ville, dans l’Etat de New York. Ma mère est allée l’écouter et fut très impressionnée par ce qu’elle avait entendu. J’espère que ses paroles vous inspireront, vous aussi. Luther King disait qu’il y a du bon au fond des pires d’entre nous, et du mauvais au fond des meilleurs, et que quand nous comprendrons cela, nous aimerons et nous pardonnerons mieux. Il disait aussi « le pardon n’est pas un acte que l’on pose de temps à autre, c’est un état d’esprit permanent. » En d’autres termes, c’est quelque chose à quoi il faut travailler. De même qu’il faut s’occuper de sa forme physique et mentale, il faut s’occuper de son cœur. Le pardon n’est pas une décision que l’on prend une seule fois. Le pardon doit se vivre – chaque jour.

**Si l'histoire de Steven illustre** le long combat intérieur qui suit toute décision de pardonner, celle de Saira Sher, une petite fille de neuf ans, nous montre que ce combat ne peut être gagné sans un premier pas déterminant :

Saira avait trois ans quand elle fut renversée par une voiture alors qu'elle traversait la rue avec sa mère, à Troy, une ville de l'Etat de New York. Suivirent des mois d'opérations chirurgicales, de convalescence et de rééducation, mais elle ne se remit jamais complètement.

Saira est aujourd'hui confinée à son fauteuil roulant, incapable de marcher ni d'utiliser ses bras ni ses mains (elle écrit en tenant un stylo entre les dents). Elle n'en est pas moins une petite fille pleine d'audace qui rêve de devenir chanteuse principale dans son propre groupe rock et de fonder un foyer pour enfants handicapés. « Je suis prisonnière de mon corps mais mon esprit est libre », écrit-elle récemment dans le journal de son école. « J'en fais probablement plus que les autres qui peuvent marcher. En somme, ce n'est pas si terrible d'être paralysée. »

Mais parlez à sa grand-mère, Alice Calonga, qui est aussi celle qui s'occupe le plus de Saira, et vous aurez un autre point de vue :

Saira est une source d'inspiration. Elle n'éprouve aucune animosité. Elle est très positive et ne s'attarde pas sur ce qui lui est arrivé ni ne s'apitoie sur son sort. Pour ce qui la concerne, elle est une enfant comme les autres. Si

jeune, elle a déjà donné autour d'elle le centuple de ce qui lui a été enlevé. Mais tout cela n'efface tout de même pas ce qu'on lui a fait.

Je n'oublierai jamais les quelques jours qui ont suivi l'accident. Nous étions aux urgences pédiatriques de l'hôpital d'Albany. Il y avait là beaucoup de parents avec leurs enfants – et puis deux jeunes hommes, que je remarquai parce qu'ils étaient toujours là, à me regarder. L'un d'eux s'approcha enfin et me demanda si j'étais de la famille de la petite fille qui avait été renversée par la voiture. Je répondis que oui. Il me demanda ensuite si j'étais sa grand-mère. « Oui », lui dis-je.

Je lui demandai alors qui il était, et il me dit que c'était lui qui avait renversé Saira. J'étais stupéfiée. Puis il me demanda si je pouvais lui pardonner. J'essayai de me mettre, un bref instant, dans la peau de cet étranger et pensai comme je serais moi-même anéantie à sa place. Je sus immédiatement que je devais lui pardonner. C'est ce que je fis, puis je lui ouvris les bras.

A ce même instant, ma fille sortit de la salle des soins d'urgence. Elle fut horrifiée de me voir en train de parler avec ce jeune homme et se mit en colère contre moi.

Elle m'expliqua ce qui s'était vraiment passé, comment le conducteur impatient avait voulu doubler la voiture devant lui, arrêtée à un feu rouge ; il les avait alors heurtées, elle et sa fille. Puis, tentant de prendre la fuite, il avait accéléré et avait à nouveau heurté Saira, lui brisant les cervicales et lui écrasant la moelle épinière.

D'abord, je n'en crus pas mes oreilles. « Personne ne ferait ça ! », dis-je. Mais je découvris bientôt que ma



filles n'avait rien exagéré. J'étais horrifiée, je me sentais comme violée—cet homme m'avait volé un pardon qu'il ne méritait absolument pas.

Malgré tout cela—et malgré la fureur de sa fille, qui lui dit qu'elle n'avait pas le droit de donner son pardon à qui que ce soit pour ce qui s'était passé—elle est sûre qu'elle a bien fait.

Malgré la colère de ceux qui me reprochent d'avoir pardonné, je sais au fond de moi que je l'ai fait pour les bonnes raisons, même si je l'ai fait instinctivement. Je peux dire honnêtement que si je ne n'avais pas pardonné à ce moment là, peut-être n'aurais-je jamais pu le faire. Il me paraît clair que le jeune homme ne méritait pas ce pardon. Mais si j'avais été à sa place, et si j'avais agi comme lui, je sais que j'aurais quand même voulu qu'on me pardonne. C'est ce que j'avais à l'esprit au moment où j'ai pardonné.

Depuis, j'ai appris beaucoup de choses sur ce conducteur. Il continue de défier la loi et de provoquer des dégâts physiques à autrui sans manifester le moindre remords. J'ai su récemment qu'il avait trente-sept infractions sur son permis ! Quand il a renversé Saira, il en avait déjà dix-neuf. Dieu sait ce qu'il a fait depuis.

Alice dit qu'elle lutte chaque jour pour ne pas reprendre ce pardon initial. Mais elle sait aussi que ce combat l'a rendu plus forte.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour me remettre du sentiment d'avoir été trompée. Beaucoup de temps... Mais je *suis* remise. Je ne pense pas que le conducteur devienne jamais digne de ce pardon. Il n'empêche que mes fardeaux me sont plus légers maintenant que lorsque j'avais aussi ma colère à porter. Je peux ainsi vivre une vie meilleure et consacrer mon énergie à quelqu'un qui le mérite—quelqu'un comme Saira.

**Parce que leur propre expérience** illustre la force du pardon, des personnes comme Steven et Alice sont des modèles exemplaires pour ceux qui cherchent à pardonner. Mais au bout du compte, ils ne sont que cela : des modèles. Si leurs témoignages doivent être utiles au-delà de leur simple valeur édifiante, il nous faut trouver le point d'intersection entre leur vie et la nôtre.

Il est évident que le chemin qui mène à la guérison et à l'unité intérieure est différent pour chacun. Chaque personne avance à son propre rythme, et différentes routes mènent au même but. Certains puisent en eux la force de pardonner, d'autres la trouvent grâce à l'aide de ceux qui les entourent. Certains ne peuvent pardonner que lorsqu'ils prennent conscience de leurs propres manquements et se tournent vers une force qui les transcende. D'autres encore n'arrivent jamais à pardonner complètement.

Terry, avec qui je correspond, est détenu à la prison municipale. Il a trente sept ans et a passé dix-neuf de ses trente-sept années de vie en prison ou dans des établissements pénitentiaires d'une sorte ou d'une autre. Enfants, Terry et ses frères ont été retirés de force à leurs parents violents et promenés de foyer d'accueil en foyer d'accueil. Pendant vingt ans.

Dans l'un de ces foyers, Terry fut sévèrement battu par la femme qui en avait la charge. Dans un autre, il fut maintes et maintes fois violé par des garçons plus âgés, eux aussi accueillis. Dans un autre encore, il fut agressé sexuellement par le prêtre qui dirigeait le foyer. Terry s'enfuyait—et se faisait rattraper. Suivaient alors de longues journées enfermé seul dans une pièce, son caleçon pour unique vêtement, et où la nourriture lui était passée par une ouverture dans la porte.

Terry a tant abusé de la drogue et de l'alcool qu'il se souvient mal de certaines périodes de sa jeunesse. Il a fait tant de tentatives de suicide qu'il est incapable d'en donner le nombre exact. Et pourtant, il désire profondément pardonner à ceux qui ont fait de sa vie cet enfer, se pardonner à lui-même pour les « choix stupides » qu'il reconnaît avoir fait, et être pardonné pour les infractions (cambriolages et conduite en état d'ivresse) qu'il a lui-même commises et qui l'ont conduit en prison.

Je peux vous raconter chacun de mes péchés, et je les regrette tous profondément – même ceux dont je n'ai pas pleinement conscience. Croyez-moi, mon cœur est bon. Je donnerais tout ce que j'ai si quelqu'un me le demandait. C'est peut-être incohérent, mais j'aime les autres et je me hais moi-même. Je souffre de voir quelqu'un souffrir, et en même temps, j'ai fait souffrir chaque personne que j'ai aimée. Est-ce que je mets mon cœur là où il ne faut pas, ou bien suis-je complètement cinglé ?

Pour être tout à fait franc, beaucoup de mes problèmes viennent de ce que je n'arrive pas à lâcher mes rancunes. Il y a tant de colère accumulée en moi, tant de haine et d'amertume, que je n'arrive pas à aimer vraiment. Rien ne semble pouvoir faire taire les démons dans ma tête ni apaiser la souffrance inexplicée qui m'habite jour après jour.

Quand je suis avec d'autres personnes, je peux faire semblant – je plaisante, je ris... Mais quand, une fois seul, je désaoûle, alors tous ces sentiments – la solitude, l'abandon, la vengeance, le suicide – remontent à la surface et me submergent. J'ai été suivi par un psychiatre, j'ai fait des séjours dans des centres de cure et de réinsertion, j'ai essayé tous les médicaments sur le marché, mais rien ne marche pour moi. Rien.

J'ai si souvent supplié Jésus de se révéler à moi – et il l'a fait en partie, sans quoi je ne serais pas en train de vous écrire cette lettre. Mais comment me débarrasser de toute cette saloperie qui prend tant de place dans ma tête ? Je me sens incapable de prendre la décision de cesser de haïr...

Je sais bien que mon enfance, c'est du passé, mais j'en veux encore à mes parents pour ce qu'ils nous ont fait, à moi et à mes frères, quand nous étions petits. Parfois, allongé sur mon lit la nuit, je rêve du coup de poing en pleine figure que je leur donnerais si je les revoyais. Je sais que la Bible nous dit : « Tu honoreras ton père et ta mère », mais ne peux pas. J'essaie, pourtant. Vraiment, j'essaie, mais je suis incapable de lâcher ma colère. Je suis si abîmé par mon enfance. La dernière fois que j'ai vu mon frère aîné, il était en train de mourir du Sida. Un autre de mes frères vit dans un hôpital psychiatrique depuis maintenant quarante ans. Un autre encore vit quelque part au Nord d'ici—il cogne comme un fou sur ses enfants exactement comme papa cognait sur nous. Plusieurs fois, je l'ai signalé à l'agence de protection de l'enfance...

Je prie pour pouvoir pardonner. Je prie pour les autres. Je prie pour que Dieu m'aide à devenir celui qu'il veut que je sois. Je prie pour accepter tout ce qu'on peut me faire au cours de la journée. Je prie pour accepter ce que je suis.

Il faut que j'apprenne à me débarrasser de ma colère, parce qu'elle est en train de me tuer. L'une de mes plus grandes peurs, c'est de mourir en prison. J'ai peur que mon âme y reste alors prisonnière.

Je veux sincèrement pardonner à ceux que je déteste—y compris à mes parents—même si des pensées noires envahissent constamment mon esprit et qu'il me faut prier tous les jours pour qu'elles me soient enlevées. Et

je vois aussi combien j'ai moi-même besoin d'être pardonné. Je veux tant changer mes mauvaises habitudes et devenir quelqu'un de bien.

J'ai lu dans la Bible comment Jésus touchait les gens et transformait ainsi leurs vies. Ils n'avaient qu'à s'approcher de lui, toucher son vêtement et ils étaient guéris. Je sais que je ne suis qu'un grain de poussière parmi des millions, mais je voudrais tant connaître moi-même cette guérison. Ou peut-être est-ce trop demander ?

Terry ne verra peut-être jamais face à face les personnes qui ont besoin de son pardon ; peut-être ne trouvera-t-il jamais la paix par rapport aux souffrances qu'il a endurées à cause d'elles. Et même s'il les rencontrait, peut-être ne parviendrait-t-il pas à être suffisamment maître de lui-même pour formuler le pardon qu'il souhaite donner. Dans une situation comme la sienne, où domine la peur d'être mal compris ou piétiné, il peut être trop douloureux de révéler ses sentiments les plus profonds.

En fin de compte, cependant, ce ne sont pas les paroles qui comptent. Pour Terry comme pour nous tous, c'est ce qui se passe tout au fond de nous qui compte vraiment – c'est là que se produit le changement qui permet à notre vie de prendre le cap que nous voulons vraiment et ce, malgré tous les sentiments contradictoires qui menacent de nous faire trébucher.

**Julie était la fierté de son père,** Bud Welch. Elle est morte à l'âge de vingt-trois ans. Aujourd'hui encore, Bud ne peut pas dire qu'il a pardonné à l'homme qui l'a tuée, mais il refuse de laisser la colère et le désespoir dominer sa vie et s'efforce plutôt de garder vivant le souvenir de sa fille en faisant partager aux autres la joie qu'il avait en elle.

J'ai grandi dans une ferme de production laitière, le troisième de huit enfants. Depuis trente-quatre ans, je suis gérant d'une station service à Oklahoma. Je menais une vie très simple—jusqu'au 19 avril 1995, jour où Julie et cent soixante-sept autres personnes furent tuées dans l'attentat à la bombe qui détruisit l'immeuble Murrah, un bâtiment administratif du centre ville. Jusqu'à ce jour, j'avais une fille, c'était ma petite et je l'adorais.

Ses débuts dans la vie n'avaient pas été faciles. Née prématurée, elle avait survécu et était devenue une jeune femme solide, pleine de santé. Elle avait obtenu depuis peu un diplôme d'espagnol à l'université de Marquette et venait de trouver un poste de traductrice dans les bureaux administratifs de la Sécurité Sociale. Au moment de sa mort, elle fréquentait un lieutenant de l'Armée de l'Air. Je sus le lendemain de l'explosion qu'ils avaient décidé d'annoncer leurs fiançailles dans deux semaines.

Toute ma vie, j'ai été opposé à la peine de mort. Des amis me disaient que si quelqu'un tuait un membre de ma famille, je verrais les choses différemment. « Et si Julie était violée et assassinée ? » Je répondais toujours que je ne changerais pas d'avis. Jusqu'au 19 avril.

Pendant les quatre ou cinq semaines qui ont suivi l'explosion, j'ai été tellement submergé par la colère, le chagrin, la haine et le désir de vengeance que j'ai compris pourquoi on fait porter aux personnes accusées de crimes violents un gilet pare-balles au cours de leurs déplacements. C'est pour les protéger de personnes comme moi, qui chercheraient à les tuer.

A la fin de l'année 1995, j'étais très mal en point. Je buvais beaucoup et fumais trois paquets de cigarettes par jour. Intérieurement, j'étais figé, bloqué au 19 avril, incapable de recommencer à vivre. Mais je savais qu'il fallait que je fasse quelque chose. Un jour, je décidai de me rendre sur le lieu de l'attentat.

C'était une froide après-midi de janvier. Je me tenais debout, regardant les gens marcher le long de la chaîne qui entourait l'emplacement où s'élevait autrefois le bâtiment Murrah. Je pensais à la peine de mort. Comme j'aurais voulu voir mourir Timothy McVeigh, ainsi que tout autre responsable de l'attentat ! Mais je commençais en même temps à me demander si vraiment je me sentirais mieux une fois ces hommes exécutés. Chaque fois que je m'interrogeais, j'avais la même réponse : non. Rien de positif ne pourrait naître de leur mort. Cela ne me ramènerait pas Julie. Et c'était la haine et l'esprit de vengeance qui me faisait souhaiter leur mort – ces mêmes sentiments qui étaient à l'origine de la mort de Julie et de cent soixante-sept autres personnes...

Une fois qu'il eût pris conscience de cela, Bud retourna à son ancienne conviction, selon laquelle on a tort d'exécuter



les criminels. Il est devenu l'un des principaux opposants qui militent contre la peine de mort. On lui demande souvent de venir s'exprimer dans des églises, sur les campus universitaires, aux cours de réunions municipales ou de rassemblements d'opposants à la peine capitale. Il est infatigable. Mais rien de tout cela n'a davantage de sens que sa rencontre avec le père de Timothy :

Quelqu'un comme Bill McVeigh est tout autant une victime que moi – peut être plus. Je ne peux imaginer la souffrance que lui et sa famille ont connue. J'ai perdu une fille ; si Timothy est exécuté, il aura perdu un fils. J'ai moi-même un fils, et s'il était reconnu coupable de la mort de cent soixante-huit personnes, je ne sais comment je le vivrais. Bill, lui, devra vivre avec cette réalité jusqu'à la fin de ses jours.

J'ai vu Bill McVeigh pour la première fois à la télévision quelques semaines après l'attentat. Il s'occupait de son parterre de fleurs et leva un bref instant les yeux vers la caméra. Et j'ai lu dans ces yeux la profonde, si profonde souffrance d'un père. J'ai su reconnaître cette douleur, parce que je la vivais moi-même. Je sus alors qu'un jour, il me faudrait lui dire face à face que sa souffrance me touchait vraiment.

Alors je l'ai fait. Le jour de notre rencontre, il était à nouveau dans son jardin. Nous passâmes d'abord à peu près une heure à simplement faire connaissance tout en arrachant des mauvaises herbes. Puis nous sommes entrés dans sa maison, pour rencontrer sa fille de 24 ans,

Jennifer. Dans la cuisine, je remarquai quelques photos accrochées au mur. La plus grande était une photo de Timothy. Sans cesse, mon regard se tournait vers cette image. Je savais qu'on me regardait, et je dis : « Dites donc, quel beau gosse ! » Bill m'avait dit dehors qu'il avait beaucoup de mal à extérioriser ses émotions—il ne pouvait pas pleurer. Mais après ma remarque sur son fils, il dit : « c'est la photo de Tim le dernier jour de lycée », et une grosse larme roula sur sa joue.

Nous parlâmes encore pendant une heure et demie. Au moment de partir, je serrai la main de Bill puis tendis la main à Jennifer. Elle ne la prit pas—mais elle mis ses bras autour de mon cou. Je ne sais qui se mit à pleurer le premier, mais nous pleurions tous les deux. Je dis enfin : « Petite, nous sommes ensemble dans cette galère pour le restant de nos jours. Et nous pouvons choisir de faire de notre mieux. Je ne veux pas que ton frère meurt, et je ferai tout mon possible pour qu'il vive. » Jamais je ne me suis senti plus près de Dieu qu'à cet instant. Et j'eus l'impression qu'un poids énorme m'était ôté des épaules.

Malgré cela, Bud dit qu'il n'a aucun désir de rencontrer l'homme qui a tué sa fille. Il lui arrive même parfois de se demander s'il lui a vraiment pardonné.

... tout au moins, je ne crois pas lui avoir pardonné. Un jour, je m'adressais aux étudiants de l'université d'Etat de l'Oklahoma. L'évêque de Tulsa était présent. J'expliquais mon combat intérieur et comment je ne *senta*is pas que

j'avais pardonné, quand l'évêque intervint : « Mais je crois que vous lui *avez pardonné* », dit-il. Puis il cita un verset de la Bible—ce qui n'est pas vraiment mon fort, mais en tant qu'évêque, je suppose que c'est bien son rôle. Je crois qu'il essayait de me convaincre que j'avais, de fait, pardonné à Timothy. Et peut-être l'ai-je fait.

J'ai encore des moments de rage intérieure. Je me rappelle un jour, regardant autour de moi alors que je traversais le campus d'un lycée en Californie juste avant de m'adresser à ses élèves. L'endroit me rappelait le lycée de Julie. Et cette rage monta soudain en moi. J'étais là, sur le point de parler de mon opposition à la peine de mort devant un auditorium plein de lycéens et je me disais : « ce salaud ne mérite pas de vivre. »

Je sais au fond de moi que je ne souhaite pas que Timothy soit exécuté<sup>12</sup> parce que si un jour il n'est plus là, il sera trop tard pour moi de faire le choix du pardon. Tant qu'il est vivant, je ne peux ignorer mes émotions et mes sentiments. Mais il m'arrive de régresser, même quand je suis sûr que je veux pardonner. C'est sûrement pour ça que l'expression « faire son deuil » me hérisse. Je suis las de l'entendre. La première fois que quelqu'un m'a parlé de « faire mon deuil », c'était le lendemain de l'enterrement de Julie—j'étais alors en plein cauchemar. Et dans un sens, j'y suis encore. Comment pourrais-je vraiment mettre tout ça derrière moi ? J'ai été amputé d'une partie de mon cœur.

---

<sup>12</sup> Malgré les protestations de Bud Welch, Timothy McVeigh a été exécuté par injection létale le 11 juin 2001 à la prison de Terre Haute, dans l'Indiana.

Bud a été une source d'inspiration pour moi dès notre première rencontre, et quand je le revois, je sens en lui une résolution chaque fois plus grande de tirer de cette tragédie quelque chose de positif. C'est le chagrin qui l'a poussé à rencontrer la famille du meurtrier de Julie, mais, c'est l'amour de la vie qui habitait sa fille qui lui donne la force d'avancer aujourd'hui. Et s'il n'a pas encore atteint toute la plénitude de guérison qu'il cherche, son chemin – comme tout chemin de pardon – est un chemin d'espoir :

C'est un combat, mais un combat auquel je ne veux pas me dérober. De toutes façons, le pardon n'est pas quelque chose que l'on décide comme ça, un matin au réveil. Il faut chercher à résoudre notre colère et notre haine, aussi longtemps qu'elles nous habitent – et essayer de vivre chaque jour un peu mieux que le jour précédent.

# Répercussions

L'amour qui agit, comparé à l'amour qui rêve, est quelque chose de cruel et d'effrayant. L'amour qui rêve a soif d'exploits immédiats et rapidement accomplis, et de l'attention de tous. On va jusqu'à donner sa vie à condition que cela ne dure pas longtemps, que tout s'achève rapidement, comme sur la scène, sous les regards et les applaudissements. L'amour qui agit, c'est le travail et la maîtrise de soi.

FÉDOR DOSTOÏEVSKI

**Pendant des années**, chaque fois que j'entendais le nom de *Rwanda*, ma réaction était presque immédiate : j'y associais toujours le mot de génocide et les images terrifiantes de 1994, quand des villages entiers furent détruits au cours de l'un des pires massacres de masse de l'histoire récente. Aujourd'hui, j'associe au nom de *Rwanda* un mot bien différent : celui de *pardon*, et sa capacité à racheter jusqu'aux

chapitres les plus sombres de l'histoire de l'humanité. Ce changement, je le dois à ma rencontre avec Jean-Paul Samputu, en 2008.

Jean-Paul, musicien de renommée internationale au programme de concerts bien chargé, a chanté un peu partout dans le monde, de l'Afrique rurale au Lincoln Center à New York. On l'a comparé à Paul Simon et il a gagné de nombreux prix, dont le prestigieux Kora Award<sup>12</sup>. Mais ce n'est pas sa musique qui a attiré mon attention. C'est son cheminement, de la colère et la haine au pardon et à la joie.

Imaginez : un *million* de personnes assassinées en quatre-vingt dix jours... Amis, frères, sœurs, enfants, parents, époux, épouses—tous se sont entretués. Des parents ont tué leurs enfants et des maris leur femme... Pendant ce temps, j'étais en tournée au Burundi et en Ouganda.

Au Rwanda, j'étais connu, et mon père m'avait conseillé de prendre la fuite. Je suis rentré en juillet 1994, à la fin du génocide. Je savais déjà que mes parents étaient morts. Ils avaient été tués en mai à Butare, notre village natal au sud de la capitale. Trois de mes frères avaient aussi été tués, ainsi que ma sœur de trente-quatre ans. C'était atroce.

Ma famille est Tutsi, et c'était nos propres voisins qui assassinaient notre peuple. Comme ma sœur avait épousé

---

<sup>12</sup> Les Kora Awards de la musique africaine récompensent chaque année les meilleurs chanteurs, chanteuses, groupes du continent africain et de sa diaspora.

un Hutu, j'avais cru qu'elle était en sécurité. Mais je me trompais. Ils l'avaient tuée elle aussi, très lentement, mettant trois jours à l'achever. Il y a beaucoup de choses dont je n'arrive pas encore à parler aujourd'hui...

De retour au Rwanda, je me suis rendu à la maison de mon père à Butare. Elle était vide. J'ai cherché les voisins. Personne. Il y avait des cadavres partout. Et l'odeur ! J'ai fini par trouver des survivants et appris ainsi qui avait tué mes parents. C'était Vincent, mon meilleur ami d'enfance. Nous avons grandi ensemble et partagé tant de parties de foot. J'étais atterré. Complètement anéanti.

Presque chaque Tutsi survivant avait perdu des membres de sa famille. Mais de penser que l'assassin de mes parents était mon meilleur ami m'a fait perdre la tête. J'ai commencé à boire et à me droguer. Je buvais une bouteille entière de Waragi (un gin africain) par jour – et je me demandais pourquoi je n'en mourais pas. Aujourd'hui, je sais.

Pendant les neuf années qui ont suivi, j'ai vécu, hagard et hébété, rongé par la colère, la douleur et l'amertume. Une guerre se livrait en moi et me déchirait. Je ne pouvais plus chanter parce que j'étais toujours ivre. J'étais incapable d'honorer mes contrats et n'étais jamais prêt à temps pour monter sur scène.

Je me suis rendu en Ouganda, où des amis ont tenté de m'aider. Ils m'ont emmené de sorcier guérisseur en sorcier guérisseur, mais rien ne m'aidait. J'étais en colère contre moi-même et contre Dieu. « Où étais-tu, Dieu? »,

répétais-je sans cesse. « Comment as-tu pu laisser de telles choses se produire ? ».

C'est à peu près à cette époque que ma femme accoucha d'une petite fille très handicapée, Claudia. Ceci n'a fait qu'empirer ma colère, je rendais Dieu responsable. Ma femme et moi nous accusions l'un l'autre, la venue de cette enfant détruisait notre couple...

En 1998, les Samputu partirent pour le Canada. Ils s'installèrent à Montréal, où vit une communauté importante d'immigrés rwandais. Un autre enfant naquit. En 2000, ils se séparèrent et Jean-Paul revint en Afrique.

Je suis alors retourné en Ouganda—j'étais une star, là-bas. Un grand concert fut organisé, et je me mis à nouveau à gagner de l'argent. Mais comme je buvais et me droguais, je me retrouvais sans cesse en prison. Un temps de liberté, un temps de prison... c'était sans fin. Je connais toutes les prisons, là-bas, pour avoir purgé des peines dans chacune.

Pour finir, l'un de mes frères versa une grosse somme d'argent pour me faire libérer. Je le rejoignis au Kenya, où il vivait. Un jour, Moïse, un évangéliste, ami de la femme de mon frère, vint nous rendre visite. Il me dit qu'il était venu à cause de moi parce que Dieu lui avait dit de me trouver et de prier pour moi.

J'étais sceptique, mais j'écoutai. Puis je le laissai prier sur moi. Franchement, j'aurais fait n'importe quoi, à cette époque, pour aller mieux. Je n'avais pas le choix. Rien jusqu'alors n'avait marché.



Les prières de Moïse me firent un effet considérable. Il m'aïda à surmonter mon problème d'alcool et de drogue en ordonnant aux démons de me quitter. Il priaït ainsi : « Au nom de Jésus, sortez de cet homme! » Chaque fois qu'il prononçait le nom de Jésus, je ressentais quelque chose d'étrange. Il m'arrivait de m'effondrer, parfois même de vomir. C'est difficile à décrire. Tout ce que je peux dire, c'est que la prière de cet homme était d'une incroyable puissance.

Au début, je lui disais : « Tu es le meilleur des sorciers ! » (c'est tout ce que je connaissais). Alors il riait : « Non, je ne suis pas sorcier... ». Et quand je le remerciais, il m'assurait qu'il n'avait fait que prier. « Ne me remercie pas, ce n'est pas moi qui te guéris, c'est Jésus. » Bientôt, j'eus soif de Jésus. Je voulais en savoir plus sur lui. Trois mois plus tard, j'avais cessé de boire et de me droguer.

En 2003, je suis retourné en Ouganda. J'étais à présent chrétien, et les journaux en parlèrent—tout comme ils avaient parlé de mes séjours en prison. Il y eut de gros titres : « Samputu change de vie » ; « Samputu croit à la prière ». Je me rendis à Sseguku, au célèbre Mont de la prière, où des gens du monde entier se rendent pour être avec Dieu. J'y passai trois mois seul, cherchant le Christ.

A Sseguku, j'ai prié et prié, et j'ai posé à Dieu toutes mes questions. Toujours, je recevais la même réponse. Je l'entendais dans mes rêves, comme une voix avec laquelle je dialoguais. Nuit après nuit, j'entendais le même message : « Il faut que tu pardonnes. »

J'avais l'habitude de me rendre dans une église, sur ce Mont de la prière et là, c'était encore la même chose que j'entendais dans les sermons. Ce message, je ne voulais pas l'entendre, mais je ne pouvais y échapper. Et toujours, j'entendais dans mon sommeil : « Tu ne guériras que quand tu auras pardonné. » Mais j'y résistai pendant encore au moins un an.

J'étais donc chrétien, j'avais cessé de boire et je ne me droguais plus. Pourtant, je ne me sentais pas pleinement libéré ni complètement guéri. J'allais à peu près bien, mais il y avait encore de la rancœur au fond de moi. Et c'était là le problème. Parce qu'il ne suffit pas d'être chrétien, ni même de connaître toute la Bible—ce n'est là que la moitié du programme. L'important, c'est de *vivre* ce que l'on sait—de *vivre* la vérité.

Pour moi, cela signifiait une chose : il fallait que je me repente et que j'aie payé les dettes que j'avais un peu partout. Il fallait que j'aie demandé pardon à ceux que j'avais blessés. Il fallait que je pardonne à Vincent. Et il fallait que je pardonne à ma femme.

Ce fut un rude combat. Je ne cessais de répéter : « Non ! » Des mois s'écoulèrent. Puis un jour, j'en eus assez—je devais dire « Oui ». Je me dis en moi-même : « Je suis prêt, à cet instant même, à pardonner à Vincent. » A ces mots, je me sentis complètement guéri et libéré de mon passé, mon cœur était en paix, simplement parce que j'avais enfin dit « oui » à cette voix intérieure. J'appelai ma femme et je me mis à la recherche de Vincent. Il était en prison, mais je trouvai son épouse, Regina, et lui demandai de dire à Vincent que je lui avais pardonné.

Quand j'ai demandé à Jean-Paul de mettre le doigt sur ce qui l'avait fait pardonner à son vieil ami, il me dit qu'il avait craint de devenir lui-même un meurtrier.

Heureusement que je n'ai pas retrouvé Vincent avant. Je n'ai jamais agressé personne, mais dans ma tête, c'est ce que je planifiais de faire : j'allais le tuer. Et si je ne pouvais le faire moi-même, j'allais demander à quelqu'un de le faire pour moi. Voilà ce à quoi vous mène la haine: vous devenez à votre tour un assassin, même si vous n'avez aucune idée de comment vous y prendre pour tuer.

Quand enfin j'ai pardonné à Vincent, il a eut de la peine à me croire. Il dit à sa femme : « Comment donc peut-il faire ça, après ce que j'ai fait ? » Il était convaincu que c'était une ruse, un stratagème politique. Mais sa femme lui dit : « J'ai parlé avec Samputu. Si tu n'acceptes pas son pardon, c'est ton problème. Mais laisse-moi te dire une chose : ce n'est pas lui qui te pardonne. C'est Dieu. C'est la grâce. »

Vincent finit par me croire. Ceci apporta quelque chose de remarquable : jusqu'alors, sa femme ne voulait pas qu'il remette les pieds à la maison. Elle ne se voyait pas vivant avec un meurtrier sans repentir. Mais à partir du moment où il accepta mon pardon (et voyant bien que ce pardon venait de Dieu), il put se repentir et se pardonner à lui-même. Régina lui pardonna à son tour. « Si Dieu peut te pardonner à travers Samputu, lui dit-elle, alors je devrais arriver à te pardonner, moi aussi. » Puis ce fut au tour de leurs enfants. Aujourd'hui, Vincent est rentré chez lui. La famille est réunie. Quand je me

rends là-bas, je prends un repas chez eux. C'est la puissance du pardon à l'œuvre.

La transformation de Jean-Paul permet aussi à sa famille de se retrouver. En 2005, il rejoignait sa femme et ses enfants au Canada.

Depuis, il y a eu bien des miracles dans ma vie. Dieu nous a parlé par l'intermédiaire de la personne qui s'occupe de notre fille et nous a montré qu'elle n'est pas une handicapée mais un ange. « Dieu a créé Claudia, nous a-t-elle dit, et à ses yeux, elle est parfaite telle qu'elle est. Claudia vous met mal à l'aise, vous vous ne voulez même pas la regarder – mais vous devriez en être fiers. »

Au cours de ma visite suivante à Claudia (elle ne peut habiter avec nous et vit dans une structure spécialisée), je me mis à pleurer. « Pourquoi pleures-tu ? », me demanda mon fils, qui m'accompagnait. Puis nous avons prié avec Claudia. Je pouvais enfin dire : « C'est Dieu qui m'a donné cet enfant ».

Par l'intermédiaire de la personne qui s'occupe de Claudia, j'en suis venu à voir en notre enfant une bénédiction. Et aujourd'hui, plutôt que de nous accuser l'un l'autre de son handicap, ma femme et moi savons qu'elle est un véritable trésor. Maintenant, je sais pourquoi je ne suis pas mort alors que j'essayais de me détruire par l'alcool et la drogue. Dieu m'a sauvé pour que je sois un père.

Comme le confirme l'histoire de Jean-Paul (ainsi que presque toutes celles de ce livre), pardonner est quelque

chose d'éminemment personnel. En fin de compte, chacun doit trouver la guérison en soi-même, à sa façon et en son temps. A un autre niveau cependant, le pardon est également bien plus qu'une histoire personnelle. Même si sa force crée des liens entre des individus, ses répercussions peuvent se ressentir à une échelle infiniment plus large. De fait, le pardon, en transformant et en redonnant leur pouvoir à des groupes entiers de personnes, peut être une force pour la société.

D'un point de vue historique, le rôle de Martin Luther King dans le mouvement des droits civiques et celui de Gandhi dans la lutte de l'Inde pour l'indépendance, en sont les exemples les plus connus. Mais il y en a bien d'autres. Il y aurait de quoi écrire des livres entiers sur la *Commission vérité et réconciliation* en Afrique du Sud et sur les auditions qu'elle organisa dans les années 90. Sous son impulsion, des centaines de personnes—victimes ou acteurs de la politique brutale de l'apartheid—s'exprimèrent publiquement pour faire face au passé, dans l'espoir de le racheter et de reconstruire une société plus stable.

En 1999, puis à nouveau en 2000, mon épouse et moi avons parcouru l'Irlande du Nord, participant à un « Voyage pour la paix ». Nous y avons rencontré des centaines d'adultes, et plus émouvant encore, des centaines d'enfants, qui se rassemblaient pour guérir les blessures

de ce qu'on a appelé la période des « Troubles<sup>13</sup> », et promouvoir le dialogue et la réconciliation entre Républicains et Unionistes.

Presque dix ans plus tard, quelque chose de similaire est en train de se produire au Rwanda—pas seulement dans des cas isolés mais pour des villages entiers. A Nyamata, par exemple, une ville au sud de Kigali, Mukama, une adolescente Tutsi, et Aziri, un agriculteur Hutu, se sont retrouvés dans des camps adverses quand éclata le génocide au printemps 1994.

Revenant du puits un jour d'avril, Mukama trouva toute sa famille massacrée à coups de machette. Elle se cacha dans un champ puis put s'enfuir au Burundi. Aziri, l'agriculteur, n'avait pas prit part à ce massacre, mais il avoua plus tard avoir tué ailleurs.

Aujourd'hui, Mukama et Aziri sont à nouveau voisins, fréquentant même la même église le dimanche. « Nous nous entraïdons », confie Aziri à un reporter d'IRIN, un réseau d'information humanitaire rattaché à l'ONU. « Quand un membre d'une famille est malade, nous passons les voir. » Et il ajoute, détail plus significatif encore : « Nos enfants sont amis. »

Mukamana et Aziri font partie, avec une quarantaine d'autres familles à Nyamata, d'une communauté fondée

---

<sup>13</sup> Période d'opposition violente des catholiques irlandais à l'occupant britannique en Irlande du Nord (1969-1998).

par Steven Gahigi, un membre du clergé anglican dont les parents et tous les frères et sœurs ont été tués en 1994. A Imidugudo, « le village de la réconciliation », victimes du génocide et bourreaux (qui ont reconnu leur culpabilité) vivent côte à côte.

Steven Gahigi croyait qu'il avait perdu sa capacité à pardonner. « J'ai prié... jusqu'à ce qu'un soir, en voyant une image du Christ sur la Croix, j'ai pensé à la façon dont il avait pardonné. Et j'ai su que moi aussi, je pouvais pardonner, ainsi que d'autres. » Inspiré par cette révélation, il se mit à prêcher le pardon. Il le fit non seulement à Nyamata, mais également dans les prisons où des meurtriers Hutus attendaient leur jugement (plus tard, en 2003, des milliers de détenus allaient être libérés pour remédier au surpeuplement des prisons).

Il n'a pas été facile d'apprendre à pardonner, disent les habitants de ce village. « Pendant longtemps, j'ai cru que jamais je ne pourrais pardonner », avoue Mukamana. Mais partout où les gens sont prêts à regarder honnêtement le passé, les blessures *peuvent* guérir et des choses étonnantes peuvent se produire. C'est ce qui semble rendre le pardon possible à Imidugudo, où les parents vont jusqu'à parler à leurs enfants du rôle qu'ils ont joué en 1994. « Un génocide a des conséquences très graves à la fois pour ceux qui en ont été les acteurs et ceux qui ont survécu », dit Xavier Namay, qui a avoué avoir participé aux tueries. « Mes

enfants doivent savoir ce que j'ai fait pour qu'ils puissent reconstruire ce pays sur des bases positives. »

De semblables initiatives ont vu le jour un peu partout dans le monde ces dernières années. D'Israël à l'Indonésie, de Bagdad aux Balkans, des groupes tels que les « Christian Peacemaker Teams<sup>14</sup> », les « American Friends Service Committee<sup>15</sup> » et d'autres organisations non-gouvernementales encouragent la réconciliation comme étant le seul moyen de résoudre les conflits ethniques. Dans la plupart des cas, les résultats obtenus sont modestes par rapport à l'ampleur des difficultés. Les succès sont souvent suivis de revers et d'accusations d'idéalisme ou d'optimisme irréaliste. Mais sans idéal, rien ne saurait être accompli. Et pour reprendre les paroles d'un vieil hymne à la liberté des années 60,

Les mains d'un seul homme  
ne peuvent abattre une prison  
Les mains de deux hommes  
ne peuvent abattre une prison  
Mais si deux et deux et cinquante... font un million  
Alors ce jour viendra...

C'est cet espoir qui a conduit victimes et bourreaux de purges ethniques dans quelques villages du Kosovo à s'unir pour travailler ensemble la terre des jardins communaux ; et ce même espoir qui est à l'origine du pardon que des

<sup>14</sup>Association chrétienne pour la paix dans le monde.

<sup>15</sup>Mouvement non-violent fondé par des Quakers.



survivants chrétiens de persécutions musulmanes en Indonésie en 1998 et 1999 ont accordé à ceux qui avaient brûlé leurs maisons et violé leurs femmes et leurs filles.

Et c'est encore cet espoir qui continue à inspirer d'autres initiatives à travers le monde, comme celle qui a amené des juifs d'Israël, des musulmans arabes, et des chrétiens américains à travailler ensemble dans un théâtre de Pittsburgh, l'été 2008. Utilisant une technique théâtrale qui encourage à raconter spontanément une histoire, les antagonistes potentiels étaient invités à imaginer une situation de vie de quelqu'un de l'autre camp et à chercher des solutions, plutôt que de ressasser les mêmes problèmes. Plus tard, les participants rentreraient chez eux avec ce qu'ils avaient appris et qu'ils utiliseraient comme outils en faveur de la paix.

« Il y a tant de peur, tant de malentendus, tant de douleur », dit Roni Ostfield, le directeur de ce projet. Et ces souffrances sont bien réelles. Mais notre espoir, c'est que si le cœur d'une personne s'ouvre au dialogue avec l'autre camp, peut-être pourra-t-elle toucher dix personnes et le cercle aller ensuite en s'élargissant. »

Et pourquoi pas ? L'anthropologue Margaret Mead nous a mis en garde : « Nous ne devrions jamais douter qu'un groupe de personnes engagées peut changer le monde... De fait, jusqu'ici, il n'y a que cela qui a fait bouger les choses. »

Ce qui a suivi la tuerie dans une école Amish<sup>16</sup> il y a quelques années éclaire d'une lumière nouvelle les mots si justes de Margaret Mead.

**Le 2 octobre 2006**, un conducteur de camion, livreur de lait en Pennsylvanie, fit irruption dans l'unique salle de classe d'une petite école Amish. Armé d'un pistolet automatique et de quatre cents cartouches, il ordonna aux garçons et à une jeune femme enceinte de sortir puis, attachant les jambes des fillettes, il prépara ce qui ressemblait à une exécution programmée.

La plus âgée des fillettes, qui avait treize ans, supplia Roberts de la tuer d'abord et de laisser partir les plus petites. Roberts répondit en ouvrant le feu sur l'ensemble du groupe. Il en tua cinq, et blessa grièvement les autres. Quand des policiers prirent d'assaut le bâtiment, il retourna l'arme contre lui.

Personne ne connaîtra jamais les véritables motifs de Roberts, mais il semble qu'il ait dit aux enfants qu'il avait pris en otage qu'il était en colère contre Dieu parce qu'il lui avait pris sa petite fille, morte tout bébé plusieurs années auparavant.

En l'espace de quelques heures, les médias du monde entier s'étaient emparés de l'histoire. Le soir même, des

---

<sup>16</sup>Les Amish sont une communauté chrétienne anabaptiste présente en Amérique du Nord, vivant de façon simple et à l'écart de la société moderne

équipes de télévision encombraient les rues du petit village de Nickel Mines. Elles y restèrent presque une semaine, jusqu'à ce que les victimes et le meurtrier soient inhumés.

Mais l'histoire du massacre fut rapidement éclipsée par sa suite étonnante : l'attitude de pardon des familles Amish qui avaient perdu leurs enfants. Le sang était à peine sec sur le sol de la classe que les membres de la communauté Amish contactèrent les parents et la veuve du meurtrier pour prendre de leurs nouvelles et leur offrir leur compassion. Les gestes suivirent les paroles et un fonds d'aide à la veuve et à ses enfants fut créé. Plus surprenant encore, les familles Amish endeuillées constituaient à peu près la moitié de l'assistance à l'enterrement de l'assassin. A nouveau, elles tendirent à cette occasion la main à Marie, l'épouse de Roberts, et à leurs trois enfants.

Aux observateurs, les Amish paraissent généralement admirables. Mais dans ce cas, nombre de personnes eurent peine à croire qu'ils avaient pu répondre de la sorte à cette tragédie. Comment le pardon pouvait-il être accordé si vite, avec une telle ouverture du cœur, pour un crime aussi odieux ? Un présentateur de télévision fit le commentaire suivant : « Toutes les religions enseignent le pardon. Mais personne ne le pratique comme les Amish essaient de le faire. Qu'est-ce qui explique cette différence ? »

Je ne pense pas qu'il fut facile aux Amish de pardonner. J'en connais beaucoup, et j'ai des amis qui connaissent

certaines des familles touchées par le drame. Ils ne sont pas plus « saints » que les autres. De fait, pour eux comme pour tant d'autres, pardonner ne fut pas une décision prise une fois pour toutes. Ce fut un combat, parfois quotidien. L'une des petites victimes passa plusieurs mois dans le coma ; d'autres, dont le cerveau fut touché, sont handicapées à vie et auront toujours besoin de soins particuliers. Certains des parents affectés vivent encore dans une peur telle qu'ils scolarisent maintenant leurs enfants à la maison. Toutes les personnes impliquées auront à gérer les effets de cette journée d'horreur pour le restant de leurs jours.

Mais les Amish pensent que la colère et l'hostilité sont des sentiments destructeurs. Ils voient là une énergie gaspillée qui pourrait les entraver et finir par les tuer, tout comme leurs filles ont été entravées et tuées par la colère d'un tiers. Pour ces fidèles disciples du Christ, la seule réponse est celle qu'il a prononcée sur la Croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

**L'attitude de Jésus n'est pas populaire** aujourd'hui, même dans certains milieux religieux. Et les rares fois où cet esprit de pardon est encouragé publiquement, la réaction est bien souvent sceptique, voire franchement cynique. C'est ce qui se produit en 2005, quand l'Église orthodoxe de Serbie surprend les observateurs à travers l'Europe en

demandant pardon pour le soutien qu'elle avait apporté au régime de Milosevic. « Nous proposons sincèrement à nos concitoyens albanais la réconciliation et le pardon mutuel », furent les premiers mots prononcés lors d'une déclaration publique.

Les critiques dénigrèrent cette démarche de pardon, parlant de « geste politique », mais d'autres saisirent cette occasion de dialogue. Ceux-ci firent la remarque que, quels que soient ses résultats, cette démarche était en tous cas la première fois que l'on tentait de regarder honnêtement les haines qui avaient mené à cet enchaînement d'atrocités à travers la région pendant une grande partie de la décennie précédente.

De même, les sceptiques doutèrent de la sincérité du Premier Ministre australien Kevin Rudd quand, au début de l'année 2008, il demanda pardon publiquement aux peuples aborigènes pour les politiques gouvernementales successives de ségrégation et de restriction à leur égard, et pour les sévices qu'ils avaient *de facto* subis. D'autres, cependant, se réjouirent des paroles du Premier Ministre. L'un de ceux-ci était le père Michael Lapsley, en Afrique du Sud :

Certes, des excuses n'effacent pas la réalité des torts ni les souffrances qu'ont connues et que connaissent encore des générations d'aborigènes australiens. Néanmoins, il n'y a aucun doute que cette reconnaissance publique peut

être un baume sur les plaies et un tournant décisif sur le chemin de guérison et d'une justice restauratrice...

Au fil des ans, j'ai entendu un grand nombre d'entre vous parler de votre propre sentiment de culpabilité et de honte concernant l'histoire de votre pays. Aujourd'hui, je suis sûr que beaucoup pleurent des larmes de joie parce que le jour est enfin venu de regarder dignement et avec courage les horreurs commises et de s'engager sur un chemin nouveau.

Le père Lapsley ne parlait pas en simple observateur. Persécuté par le gouvernement Sud Africain pour son opposition active à l'apartheid, ce prêtre militant, connu au niveau international pour sa défense d'une justice restauratrice, avait été banni du pays puis il avait perdu les deux mains et un œil à la suite de l'explosion d'un paquet piégé. Depuis, il s'est occupé des victimes de tortures, fondant le « Cape Town's Institute of Healing Memories » (Institut de Cape Town pour la guérison des mémoires), où il a accompagné des centaines de survivants. Il prit conscience de ce que toute excuse – même la plus petite – est très importante dans la mesure où elle représente souvent le premier pas crucial sans lequel aucun dialogue, et encore moins aucune démarche de pardon, ne peuvent être engagés.

Le travail du Père Lapsley à Cape Town est d'une valeur immense, et ses fruits s'étendent bien au-delà de ses environs immédiats. Il nous indique ce que peut être un

véritable chemin de réconciliation, non seulement pour des traumatismes personnels mais pour des peuples tout entiers, avec leur passé de haine et de guerre qui se transmet à travers les siècles.

Sans entrer dans les détails, son travail consiste à écouter les personnes marquées par la violence, à les aider à gérer leurs émotions, telle que la colère, la haine et la culpabilité, à les tourner vers la réconciliation, et à leur enseigner le pardon. Il cherche toujours à respecter les différences ethniques et religieuses de par le monde, et reconnaît que tout homme est un être humain avec une valeur intrinsèque. Enfin, il souligne qu'il n'y a pas de progrès possible tant qu'il n'y a pas la volonté de la part des partis adverses de partager la responsabilité de ce qui s'est passé, et de reconnaître que tout être humain est capable d'être une victime aussi bien qu'un bourreau.

Se regarder ainsi en face, voir en soi-même que l'on peut devenir son propre pire ennemi, est un exercice difficile. Mais il est aussi libérateur. Parce que, comme chaque chapitre de ce livre l'a amplement illustré, il n'y a pas de victoire sans lutte, pas de rachat sans remords, et pas de guérison sans douleur. Tout comme il n'y a pas de printemps sans hiver. Comme le dit l'Évangile, si le grain tombé en terre ne meurt, il ne peut porter de fruit.

Dans un monde commandé par l'excitation, la vitesse et l'anxiété, la longue et difficile reconstruction d'un village

déchiré par un génocide fait rarement la une des journaux. Je sais de par mes propres interventions sur le pardon dans les écoles qu'un groupe de lycéens rassemblés dans une démarche de paix n'attirera jamais les reporters, tandis qu'une fusillade dans un collège lui apportera immédiatement la célébrité. Mais le succès se mesure-t-il à la façon dont les médias couvrent un événement, ou à la publicité qu'il reçoit ?

Dorothy Day, une connaissance de longue date qui a travaillé longtemps parmi les pauvres de la ville de New York, affirme que ce ne sont ni les autres ni les institutions qui représentent les plus grands obstacles quand on veut changer le monde, mais bien plutôt nos propres sentiments de découragement ou d'inutilité. « Il est possible de changer le monde dans une certaine mesure, écrit-elle dans un article de journal. Nous pouvons jeter notre petit caillou dans la mare et croire avec confiance que les cercles qu'il crée iront en grandissant jusqu'aux confins de la terre. »

Je reste convaincu qu'il y a plus d'histoires d'amour et de pardon dans le monde qu'il y en a de haine et de vengeance. Combien de temps attendrez-vous pour raconter la vôtre ? Quand allez-vous jeter votre petit caillou dans la mare et laisser ses ondes se répercuter ?





## É P I L O G U E

**Au début de ce livre**, je racontais l'histoire d'un homme qui avait assassiné une petite fille de sept ans, et je m'interrogeais : peut-on pardonner à un tel homme ? Au fil des ans qui ont suivi ma première rencontre avec lui, cet homme a profondément changé. Alors qu'il était indifférent et qu'il avait tendance à imputer son crime aux maux de la société, il commence maintenant à assumer la responsabilité de ses actes.

Et le besoin d'être pardonné commence à le tourmenter. Il pleure à présent pour les autres, et non plus sur lui-même. Par ma rencontre avec cet homme, j'ai vu le pardon commencer à transformer quelqu'un qui regarde en face la gravité de ses actes, admet sa culpabilité et reconnaît la nécessité du remords.

Un tel homme peut-il être pardonné ? Il nous faut le croire si nous croyons vraiment au pardon et à sa capacité à transformer les cœurs. Certes, nous ne devons en aucun cas minimiser le potentiel de violence en lui ni trouver des excuses pour le mal qu'il a commis. Mais nous ne pouvons pas non plus le déclarer irrécupérable ni lui refuser la possibilité de changer. Peu importe le nombre de fois

où nos propres faiblesses se manifestent, nous voulons toujours être pardonnés et que les autres croient que nous pouvons changer.

Jésus de Nazareth l'a dit tant de siècles auparavant : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. »

Le pardon est une force. Il nous libère de toutes les chaînes du passé et nous aide à surmonter tous les obstacles. Il peut guérir et celui qui pardonne et celui qui est pardonné. De fait, si on laissait cette force opérer dans le monde, elle pourrait le transformer. Mais trop souvent, nous lui bloquons la route parce que nous n'osons pas le laisser œuvrer librement en nous. En somme, chacun de nous détient les clés du pardon – et nous devons choisir, chaque jour, de les utiliser ou non.



## INDEX DES NOMS CITÉS

- Andrea (a perdu trois bébés) 130  
Arendt, Hannah 137  
Arnold, Eberhard 45, 127  
Arnold, Hans-Hermann  
    (oncle de l'auteur) 106  
Arnold, J. Heinrich  
    (père de l'auteur) 93  
Arnold, Verena  
    (épouse de l'auteur) 101  
Ateek, Naim 43  
Awad, Bishara 40  
Ben-Eliezer, Josef 22  
Bernall, Brad et Misty 81  
Bernall, Cassie 81  
Billy (condamné à mort) 80  
Blake, William 84  
Blumhardt, Johann  
    Christoph 155  
Bonhoeffer, Dietrich 101, 148  
Brenda (alcoolique) 4  
Bridges, Ruby 38  
Calonga, Alice 168  
Carlson, Deborah 68  
Carlson, Ron 67  
Carrier, Chris 61  
Chadwick, Bill 54  
Chadwick, Michael 54  
Christensen, James 39  
Coleman, Anne 6, 79  
Coleman, Daniel 6, 79  
Coleman, Frances 6, 79  
Coles, Robert 37, 145  
David (survivant de  
    l'Holocauste) 45  
de Chergé, Christian 39  
Day, Dorothy 201  
Dean, Jerry 68  
Don (victime d'abus dans son  
    enfance) 112  
Dostoevsky, Fyodor 25, 153, 182  
Ed et Carol (adultère) 107  
Ehrlich, Hela 21  
Etienne (martyr) 29  
Fransham, Delf et Katie 138  
Fransham, Nicholas 139  
Freud, Anna 146  
Gandhi, Mohandas K. 31  
Garret, Daniel Ryan 69  
Ghaidaa (rescapée d'un bom-  
    bardement à Bagdad) 58  
Harvey, David 140  
Heaney, Seamus 8  
Hitler, Adolf 46  
Jackson, Jimmie Lee 34  
Jaeger, Marietta 74  
Jaeger, Susie 74  
Jane (épouse aigrie) 3  
Jared (victime du racisme) 19  
Jesus 26  
Jones, Shavod 166

Julie (divorcée) 78  
 Keiderling, Karl 114  
 Kelly (fiancée abandonnée) 76  
 Kennedy, Robert F. 167  
 Kim Phuc, Phan Thi 143  
 King, Carroll et Doris 58  
 King, Martin Luther 31, 150  
 King, Rodney 53  
 Kinkel, Kip 57  
 Lapsley, Michael 199  
 Lewis, Barbara 80  
 Lewis, C. S. 49, 84, 104  
 Macdonald, George 74  
 Marcus (enfant d'un détenu) 80  
 Maria (victime d'abus  
     dans son enfance) 116  
 Mark et Debbie  
     (amis de l'auteur) 149  
 McAllister, David 64  
 McDonald, Steven 158  
 McVeigh, Bill 178  
 McVeigh, Jennifer 178  
 McVeigh, Timothy 177  
 Meier, Hans et Margrit 104  
 Nouwen, Henri J. M. 111  
 Pat (vétérane de la guerre  
     du Viêt Nam) 145  
 Paton, Alan, 60  
 Peck, M. Scott 99  
 Plummer, John 143  
 Roberts, Charles 195  
 Rhoads, Alan 133  
 Rhoads, Jon et Gretchen 133  
 Rodriguez, Roberto 50  
 Ross, Michael 153  
 Samputu, Jean-Paul vii, 183  
 Shakespeare, William 60  
 Shehadeh, Raja 31  
 Sher, Saira 168  
 Solzhenitsyn, Aleksandr 17  
 Stanley, Charles 125  
 Steve (ami de l'auteur) 152  
 Stober, Clare 88  
 Susan (fille amère) 123  
 Teresa, Mère 100  
 Terry (détenu) 172  
 Thomas, Piri 10  
 Tolstoy, Leo 31, 151  
 Tom et Kate 119  
 Tucker, Karla Faye 67  
 Welch, Bud 176  
 Welch, Julie 176  
 Wilson, Gordon 8  
 Wilson, Marie 8

## **T A B L E D E S M A T I È R E S**

<b>PRÉFACE</b>	<b>vii</b>
<b>AVANT-PROPOS</b>	<b>xi</b>
<b>QUAND L'AMERTUME RONGE COMME UN CANCER</b> 1 Jane, Brenda, Daniel Coleman	
<b>CROIRE AUX MIRACLES</b> 8 Gordon Wilson, Piri Thomas	
<b>EN FINIR AVEC LE CYCLE DE LA HAINE</b> 17 Jared, Hela Ehrlich, Josef Ben-Eliezer	
<b>BÉNISSEZ CEUX QUI VOUS PERSÉCUTENT</b> 28 Raja Shehadeh, Martin Luther King, Ruby Bridges, Christian de Chergé, Bishara Awad, Naim Ateek	
<b>JUSTICE ET PARDON</b> 45 David, Roberto Rodriguez, Bill Chadwick, Kip Kinkel, Ghaidaa	
<b>LA CLÉMENCE EN ACTES</b> 60 Chris Carrier et David McAllister, Ron Carlson et Karla Faye Tucker	
<b>QUAND LA RÉCONCILIATION EST IMPOSSIBLE</b> 74 Marietta Jaeger, Kelly, Julie, Anne Coleman, Misty Bernal	

<b>LE PARDON AU QUOTIDIEN</b>	<b>84</b>
« L'arbre au poison » de William Blake, Johann Christoph Arnold, Clare Stober	
<b>LE PARDON DANS LE MARIAGE</b>	<b>100</b>
Johann Christoph et Verena Arnold, Hans et Margrit Meier, Ed et Carol	
<b>PARDONNER À UN PARENT</b>	<b>111</b>
Don, Karl Keiderling, Maria, Kate, Susan	
<b>QUAND C'EST DIEU QUE L'ON ACCUSE</b>	<b>127</b>
Johann Christoph Arnold, Andrea, Jon et Gretchen Rhoads	
<b>SE PARDONNER À SOI-MÊME</b>	<b>137</b>
Delf Fransham, David Harvey, John Plummer et Kim Phuc, Pat	
<b>ASSUMER SES RESPONSABILITÉS</b>	<b>148</b>
Mark et Debbie, Steve, Michael Ross, Le réveil de Möttlingen	
<b>NON PAS UN ÉVÉNEMENT—UN CHEMINEMENT</b>	<b>158</b>
Steven McDonald, Alice Calonga, Terry, Bud Welch	
<b>RÉPERCUSSIONS</b>	<b>182</b>
Jean-Paul Samputu , Imidugudo, village de la réconciliation, la tuerie dans une école Amish, Michael Lapsley	
<b>ÉPILOGUE</b>	<b>203</b>



